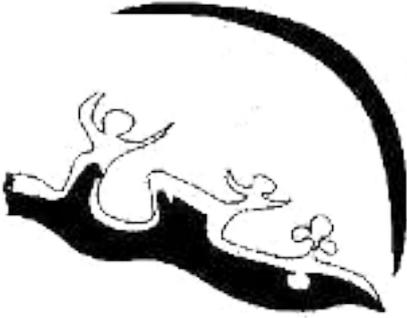


Édition complète,  
volume 332a



## L'AVENIR SOCIAL

**Six conférences, tenues à Zurich  
du 24 au 30 octobre 1919**

**ÉDITION FRANCAISE**

Traduction et révisions  
François Germani

État au 18 mai 2023  
Institut pour une tri-articulation sociale  
Atelier francophone

Adresse en ligne du document :  
[http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/SamF/  
332a332a001006197700001919.html](http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/SamF/332a332a001006197700001919.html)



---

Prévu pour lecture à l'écran ou liseuses « e-ink », par le choix d'une police de 14, le présent document au format PDF est conçu pour une impression optimum au format A5 à l'aide d'un logiciel gérant une impression en livret sur du papier standard A4 qu'il faut ensuite plier en deux, voir relier (avec une bonne aiguille et un gros fil solide) puis massicoter (une bonne règle si possible métallique et un couteau très bien affûté, vont aussi)  
Voir la page d'aide à l'impression :  
<http://www.triarticulation.fr/AM/AideImp.html>

Il peut néanmoins être imprimé en totalité ou partie (de préférence recto verso) au format A4. La police de 14 donne alors des caractères relativement grands (qui peuvent être utiles aux vues déclinantes...).

Il est aussi possible d'obtenir un « cahier » A4 par impression en livret A4 si l'on dispose d'une machine pour papier au format A3 (grosses photocopieuses).

Les gros volumes sont scindés en plusieurs fascicules pour faciliter l'assemblage.

Sinon, nous pouvons aussi le faire pour vous à un prix modique auquel s'ajoutera les frais d'envoi.  
Nous consulter.

## Table des matières

<b>PREMIÈRE CONFÉRENCE Zurich, 24 octobre 1919 - LA QUESTION SOCIALE COMME QUESTION D'ESPRIT, DE DROIT ET D'ÉCONOMIE. [p. 7].....</b>	<b>5</b>
<i>Sur l'histoire du développement de l'économie nationale. Conséquences pour l'humanité de la conception du monde orientée à la science de la nature. Similitudes dans les critiques sociales de Woodrow Wilson, Lénine et Trotsky en ce qui concerne les rapports entre la vie de droit et la vie de l'économie. L'interaction d'économie, droit et esprit dans les façons de voir de Marx et Engels. Sur la délimitation des différents membres de l'organisme social.</i>	
Réponses aux questions après la première conférence. [p. 28].....	19
<b>DEUXIÈME CONFÉRENCE - Zurich, 25 octobre 1919 - LA VIE DE L'ÉCONOMIE SUR BASE ASSOCIATIVE - La transformation du marché - Formation de prix - Argent et système fiscal - Crédit.....</b>	<b>25</b>
<i>L'idée de triarticulation et ses impulsions historiques de base. Principes de structuration des membres sociaux particuliers. Esprit comme force motrice de la technologie moderne. Sur la nécessité de la différenciation entre principe coopératif et d'association. La signification de l'économie monétaire pour le développement social et économique. La transformation du marché comme conséquence de la formation d'associations économiques. L'argent comme « comptabilité fluante », exposé à l'exemple du système fiscal.</i>	
Réponses aux questions après la deuxième conférence [p. 63].....	42
<b>TROISIÈME CONFÉRENCE - Zurich, 26 octobre 1919 - QUESTIONS DE DROIT - Tâches et limites de la démocratie - Rapports de droit public et soin du droit pénal.....</b>	<b>50</b>
<i>Sur la dépendance de la vie de droit de la vie de l'économie. Le développement du droit dans la vie commune humaine. Signification et limites du principe démocratique. Droits publics comme vie de l'économie et vie de l'esprit transformées dans le système de société passé et existant. Sur le contexte de la relation de l'individu à la société. Le rapport entre vie de droit et vie de l'esprit.</i>	
Réponses aux questions après la troisième conférence. [p. 97].....	64
<b>QUATRIÈME CONFÉRENCE - Zurich, 28 octobre 1919 - QUESTIONS DE L'ESPRIT, SCIENCE DE L'ESPRIT - (Art, science, religion) Système éducatif - art social...73</b>	<b>73</b>
<i>La transformation de la pensée comme condition préalable pour le renouveau social. Art, science, religion et leur relation à la vie réelle. Essence et signification de la science de l'esprit. Sur la nécessité de surmonter la façon traditionnelle de voir de science de la nature par une science de l'esprit moderne. Le Goetheanum en tant que représentant d'une recherche de l'esprit à la mesure de la réalité. Éducation sur la base de la connaissance de l'être humain en devenir. Eurythmie - un art social.</i>	
Réponses aux questions après la quatrième conférence. [p. 139].....	92
<b>CINQUIÈME CONFÉRENCE - Zurich, 29 octobre 1919 - LES EFFETS CONJUGUÉS des vies de l'esprit, du droit et de l'économie pour l'organisme social tri-articulé unitaire.....</b>	<b>100</b>



*L'impulsion de la tri-articulation comme comme résultat d'observations historico-évolutives objectives. L'État unitaire et de la nécessité de le surmonter par la tri-articulation. Critiques d'habitudes de pensée contemporaines aux exemples de la législation fiscale, la gestion du capital et de la possession de moyens de production. De la société de pouvoir à la société commune.*

Réponses aux questions après la cinquième conférence. [p. 173].....114

**SIXIÈME CONFÉRENCE - Zurich, 30 octobre 1919 - LA VIE NATIONALE ET INTERNATIONALE dans l'organisme social tri-articulé.....121**

*Egoïsme et amour comme impulsions de base de la vie commune humaine. Nationalisme et internationalisme, et leur moments d'apparition dans la nature de l'humain. Altruisme et égoïsme dans la vie de l'économie. Conditions pour une économie mondiale. La signification de la vie de l'esprit pour la vie en commun internationale des peuples. L'idéalisme et sa relation à la vie pratique. Vérité et réalité.*

Réponses aux questions après la sixième conférence. [p. 208].....136

**Avertissement et Notes..... 144**

AVERTISSEMENT.....144

NOTES.....145

REGISTRE DES PERSONNES.....160



**PREMIÈRE CONFÉRENCE**  
**Zurich, 24 octobre 1919 -**  
**LA QUESTION SOCIALE COMME QUESTION D'ESPRIT, DE DROIT ET D'ÉCONOMIE. [p. 7]**

*Sur l'histoire du développement de l'économie nationale. Conséquences pour l'humanité de la conception du monde orientée à la science de la nature. Similitudes dans les critiques sociales de Woodrow Wilson, Lénine et Trotsky en ce qui concerne les rapports entre la vie de droit et la vie de l'économie. L'interaction d'économie, droit et esprit dans les façons de voir de Marx et Engels. Sur la délimitation des différents membres de l'organisme social.*

Trad. v.02 - 30/04/2023

Après les enseignements de puissants faits des temps récents celui qui pense au-<sup>01</sup>  
jourd'hui sur la question sociale devrait voir apparaître que cette question ne peut  
plus être saisie comme une question de partis, comme une question qui procède  
purement des exigences subjectives de groupes humains particuliers, mais qu'elle  
doit être saisie comme une question que pose la vie historique elle-même à l'humani-  
té.

Quand je parle de faits décisifs qui doivent conduire à cette façon de voir, j'ai seule-<sup>02</sup>  
ment besoin de rendre attentif sur comment, depuis plutôt plus qu'un demi-siècle  
le mouvement socialiste-prolétarien a toujours grandi de plus et en plus. Et on peut  
donc se tenir critique ou approbateur, comme toujours, aux façons de voir qui sont  
apparues dans ce mouvement socialiste-prolétarien d'après ses propres façons de  
voir, d'après ses propres conditions de vie, mais on doit les accepter comme un fait  
historique avec lequel est à compter d'une manière objective. Et qui saisit des yeux  
les dernières années pleines d'horreurs de la guerre mondiale ainsi nommée, celui-  
là ne pourra pas se dissimuler – quand aussi il doit voir çà et là des causes et des  
raisons d'un autre caractère à ces événements effrayants -, que les exigences so-  
ciales, en dernière fin les contradictions sociales, ont pour une grande part ame-  
nées ce qui est terrible, et notamment que maintenant, où nous nous tenons à la  
sortie, à la sortie provisoire de ces événements effrayants, il se montre clair et net  
comment, sur une grande partie du monde civilisé, la question sociale se forme  
comme un résultat de cette guerre mondiale ainsi nommée. Quand elle se forme  
comme un résultat à partir de cette guerre mondiale ainsi nommée, ainsi cela doit  
donc aussi valoir sans doute qu'elle a été fichée en elle de quelque manière.

Mais maintenant à peine quelqu'un qui la considère seulement du point de vue le<sup>03</sup>  
plus proche, souvent personnel, comme c'est tellement habituel aujourd'hui, quel-  
qu'un qui ne peut élargir son horizon sur le devenir humain en général, fera cor-  
rectement attention au fait venant en question. Et cet élargissement de l'horizon,  
c'est ce qui est ambitionné dans mon livre « Les noyaux germinatifs de la question  
sociale dans les nécessités de vie du présent et du futur » et qui devrait en particu-  
lier être renforcé pour la Suisse par le périodique « Avenir social », qui paraît ici à  
Zurich.

Maintenant on doit dire que tout d'abord la plupart des gens qui, aujourd'hui,<sup>04</sup>  
parlent sur la question sociale voient en elle de façon naturelle une question éco-  
nomique, oui tout d'abord à peine quelque chose d'autre qu'une question de pain,  
et au plus, justement encore, les faits le montrent nettement, une question du tra-



vail humain, une question de travail et de pain. On doit, quand on veut traiter la question sociale comme une question de pain et comme une question de travail, devenir clair sur ce que l'humain a du pain parce que la communauté humaine lui fabrique ce pain et que cette communauté humaine peut seulement fabriquer ce pain quand du travail est accompli.

Mais l'art et la manière dont devrait et doit être travaillé, elle pend ensemble, en grand et en petit, avec l'art et la manière, dont est organisé la société humaine ; un quelque domaine fermé de cette société humaine, une structure d'état, par exemple. Et qui s'approprie un regard quelque peu plus large, celui-là verra bientôt qu'un morceau de pain ne peut devenir plus cher ou bon marché sans que beaucoup, énormément beaucoup, change dans la structure de l'organisme social. Et qui alors oriente son regard sur la façon et la manière dont l'individu intervient avec son travail dans cet organisme social, verra que si l'individu travaille aussi seulement autour d'un quart d'heure plus longtemps ou moins, cela s'exprime dans la façon et la manière dont la société d'un domaine économique fermé a du pain et de l'argent pour l'individu. À partir de cela vous voyez : même quand on veut voir la question sociale seulement comme question de pain et travail, on vient aussitôt à un plus grand horizon. Dans ces six conférences, je voudrais vous parler de cet horizon plus large dans ses plus différents domaines. Aujourd'hui je voudrais m'autoriser, avant toutes choses à donner une sorte d'introduction.

Qui embrasse du regard la plus nouvelle et la plus récente histoire du développement de l'humanité, celui-là pourra bientôt trouver attesté ce que des observateurs sensés de la vie sociale ont vraiment assez exprimé avec insistance. Toutefois seulement les sensés ! Il y a un écrit de l'année 1909 qui, il est permis de dire, contient une des meilleures choses, qui est issue d'une véritable vue dans les rapports sociaux. C'est l'écrit de *Hartley Withers*, „Money and credit in England “. Dans cet écrit sera concédé quelque chose qui aujourd'hui devrait se tenir devant les yeux de chacun qui se dispose absolument à traiter le problème social. Withers dit ouvertement : la façon et la manière, dont aujourd'hui les rapports de crédit, de fortune, d'argent figurent dans l'organisme social, sont si compliqués que cela œuvre comme troublant quand on veut décomposer de manière logique les fonctions de crédit, argent, travail et ainsi de suite dans l'organisme social que c'est pratiquement impossible d'aller chercher ce qui est nécessaire pour vraiment suivre, plein de compréhension, les choses qui entrent en considération à l'intérieur de l'organisme social. Et ce qui de tel côté sera exprimé comme sensé, ce sera confirmé par l'entière pensée historique, que nous pouvons suivre dans les tout derniers temps sur le problème social, sur le social, particulièrement la collaboration économique des humains.

Qu'avons-nous donc vu en fait ? Depuis que la vie de l'économie a arrêté, j'aimerais dire : dans un certain rapport, d'être ordonnée instinctivement comme patriarcale, depuis qu'elle s'est formée toujours plus compliquée et plus compliquée par la technique moderne, par le capitalisme moderne, depuis le temps on a éprouvé la nécessité, de réfléchir ainsi sur cette vie de l'économie, de se faire de telles représentations, comme on réfléchit, comme on se fait des représentations, disons, dans la recherche scientifique, dans le travail scientifique. Et on a vu comment au cours



des temps récents sur l'économie nationale ainsi nommée sont remontées les façons de voir qu'on a nommé les façons de voir des mercantilistes, des physiocrates, *Adam Smith* et ainsi de suite jusqu'à *Saint-Simon*, *Fourier*, *Blanc*, jusqu'à *Marx* et *Engels* et jusqu'aux actuels. Que s'est-il montré dans ce déroulement du penser d'économie nationale ? On peut orienter son regard sur ce qu'a été, disons, par exemple l'école mercantiliste ou l'école physiocrate à l'économie nationale, ou sur ce que *Ricardo*, le professeur de Karl Marx a contribué à l'économie nationale, on peut vérifier beaucoup d'autres économistes nationaux et on trouvera toujours : ces personnalités orientent leur regard sur l'un ou l'autre courant dans les phénomènes. À partir de ce courant unilatéral, ils cherchent à gagner certaines lois d'après lesquelles on devrait former la vie d'économie nationale. Toujours, il s'est montré : ce qui sera trouvé d'après le modèle des représentations scientifiques des temps récents comme de telles lois, cela va sur quelques faits d'économie nationale, mais d'autres faits d'économie nationale s'avèrent comme trop larges pour être englobés par ces lois. Toujours s'est montré : les façons de voir qui ont surgi, qui toutefois on surgit ainsi au 17, 18, et début du 19<sup>e</sup> siècle ont toujours été unilatérales, qu'elles ont érigé la prétention de trouver des lois d'après lesquelles on peut former la vie économique. Alors s'est montré quelque chose de très, très étrange.

L'économie nationale est dans une certaine mesure devenue capable de science. Elle a été classée dans nos sciences officielles universitaires et d'écoles supérieures, et on a essayé d'explorer aussi la vie socio-économique avec tout le bagage de la manière de représentation scientifique. Où est-on arrivé ? Qu'on regarde une fois chez *Rosche*, chez *Wagner*, chez d'autres, où ils sont arrivés : à une observation des lois économiques qui n'ose plus façonner de telles maximes, de telles impulsions, qui pourraient maintenant vraiment intervenir comme formatrices dans la vie de l'économie. On aimerait dire : l'économie nationale scientifique serait devenue contemplative, observatrice. Elle s'est plus ou moins écartée de ce qu'on pourrait nommer une volonté sociale. Elle n'est pas parvenue à des lois, qui pourraient se déverser dans la vie humaine, ainsi qu'elles pourraient œuvrer comme façonnantes dans la vie sociale.

La même chose s'est encore montrée d'une autre façon. Des humains sont apparus qui, larges de cœur, bienveillants, étaient fraternellement bien intentionnés aux humains – *Fourier*, *Saint-Simon* et semblables ont seulement besoin d'être nommés de ce point de vue là. De manière pleine d'esprit ils ont façonné des images de société dont ils croyaient que par la réalisation desquelles des conditions souhaitables, socialement souhaitables pourraient être provoquées dans la vie humaine. Maintenant on sait comment ceux qui, avant toute chose, éprouvent aujourd'hui la question sociale comme une question de vie, se comportent vis-à-vis de tels idéaux de société. On demande aujourd'hui chez ceux qui croient penser socialiste en un sens véritablement moderne, ce qu'ils pensent des idéaux de société d'un *Fourier*, un *Louis Blanc*, un *Saint-Simon*. Ils disent, ce sont des utopies, ce sont des images de la vie sociale par lesquelles on interpelle les classes humaines qui sont les dirigeantes : faites-le ainsi et ainsi, alors beaucoup de dommages de la misère sociale disparaîtront. Mais tout ce qui sera, ainsi dit-on, inventé/imaginé avec de telles utopies, cela n'a pas de force pour se déverser dans la volonté des humains, cela

08

09



reste utopie. On peut encore ériger ainsi de si belles théories, dit-on, les instincts humains des fortunés par exemple ne s'orienteront pas d'après ces théories, là doivent intervenir d'autres forces.--- Bref, une incroyance énergique à des idéaux sociaux est apparue, qui seront amenés parmi les humains du ressenti, de l'éprouver et de la façon moderne de la connaissance.

Cela dépend à nouveau de ce qui, absolument, s'est maintenant passé au cours des récents développements historiques à l'intérieur de la vie de l'esprit de l'humanité.<sup>10</sup> On a donc souvent accentué que ce qui aujourd'hui figure comme question sociale dépend essentiellement de l'ordre économique capitaliste des temps récents qui à nouveau d'une manière particulière, comme nous l'avons aujourd'hui, s'est formé par la prise en main des techniques récentes et ainsi de suite. Mais on ne satisfera jamais à toutes ces choses qui en cela viennent en question, si on ne considère pas autre chose : qu'avec l'ordre économique capitaliste, avec la culture technique moderne est monté dans la conduite de vie de la récente humanité civilisée une sorte particulière de manière de penser une conception du monde, une manière de penser une conception du monde, qui a apporté de grands fruits, des fruits de progrès significatifs, décisifs en particulier en technique et science de la nature, mais dont doit aussi être dit en même temps autre chose.

Si vous suivez l'un ou l'autre de mes écrits, vous ne sous-estimerez pas que je suis<sup>11</sup> un approbateur, pas un désapprobateur, un critique de ce qui est monté dans les temps récents par la façon de représentation des sciences de la nature. Je reconnais pleinement pour le progrès de l'humanité ce qui est entré par la conception du monde copernicienne, par le galliléisme, par l'élargissement de l'horizon de l'humanité par Giordano Bruno et d'autres, beaucoup d'autres. Seulement, ce qui s'est développé en même temps que la technique moderne, que le capitalisme moderne, c'est que d'anciennes, de plus anciennes conceptions du monde, se sont transformées ainsi que la récente conception du monde a adopté un caractère fortement intellectuel, avant toute chose scientifique.

Qu'on se souvienne seulement – bien sûr on trouve aujourd'hui inconfortable de<sup>12</sup> considérer correctement de tels faits –, comme ce qu'aujourd'hui nous nommons avec fierté notre „conception du monde scientifique“, s'est progressivement développée à partir, on peut le prouver dans le détail, de vieux courants de conception du monde religieux, artistiques-esthétiques, éthiques et ainsi de suite. Ces courants de conception du monde avaient une certaine force de propulsion pour la vie. Avant tout une chose, il était propre à ces conceptions du monde qu'elles amenèrent l'humain à la conscience de la spiritualité de son être. Ces plus anciennes conceptions du monde, on peut aujourd'hui se tenir à elles comme on veut, elles parlèrent à l'humain ainsi de l'esprit que l'humain sentait qu'en lui vit un être spirituel, qui est articulé aux êtres spirituels ondulants et œuvrant à travers le monde. À la place de cette conception du monde avec une certaine force de propulsion sociale, avec une force de propulsion pour la vie, entrain maintenant la nouvelle conception du monde plus orientée scientifiquement. Elle a à le faire avec plus ou moins de lois abstraites de la nature, avec plus ou moins de perceptions des sens purement isolées de l'humain, avec des idées abstraites et des faits abstraits. Et on doit considérer cette science de la nature – on n'a pas besoin par là de lui retirer en



rien sa valeur – sur ce qu'elle donne à l'humain, ce qu'avant toutes choses elle donne à l'humain ainsi que l'humain trouve réponse à la question de son propre être. Cette science de la nature dit beaucoup sur le rapport des phénomènes de la nature. Elle dit aussi beaucoup sur la texture corporelle-physique de l'humain. Mais elle dépasse son champ quand elle veut déclarer quelque chose sur l'être le plus intérieur de l'humain. Elle ne donne aucune réponse sur le plus intérieur de l'être de l'humain et elle se comprend mal elle-même quand seulement elle essaye aussi de donner une telle réponse.

Maintenant je ne prétends absolument pas que ce qui est conscience populaire, générale de l'humanité, s'écoulerait quelque peu aujourd'hui déjà de théories de science de la nature. Mais quelque chose d'autre est vrai, profondément vrai : la mentalité de sciences de la nature elle-même est issue d'une certaine ambiance de l'âme humaine moderne. Si on connaît aujourd'hui en pénétrant la vie, on sait que depuis le milieu du 15<sup>e</sup> siècle et depuis toujours, de plus en plus, quelque chose s'est transformé dans l'ambiance de l'âme humaine par rapport à des périodes plus anciennes. On sait que par-dessus toute l'humanité, d'abord par-dessus la population des villes, mais alors vers dehors sur la campagne, s'est toujours de plus en plus déversé cette façon de voir le monde qui s'est alors seulement exprimée comme en un symptôme dans la direction des sciences de la nature. On n'a donc pas quelque peu à faire avec un pur résultat de science théorique de la nature quand on parle de comment aujourd'hui l'âme humaine est accordée, mais on a à faire avec quelque chose qui comme ambiance intérieure de l'âme s'est absolument emparé de l'humanité depuis le début des temps récents.

Et maintenant entrerait le significatif : cette conception du monde orientée scientifiquement, elle monta en même temps avec le capitalisme, en même temps avec la culture technique moderne. Les humains ont été appelés à quitter leur vieil artisanat et placés à la machine, parqués dans la fabrique. Ils se tiennent, en ce qu'ils ont été parqués à côté de ce qui sera seulement dominé de lois mécaniques, à côté de ce dont rien ne s'écoule qui a un rapport immédiat à l'humain. De l'ancien artisanat sourçait quelque chose qui donnait une réponse sur la question de la valeur humaine et de la dignité humaine. La machine abstraite ne donne aucune réponse. L'industrialisme moderne est comme un tissage mécanique, qui sera filé autour de l'humain, dans lequel il se tient, afin que rien ne lui résonne en vis-à-vis de quelque chose, à quoi il est joyeusement impliqué comme au résultat du vieil artisanat.

Et ainsi apparu au jour le fossé entre ceux qui travaillent dans les temps modernes comme communauté laborieuse, ceux qui se tenaient à la machine dans la fabrique, qui ne pouvaient plus, à partir de leur environnement mécanique, extraire la croyance à ce qu'était la vieille façon de voir avec la vieille force de propulsion, qui se dirent détachés de cela, parce qu'ils ne mettaient plus la vie en rapport avec cela, qui se sont uniquement et seulement tenus à ce que le monde à justement reçu dans la nouvelle vie de l'esprit : la vision du monde orientée scientifiquement. Et cette conception du monde orientée scientifiquement, comment œuvra-t-elle sur eux ? Elle œuvra sur eux ainsi qu'ils se dirent qu'ils sentaient toujours de plus en plus : ce qui pourra être donné comme vérité de conception du monde, ce sont seulement des pensées, des pensées, qui ont seulement une réalité de pensée. - Qui



a vécu avec le prolétariat moderne, qui sait comment les sentiments sociaux montants se sont formés dans les temps récents, celui-là sait, ce qu'un mot revenant souvent et souvent dans des cercles prolétariens, socialistes, a à signifier : le mot idéologie. La vie de l'esprit est, sous les influences que j'ai justement décrites, devenue une idéologie pour la nouvelle humanité travailleuse. La conception du monde orienté scientifiquement a été ainsi accueillie que les gens se sont dit : elle ne livre que des pensées. La vieille vision du monde ne voulait pas livrer purement des pensées ; elle voulait donner quelque chose aux humains qui leur montrait : tu es suspendu avec ton propre esprit aux entités spirituelles du monde. Esprit à esprit, les vieilles visions du monde voulaient donner cela à l'humain. La conception du monde récente ne donne que des pensées, et avant toutes choses aucune réponse sur la question après l'être propre de l'humain. Elle a été ressentie comme idéologie.

Et ainsi est apparu justement le fossé aux cercles dirigeants, guidant, lesquels s'étaient préservés la tradition des anciennes transmissions, les vieilles visions du monde esthétiques-artistiques, les conceptions du monde religieuses, éthiques des plus anciens temps et ainsi de suite. <sup>16</sup>

Elles portèrent cela plus loin, ces classes dirigeantes, pour leur être humain entier, pendant que leur tête accueillait ce qui est devenu la conception du monde orientée scientifiquement. Une large masse de la population cependant ne pouvait plus montrer une quelque inclinaison, une quelque sympathie pour ce transmis. Elle a pris comme unique contenu une conception du monde qui était conception du monde orienté scientifiquement. Et elle a accepté/adopté cette conception du monde ainsi qu'elle l'a éprouvée comme idéologie, comme pure structure de pensées. On se disait : la réalité est seulement la vie économique ; la réalité est seulement comment sera produit, comment les produits fabriqués seront distribués, comment l'humain consomme, comment l'humain possède ou cède aux autres ceci ou cela et ainsi de suite. Ce qui est sinon là, dans la vie humaine – droit, coutume, science, art, religion -, cela est seulement une fumée, qui s'élève comme idéologie de l'unique réalité, de la réalité économique. <sup>17</sup>

Et ainsi, la vie de l'esprit est devenue une idéologie pour la large masse de l'humanité. Elle est devenue une idéologie parce qu'avant toutes choses les cercles dirigeants, guidant, ne comprirent pas, en ce qu'ils virent se former la plus récente vie économique et s'intégrèrent en elle, comment suivre avec la vie de l'esprit cette vie compliquée de l'économie en devenir. Ils maintinrent la tradition des anciens temps, une vie de l'esprit qui plus ou moins était orientée ainsi qu'elle était orientée dans les anciens temps. La large masse accueillit la nouvelle vie de l'esprit, mais pas ainsi qu'elle lui donna quelque chose, qui remplisse cœur et âme. <sup>18</sup>

Avec une vision du monde telle qu'on l'éprouve comme idéologie, qu'on éprouve déjà ainsi qu'on dit : droit, coutume, religion, art, science sont seulement une superstructure, une fumée sur le seul réel, sur les rapports de production, sur l'ordre économique – avec une telle conception du monde se laisse penser, avec une telle conception du monde ne se laisse pas vivre. Une telle vision du monde, elle aimerait encore aussi triomphale qu'elle est aussi pour la contemplation de la nature, <sup>19</sup>



avec une telle conception du monde, l'âme humaine sera aussi évidée. Ce que cette vision du monde a fabriqué/menusé de manière correcte/à bon droit à l'âme humaine cela œuvre dans les faits sociaux des temps récents.

On ne satisfera pas à ces faits sociaux quand on regarde seulement sur ce que les humains portent dans leur conscience. À partir de leur conscience les humains aimeraient dire : ah, que nous parle-t-il de la question sociale comme une question de l'esprit ! Il s'agit de ce que les biens économiques sont distribués inégalement. Nous aspirons à la même répartition/la répartition égale ! – De telles choses les humains aimeraient les ressentir consciemment dans leur chambrette du haut, mais dans les profondeurs sous-conscientes de l'âme, là fouille quelque chose d'autre, là fouille ce qui se développe inconsciemment, car de la conscience ne flue pas en bas, ce que serait un véritable remplissage spirituel de l'âme, parce que là œuvre seulement ce qui évide l'âme, ce qui sera éprouvé comme idéologie. Le vide de la récente vie de l'esprit, c'est cela qui devra être saisi comme le premier membre de la question sociale. Cette question sociale est tout d'abord une question de l'esprit.

Et parce que c'est ainsi, parce qu'une vie de l'esprit s'est développée, qui par exemple sur des domaines d'économie nationale, dans la plus distinguée, dans l'économie nationale d'université, est devenue une pure observation, qui ne développe pas à partir de soi des principes de la volonté sociale, parce quelle est arrivée à ce que les meilleurs amis de l'humain comme Saint-Simon, Louis Blanc, Fourier ont inventé des idéaux de société auxquels personne ne croit – parce qu'on éprouve absolument ce qui sort de l'esprit, comme utopie, nommément comme pure idéologie -, parce que c'est un fait d'histoire du monde qu'une vie de l'esprit s'est développée qui œuvre seulement comme une superstructure de la vie de l'économie, qui ne pénètre pas vraiment dans les faits et à cause de cela, sera éprouvée comme idéologie : c'est pourquoi c'est ainsi que la question sociale dans son premier membre devra être saisie comme une question de l'esprit. La question se tient devant nous aujourd'hui, on aimerait dire en lettres de feu : comment l'esprit de l'humain doit-il être afin qu'il apprenne à maîtriser la question sociale ? On a vu que la mentalité scientifique avec ses meilleures méthodes s'est mise à l'économie nationale – elle est venue à une pure observation, pas à une volonté sociale. Donc, des fondements de la récente vie de l'esprit, il est issu une constitution d'esprit qui n'est pas en mesure de développer l'économie nationale comme fondement pour une volonté sociale pratique. Comment l'esprit doit-il être, duquel ressort une telle économie sociale, qui peut devenir la base d'une véritable volonté sociale ?

On a vu que de larges masses d'humains n'ont que l'appel « utopie » quand elles entendent les idéaux sociaux d'amis de l'humain bien intentionnés, qu'elles n'ont aucune foi que l'esprit humain serait si fort qu'il maîtriserait les faits sociaux. Comment doit être la vie de l'esprit afin que les humains apprennent de nouveau à croire : l'esprit peut saisir les idées qui créent les institutions sociales ainsi que certains dommages sociaux disparaissent ?

On a vu : ce qu'est une vision du monde orientée scientifiquement sera en larges cercles éprouvé comme idéologie. Mais une idéologie comme unique contenu de



l'âme humaine évide cette âme, fabrique dans les profondeurs sous-conscientes, ce qui aujourd'hui s'avance dans les faits chaotiques troublants de la question sociale. Comment la vie de l'esprit doit être afin que plus loin elle ne donne pas naissance à une idéologie, afin qu'elle verse dans l'âme humaine ce qui la rend capable d'intervenir ainsi dans les faits sociaux que les humains puissent vraiment œuvrer de manière sociale à côté les uns des autres ?

Ainsi on voit pour l'instant, comment la question sociale est une question d'esprit,<sup>24</sup> comment l'esprit moderne ne fut pas en mesure de susciter une foi sociale en lui, comment cet esprit moderne ne fut pas en mesure de donner un remplissant de l'âme, mais comment comme idéologie il a donné un sclérosant/désertifiant l'âme.

J'aimerais aujourd'hui vous montrer dans l'introduction, tout d'abord de manière<sup>25</sup> plus historique, comment des rapports de la vie récente, la question sociale sera éprouvée comme une question d'esprit, comme une question de droit, comme une question d'économie.

Prenons une fois ce qu'une personnalité a raconté il y a, encore pas si longtemps – et souvent, et souvent –, qui se tenait en plein au milieu dans le politique actif, dans la vie de l'État des temps actuels, qui est issu de la vie de l'esprit du temps présent. Ceux des chers auditeurs, qui m'ont entendu ici lors d'anciennes conférences, ne comprendront pas mal ce que je vais dire maintenant, car dans les temps, où *Woodrow Wilson* fut reconnu du monde entier, en dehors du centre européen, comme une sorte de dirigeant mondial, là je me suis toujours de nouveau et à nouveau exprimé contre cette reconnaissance. Et ceux-là qui m'ont entendu, ceux-là savent que je n'étais jamais un partisan, mais constamment un opposant de *Woodrow Wilson*. Aussi dans le temps, où même l'Allemagne tomba sous l'emprise du culte-Wilson, je n'ai pas fait preuve de réserve avec cette façon de voir que j'ai aussi fait valoir toujours de nouveau ici à Zurich. Mais aujourd'hui, où c'est dans une certaine mesure passé avec ce culte, peut être dit quelque chose qui, particulièrement d'un opposant à Wilson, n'a pas besoin d'être mal pris.

Cet homme a tout de suite ressenti d'une impression pénétrante des conditions sociales de l'Amérique comme elles se sont formées depuis la guerre civile et de sécession des années soixante, comment les rapports d'État de droit se tiennent aux rapports économiques. Il a vu avec un certain regard non prévu, comment se sont formées les grosses accumulations des masses de capital par le nouvel ordre économique compliqué. Il a vu comment les trusts, comment les grosses sociétés de capitaux se sont fondées. Il a vu comment même dans un système étatique démocratique le principe démocratique a toujours de plus et plus disparu vis-à-vis des négociations secrètes de ces sociétés, qui avaient leur intérêt au secret, ces sociétés qui avec les masses de capital amoncelées s'acquirent un gros pouvoir et dominèrent de grosses masses d'humains. Et il a toujours à nouveau et à nouveau dressé sa voix pour la liberté de l'humain vis-à-vis de ce déploiement de pouvoir qui provient de rapports économiques. D'un profond ressentir humain – cela a le droit d'être dit – il a senti comment correspond avec l'humain le plus particulier, ce qui est fait social, avec l'art et la manière dont l'humain particulier est mûr pour cette vie sociale. Il indique sur ce que, pour la guérison de la vie sociale, il s'agit que



vive un cœur humain librement intentionné sous chaque habit humain. Il indique toujours de nouveau et de nouveau sur comment la vie politique devrait être démocratisée, comment ce pouvoir devrait être enlevé aux sociétés particulières de pouvoir, ce pouvoir et les moyens de pouvoir qu'elles ont, comment les facultés et les forces individuelles de chaque humain, qui les a, devront être absolument concédées à la vie universelle économique, sociale et étatique. Il a exprimé avec insistance que son système étatique, qu'il considère visiblement comme le plus progressiste, souffre sous les conditions qui se sont formées.

28

Pourquoi ? Oui, de nouveaux rapports économiques se sont levés ; de grosses concentrations de capital économique, des déploiements de pouvoir économique. Tout dépasse sur ce domaine ce qui était encore là il y a peu. De toutes nouvelles formes de la vie en commun humaine firent apparaître cette formation économique. On se tient vis-à-vis d'une constante transformation de la vie économique. Et pas moi – à partir d'une quelque théorie –, mais cet homme d'État, on a le droit de dire, cet « homme d'État mondial », il l'a exprimé : le dommage fondamental de l'évolution récente repose dans ce que certes les rapports économiques ont progressés, que les humains se sont formés la vie économique d'après leurs rapports de pouvoir secrets, mais que les idées du droit, les idées de la vie commune politique n'ont pas suivies, qu'elles sont restées en arrière à un point de vue antérieur. Woodrow Wilson l'a clairement exprimé : nous gérons (*NDT économiquement*) avec de nouvelles conditions, mais nous pensons, nous donnons des lois sur l'activité économique d'un point de vue qui est depuis longtemps dépassé, qui en est un vieux. Non comme s'est formé quelque chose de nouveau dans la vie de l'économie, le domaine de la vie de droit, de la vie politique sont restés en arrière. Nous vivons dans un ordre économique entièrement nouveau avec de vieilles idées politiques, juridiques. – Ainsi l'exprime à peu près Woodrow Wilson. Et il dit avec insistance : sous cette incongruence entre vie du droit et vie de l'économie, là ne peut pas se développer ce que l'époque présente exige de l'histoire de l'évolution humaine : que l'individu travaille non pour lui, mais pour le bien-être de la communauté. Et Woodrow Wilson exerce une insistante critique à l'ordre de la société qui se présente immédiatement à lui.

29

J'ai la permission de dire – permettez moi cette remarque personnelle –, je me suis donné beaucoup, beaucoup de mal pour tester et comparer la critique que fait Woodrow Wilson des conditions sociales présentes comme il les a particulièrement en vue, les américaines, avec d'autres critiques – je dirais maintenant quelque chose de très paradoxal, seules les conditions du présent invitent très souvent à dire, très paradoxalement ; on doit, quand on veut être quitte de la réalité présente –, j'ai essayé de comparer, aussi bien d'après la forme extérieure qu'aussi des impulsions intérieures, la critique de société de Woodrow Wilson comme critique avec la critique de la société qui sera exercée du côté progressiste, radicalement social-démocrate. Oui, on peut même déployer cette comparaison sur l'aile la plus radicale de la mentalité socialiste et l'attitude socialiste d'aujourd'hui. Reste-t-on planté à l'intérieur de ce que ces humains livrent comme critique, ainsi on peut dire : la critique de Woodrow Wilson de l'ordre social actuel s'accorde presque jusque mot à mot, l'une l'autre avec ce que disent même *Lénine* et *Trotsky*, les fos-



soyeurs de la civilisation actuelle, desquels on doit dire, que, quand ce qu'ils ont en vue a la permission de régner trop longtemps dans l'humanité, aussi seulement en quelques domaines, ainsi cela signifiera la mort de la civilisation moderne, ainsi cela devra conduire au déclin de tout ce qui a été remporté par la civilisation moderne. – Et pourtant, on doit dire : Woodrow Wilson, qui s'est très certainement toujours pensé l'organisation autrement que ces destructeurs, Woodrow Wilson adresse presque littéralement la même critique que ces autres à l'ordre social actuel.

Et il vient à la conséquence que des concepts de droit, des concepts politiques, 30  
comme ils règnent, sont administrés aujourd'hui, ne sont plus en mesure d'intervenir dans la vie de l'économie. Et étrangement, on essaye de tourner cela en positif, on essaye de tester ce à quoi Woodrow Wilson a contribué, pour maintenant susciter une structure sociale, une structure d'organisme social : on trouve à peine une quelconque réponse ! Des mesures isolées ici ou là, mais qui aussi seront sinon faites par quelqu'un qui exerce une critique bien moins pénétrante et objective, mais pas quelque chose d'énergique, en tout cas pas une réponse à la question. Comment le droit, comment les concepts, les idées politiques, les impulsions politiques doivent être formés, afin qu'ils puissent dominer les exigences de la vie de l'économie moderne, afin qu'on puisse pénétrer dans cette vie de l'économie moderne ?

Ici on voit, comment surgit le deuxième membre de la question sociale à partir de 31  
la vie récente elle-même : la question sociale comme une question de droit.

On a d'abord à chercher après une base pour le droit, pour les rapports politiques, 32  
pour les rapports d'État, qui doit être là afin qu'ils puissent intervenir, puissent maîtriser cette vie de l'économie moderne. Ainsi, on doit demander : comment avance-t-on à des impulsions de droit, à des impulsions politiques vis-à-vis des grandes exigences de la question sociale ? Cela est le deuxième membre de la question sociale.

Et observez donc seulement la vie elle-même : vous trouverez comment cette vie 33  
de l'humain est tri-articulée, ainsi qu'il se tient dedans dans la société humaine. Trois membres se distinguent entièrement clairement les uns des autres quand nous observons l'humain dans sa position dans la société humaine. Le premier est que l'humain a besoin, quand il devrait contribuer par quelque chose – comme il le doit sans doute dans la société moderne pour de salut d'un ordre social –, quand l'humain a quelque chose à contribuer à des choses de communauté, à du travail communautaire, à la production de valeurs communautaires, à la production de biens communautaires, ainsi il doit d'abord avoir l'aptitude individuelle, le don individuel, la compétence individuelle pour cela. Le deuxième est : il doit s'entendre en paix avec ses semblables, pouvoir y travailler en paix avec eux. Et le troisième est : il doit pouvoir trouver sa place, à partir de laquelle il peut entrer avec son travail, avec son activité, avec ses prestations pour des humains.

En rapport au premier, l'humain est dépendant de ce que la société humaine forme 34  
ses capacités et ses talents, qu'elle guide son esprit et que l'esprit, qu'elle forme en lui, le fasse en même temps guide pour un travail physique. Pour le deuxième, l'hu-



main est dépendant de ce qu'il puisse s'intégrer dans une structure sociale dans laquelle les humains puissent s'entendre ainsi qu'ils peuvent s'en sortir en paix ensemble. Le premier nous conduit sur le domaine de la vie de l'esprit. Nous verrons dans les prochaines conférences comment le soin de la vie de l'esprit est en rapport au premier. Le deuxième nous conduit sur le domaine de la vie de droit, car la vie de droit peut seulement se former d'après son être/essence par ce qu'une structure sociale sera trouvée par laquelle les humains collaborent, œuvrent ensemble et fournissent les uns pour les autres en paix. Et le troisième nous conduit dans la vie de l'économie moderne, cette vie de l'économie moderne, que, comme je l'ai décrit, Woodrow Wilson regarde ainsi qu'elle est en même temps devenue comme un humain qui est devenu grand et qui a sur lui de trop petits habits, par-dessus lesquels il a poussé vers le dehors. Ces trop petits habits sont pour Woodrow Wilson les vieux concepts de droit et politiques. La vie de l'économie a poussé par-dessus depuis longtemps.

Cette poussée en dehors de la vie de l'économie par-dessus ce qui auparavant était la vie de l'esprit, comme vie de droit, cela a été en particulier ressenti par des penseurs socialistes. Et on a besoin de rendre seulement attentif sur une chose, pour saisir particulièrement des yeux ce qui a œuvré sur ce domaine. <sup>35</sup>

Vous savez donc, et nous parlerons sur toutes ces questions encore plus exactement : le prolétariat moderne se tient entièrement sous l'influence du marxisme ainsi nommé. Le marxisme, la théorie marxiste de la transformation de la propriété privée en propriété commune a d'ailleurs été diversement modifiée par tel ou tel partisan ou opposant de Karl Marx, mais le marxisme est quand même quelque chose qui œuvre dans la mentalité, dans la constitution de vie de larges masses humaines du présent, qui œuvre en particulier en ce qui survient dans le présent comme fait social si troublant. On a seulement besoin une fois de prendre dans la main le petit livre tout de même plein de signification de Friedrich Engels, le collaborateur et ami de Karl Marx : « Le développement du socialisme de l'utopie à la science », pour se rendre familier de toute la mentalité qui vit dans ce petit livre, alors on verra, comment la vie de l'économie des temps récents sera saisie dans son rapport aux vies du droit et de l'esprit par un penseur socialiste. Par exemple, l'unique phrase qui est écrite comme un résumé dans le petit livre cité d'Engels, on a seulement besoin de bien la comprendre : il n'y a pas la permission d'y avoir à l'avenir un gouvernement sur des humains, sur des personnes, mais seulement encore une direction de branches économiques et une administration de la production. <sup>36</sup>

Cela signifie beaucoup ! Cela signifie, il sera souhaité de ce côté que quelque chose s'arrêterait dans la vie de l'économie, qui s'est tout de suite lié avec la vie de l'économie sous les impulsions d'évolution les derniers temps. La vie de l'économie a donc, parce qu'elle a poussé vers dehors, comme je l'ai montré, par-dessus la vie de droit, parce qu'elle a aussi poussé vers dehors par-dessus la vie de l'esprit, dans une certaine mesure tout inondé et a aussi œuvré suggestivement sur les pensées, les ressentis, les passions des humains. Et ainsi, vint alors au jour toujours de plus en plus, que de la façon et la manière dont sera géré (*NDT économiquement*) suit en fait pour les humains la vie de l'esprit et suit la vie de droit. Ceux qui sont les puissants éco- <sup>37</sup>



nomiquement – cela a seulement été reconnu toujours trop clair, toujours plus loin et plus loin -, ceux-là sont en même temps en possession du monopole de formation par leur surpuissance économique. Les faibles économiques restent les incultes. Un certain rapport s'est révélé entre la vie de l'économie et la vie de l'esprit, un rapport entre la vie de l'esprit et la vie de l'État. La vie de l'esprit est toujours de plus en plus devenue quelque chose qui ne se développe pas à partir de ses propres besoins, qui ne suit pas ses propres impulsions, mais qui – en particulier là où elle sera administrée publiquement, dans le système d'éducation et d'écoles – sera formée ainsi qu'elle sera utilisée par les puissances de l'État. L'humain ne peut plus du tout être considéré à partir de comment et pour quoi il est compétent. Il ne pourra pas être développé ainsi que l'exigent les dispositions disponibles en lui. Mais la question est : qu'a besoin l'État, qu'a besoin la vie de l'économie comme forces, qu'y a-t-il besoin comme humains avec une certaine formation ? Les moyens d'enseignement s'orientent d'après cela, les études, les examens s'orientent d'après cela. La vie de l'esprit ne sera pas formée à partir d'elle-même, la vie de l'esprit sera adaptée à la vie de droit, la vie de l'État, la vie politique, la vie de l'économie. Mais cela apporte en même temps aussi – et apporta particulièrement dans les temps récents – la vie de l'économie de nouveau en dépendance de la vie de droit.

Ce vivre ensemble de l'économie, du droit et de l'esprit, cela des humains tels que Marx et Engels, le virent. Et ils virent, comment la vie de l'économie moderne ne supportait plus la vieille forme de droit, ne supportait plus aussi la vieille forme de l'esprit. Ils en vinrent à ce que devait être éjectée de la vie de l'économie : la vieille vie du droit, la vieille vie de l'esprit. Mais ils sont venus maintenant à une étrange superstition, à une superstition sur laquelle nous devons beaucoup parler dans ces conférences. Ils sont venus à la superstition que la vie de l'économie – ils regardaient la vie de l'esprit, la vie de droit comme une idéologie, parce qu'ils la regardaient donc comme la seule réalité -, que la vie de l'économie pouvait provoquer/produire d'elle-même les nouveaux rapports de droit, les nouveaux rapports d'esprit. Une des plus fatales superstitions se fit jour : on devait pratiquer l'économie d'une certaine légité, et quand on pratiquait l'économie de cette légité, alors la vie de l'esprit, la vie de droit, la vie politique et d'État, en résulterait d'elles-mêmes à partir de la vie de l'économie.

Par quoi a donc pu se constituer cette superstition ? Cette superstition a seulement pu se constituer parce que la structure particulière de l'économie humaine, le travail particulier de la vie de l'économie récente, cachaient derrière eux ce qu'on a été habitué à nommer l'économie de l'argent.

Cette économie monétaire est donc montée en Europe comme phénomène d'accompagnement d'événements bien déterminés. Vous avez seulement besoin de jeter un regard plus profond dans l'histoire, ainsi vous verrez qu'à peu près, dans le temps où la Réforme et la Renaissance se lèvent par-dessus le monde européen civilisé, donc une *nouvelle* constitution d'esprit, les sources d'or et d'argent d'Amérique sont exploitées, que l'afflux d'or et d'argent, notamment d'Amérique du Sud et centrale, vient en Europe. Ce qui auparavant était plus une économie naturelle, cela devient toujours de plus en plus submergé par l'économie de l'argent.



L'économie naturelle a encore pu regarder sur ce que le sol donne, cela signifie sur le concret ; elle a aussi pu regarder sur ce à quoi l'humain particulier est bon et ce qu'il peut produire, donc sur le concret et le professionnel. Sous la circulation de l'argent s'est progressivement retiré le coup d'œil sur le pur concret de la vie de l'économie. En ce que l'économie de l'argent/monétaire a remplacé l'économie naturelle, un voile s'est étendu dans une certaine mesure par-dessus la vie de l'économie. On ne pouvait plus voir les pures exigences de la vie de l'économie.

Que livre cette vie de l'économie à l'humain ? Cette vie de l'économie livre à l'humain des biens dont il a besoin pour sa consommation. Nous n'avons aujourd'hui encore pas du tout besoin de différencier entre biens spirituels et biens physiques, car des biens spirituels aussi peuvent être conçus économiquement ainsi qu'ils peuvent être utilisés pour la consommation humaine. Cette vie de l'économie livre donc des biens, et ces biens sont des valeurs, parce que l'humain en a besoin, parce que le désir humain va dessus. L'humain doit accorder aux biens une certaine valeur. Par là, à l'intérieur de la vie sociale, ils ont aussi leur valeur objective qui est en rapport étroit avec la valeur subjective de jugement que l'humain leur adjoint.

Mais comment s'exprime selon l'économie de peuple (*Ndt ou plus classiquement économie politique*) la valeur des biens dans les temps récents ? La valeur des biens, qui pour l'essentiel définit ce que ces biens signifient dans la vie en commun économique, sociale, comment s'exprime cette valeur ? Cette valeur s'exprime dans les prix. Sur valeur et prix, nous aurons à parler en ces jours ; je veux aujourd'hui seulement montrer que, dans la vie de circulation/des échanges économiques, dans la vie de circulation sociale absolument – aussi loin que cette vie de circulation sociale est dépendante de l'action/la gestion économique, des biens – la valeur des biens s'exprime pour l'humain dans le prix. C'est aussi une grande erreur, quand on confond la valeur des biens avec les prix en argent (*NDT Geldpreise*) . Et en fait pas par des réflexions théoriques, mais par la pratique de la vie, l'humain en viendra toujours de plus en plus à ce que soit autre chose la valeur des biens qui seront fabriqués économiquement, et qui dépendant du jugement subjectif humain, de certaines conditions de droit ou de culture, et ce qui s'exprime dans les conditions (*NDT ou rapports*) de prix, qui viennent à l'apparence par l'argent. Mais la valeur des biens sera recouverte dans les temps modernes par les conditions de prix, qui règnent dans la circulation sociale.

Cela repose à la base des conditions sociales modernes comme le troisième membre de la question sociale. Ici, ici on apprendra à reconnaître la question sociale comme une question économique : quand à nouveau on retourne sur ce qui documente la valeur particulière des biens, vis-à-vis de ce qui vient à l'expression dans les pures conditions/rapports de prix. Les conditions de prix ne peuvent pas du tout, particulièrement en des temps critiques, être maintenues autrement, que par ce que l'État, cela signifie le sol de droit, se charge de la garantie pour la valeur de l'argent, pour la valeur donc d'une marchandise unique.

Mais il se présente quelque chose de nouveau. On n'a pas du tout besoin d'ouvrir d'étude théorique sur ce qui est ressorti par le malentendu sur prix et valeur, on a seulement besoin d'indiquer sur quelque chose de réel, qui s'est introduit/est mon-



té dans les temps récents. On parle de ce que dans l'économie nationale, que dans l'ancien temps – en Allemagne même jusqu'à la fin du Moyen Âge – il y a eu la vieille économie naturelle, qui reposait purement sur l'échange des biens, qu'à cette place s'introduisit l'économie de l'argent, où l'argent est le représentant pour les biens et en fait toujours la valeur-bien (*NDT Wertgut, dans le contexte « valeur 'du' bien » éloignerait déjà trop le bien de la valeur et je garde ici l'ordre littéral*) sera échangée contre de l'argent. Mais déjà nous voyons quelque chose rentrer dans la vie sociale, qui semble déterminé à remplacer l'économie de l'argent. Déjà cet autre agit partout dedans, ne sera seulement pas remarqué. Mais qui passe par-dessus la compréhension abstraite de son livre de caisse ou de compte, qui sort par-dessus le pur chiffre et peut lire, ce qui est écrit dans ces chiffres, celui-là, trouvera que dans les chiffres d'un actuel livre de caisse ou de compte ne se tiennent pas purement des biens, mais que beaucoup vient à l'expression dans ces chiffres, qu'on pourrait nommer les conditions de crédit dans le sens le plus moderne du mot. Ce qu'un humain peut fournir en premier, parce qu'on suppose de lui qu'il est capable de ceci ou cela, ce qui à partir de la capacité de l'humain peut éveiller de la confiance, c'est cela qui curieusement rentre toujours de plus en plus dans notre sèche vie de l'économie terre-à-terre.

Étudiez-vous aujourd'hui les livres de comptes, ainsi vous trouverez, que rentre –<sup>46</sup> vis-à-vis de ce qui est pur argent-valeur (*NDT je garde ici aussi l'ordre littéral*), le fait de construire sur la confiance humaine, le construire sur la capacité humaine. Dans les chiffres des livres de compte d'aujourd'hui, un grand revirement laisse ses marques, une métamorphose sociale laisse ses marques, si on les lit correctement. En ce qu'on souligne, que la vieille économie naturelle s'est transformée en économie de l'argent, on doit aujourd'hui souligner en même temps : le troisième membre est la transformation de l'économie de l'argent en économie du crédit.

Avec cela vient à nouveau une nouveauté à la place de ce qui fut durant longtemps.<sup>47</sup> Mais par là, rentre aussi dans la vie sociale, ce qui indique sur la valeur de l'humain lui-même. La vie de l'économie elle-même, en rapport à la production de valeurs, se tient en face d'une transformation, se tient en face d'une question, et cela est la question économique, c'est le troisième membre de cette question sociale.

Cette question sociale, nous apprendrons à la connaître dans ces conférences<sup>48</sup> comme une question d'esprit, comme une question de droit et d'État ou question politique et comme une question économique. L'esprit aura la réponse à donner sur cette première question : comment rend-on les humains capables, afin qu'une structure sociale puisse se constituer, qui ne contienne pas les dommages actuels, dont la responsabilité n'est pas à assumer ? La deuxième question est celle-ci : quel système de droit amènera à nouveau les humains en paix sous les conditions économiques avancées ? La troisième est : quelle structure sociale sera en mesure de placer l'humain à sa place ainsi qu'il soit en mesure de travailler au bien de la société humaine à partir de cette place, ainsi qu'il l'aimerait d'après son entité, d'après ses talents, d'après ses facultés ? À cela conduira la question : quel crédit est à accorder à la valeur personnelle d'un humain ? Là nous voyons devant nous la transformation de l'économie à partir de nouvelles conditions.



Une question d'esprit, une question de droit, une question d'économie se tiennent devant nous dans la question sociale. Et nous verrons que la plus petite articulation de la question sociale peut être vue seulement dans la lumière correcte quand on regarde cette question sociale à sa base comme une question d'esprit, comme une question de droit, comme une question d'économie. Sur cela alors plus loin de-  
main.

**Réponses aux questions après la première conférence. [p. 28]**

Il repose dans la nature de la chose que, comme j'ai seulement donné aujourd'hui une introduction, des questions peuvent très facilement être posées, qui peuvent venir à une réponse, conformément aux choses, seulement dans les prochains jours et là alors en rapport aux conférences. Une telle question est celle qui m'a été présentée comme la première :

*Comment peut être trouvé un étalon de valeur objectif pour des biens ?*

Maintenant comme dit, j'aimerais seulement dire une chose sur cette question, parce ce que donc une explication doit se dérouler sur cette question tout de suite dans les prochains jours et qu'alors il pourra être répondu à partir du contexte. Mais j'aimerais dire quand même ce qui suit.

Voyez-vous, lors de la pose d'une telle question il s'agit de ce qu'on soit bien au clair : on pose cette question sur le sol de la vie de l'économie. La question après la valeur des biens on peut la poser seulement sur le sol de la vie de l'économie. Mais cela signifie : il sera nécessaire qu'on se rende familier avec maintes choses qui sont nécessaire dans le présent en rapport à une sorte de reconvertir son apprendre et réviser son penser (*NDT : Umlernen et Umdenken, probablement plus fort que la traduction proposée par les lexiques, des retournements de l'apprendre et du penser*). Le présent se regarde beaucoup comme quelque chose, qui pense énormément pratique. On nomme facilement dans le présent ceci ou cela « grise théorie ». Mais avec le penser vraiment pratique, on n'est donc pas encore si loin aujourd'hui. Et tout de suite ceux-là qui aujourd'hui souvent se nomment praticiens sont dominés de grises théories. Ils sont seulement en mesure d'amener ces grises théories en une routine de vie qui tombe sous le sens et ils se tiennent pour pratiques parce qu'ils ne voient pas s'ils œuvrent apportant des fruits ou destructeurs pour la vie.

Ce qui sera préconisé ici, la triarticulation de l'organisme social, devrait se différencier de théories socialistes ou autres par ce que c'est quelque chose qui est gagné à partir de la pratique de la vie dans un sens le plus éminent. C'est pourquoi doit déjà être dit qu'une telle question après la valeur objective d'un bien, une prestation, une production doit être sévèrement placée sur le sol de la vie de l'économie. Mais là – et maintenant je viens sur ce qui dans sa manière de représentation est encore étranger au présent – il s'agit de ce qu'on trouve une quelque définition, de ce qu'est la valeur d'un bien. On a donc toujours trouvé la plus belle définition pour toutes les choses possibles, mais il se montre souvent chez les très belles définitions justement qu'aussi elles n'aident pas pour un petit pas en avant. Quand on parle des valeurs des biens, ainsi il ne s'agit donc pas de ce qu'on peut dire, ceci ou cela serait la valeur d'un bien, mais il s'agit de ce que la valeur du bien



viennent à l'expression dans la circulation humaine, que vraiment le bien, que je produis, me rapporte autant que j'ai besoin pour une telle prestation. Donc il s'agit de ce que le bien pénètre avec sa valeur correspondante dans la circulation des biens. Et la réflexion n'a pas à s'occuper avec mentionner quel est l'étalon objectif de valeur d'un bien, mais la réflexion a à s'occuper de trouver une structure sociale par laquelle les productions humaines de biens pénètrent ainsi dans la vie sociale qu'elles circulent là-dedans pour le bien de la communauté. Là il s'agit avant toute chose de découvrir les conditions par lesquelles les biens deviennent de plus ou moins de valeur.

On a besoin par exemple d'attirer l'attention sur ce qui suit. Supposons qu'il est fabriqué trop de graisse, trop de graisse consommable humainement dans un quelque secteur économique fermé. Bien, on peut donc utiliser le surplus que les humains ne peuvent consommer, à graisser, ma foi, les voitures. On peut l'utiliser ainsi, c'est beau. Mais par cela la valeur de la graisse sera essentiellement minimisée pour cette communauté humaine. Supposez, il sera fabriqué trop peu de graisse, alors la valeur est augmentée et seulement des humains qui ont un avoir au-dessus de la mesure moyenne peuvent se procurer de la graisse. Donc on peut mentionner les conditions, sous lesquelles la valeur d'un bien, d'une prestation, grimpe ou chute. <sup>56</sup>

Maintenant, il s'agit qu'une structure sociale se présente par laquelle cette valeur du bien particulier viennent à son expression d'être-là (*NDT Daseinsausdruck*) correspondante, en comparaison, à d'autres biens. Donc il ne s'agit pas qu'on puisse donner la valeur, ce qu'on peut naturellement par le prix en argent correspondant ; mais là ne vient pas à l'expression la valeur complète. Il s'agit de ce qu'on doit l'amener à ce que de manière comparative avec d'autres biens, les biens produits, dont il s'agit, aient la valeur correspondante. Cette question doit donc être posée sur le sol de la vie de l'économie, et non d'après une définition de la valeur, mais il devra être questionné après les conditions sous lesquelles des biens peuvent recevoir la valeur correcte correspondante. <sup>57</sup>

C'est cela que j'aimerais dire pour l'instant. Je voulais par cela seulement indiquer sur ce que, dans beaucoup de rapports, les questionnements, les manières de représentation sur la vie sociale, devront se transformer. L'humanité devra s'habituer à une transformation/un retournement du penser. Aujourd'hui même la vie pratique est, j'aimerais dire, aspirée dans la théorie. Et je voulais indiquer dans la conférence, comme maintenant à nouveau de l'autre côté pénètre de proche en proche dans l'économie du crédit la vie concrète devenue progressivement complètement abstraite – tout de suite sous la pression de l'économie de l'argent/financière/monnaire devenue abstraite –. Voyez-vous, ces choses seront en fait aujourd'hui traitées avec une certaine suffisance scientifique. On ne remarque pas du tout de quelles conditions complexes quelque chose comme la valeur, la véritable valeur, est dépendant. Quand on prend le simple prix ainsi on n'a aucune image de la valeur véritable. Là on doit parvenir à l'ensemble de la base économique. On peut par exemple parler de la formation de prix au sens de la formation du prix de l'or. On arrive là-dessus – des économistes nationaux, par exemple *Unruh*, ont déjà rendu bellement attentif sur ce fait, mais sans les grands rapports/contextes -, que disons <sup>58</sup>



à l'intérieur d'un domaine économique fermé, une oie a une certaine valeur, qui s'exprime dans le prix. Alors, c'est le prix en argent. Mais quand, comme les autres économistes nationaux ont fait, on veut étudier toute l'économie nationale d'après cela, alors on vient justement sur des résultats très unilatéraux, parce que dans un secteur économique fermé l'évaluation aussi de l'oie ne peut pas être déterminée d'après le pur prix en argent. La valeur dépend en effet de telles choses : si à l'intérieur d'une économie les oies seront gardées afin qu'on reçoive de la graisse d'oie et les vendent en tant qu'oies, ou si elles sont peut-être gardées parce qu'elles seront plumées et qu'on veut vendre les plumes. Donc de cela, si on est producteur de plumes ou d'oies, de cela dépend maintes choses. Cela s'établit premièrement à partir d'une observation factuelle de la vie de l'économie. Quand on relève purement les chiffres statistiques, ce que les choses particulières coûtent en argent, alors on n'obtient aucun aperçu dans le cours factuel de la vie de l'économie, mais avec cela pas d'aperçu dans la véritable valorisation/estimation.

59

Donc on doit parvenir aux rapports et se placer sévèrement sur le sol de la vie de l'économie, quand on veut parler de valeur. Alors, on n'a pas besoin aussi de demander après cela : comment s'exprime la valeur objective ? - mais après cela : quels rapports de nature sociale sont à même de donner à un bien, une prestation, une production humaine, la valeur qui est correcte en comparaison à d'autres prestations, d'autres productions, d'autres biens ? Cela serait la question correcte. Les questions qui aujourd'hui apparaissent très théoriques, se feront, j'aimerais dire, plus pratiques ! Et sur ce se-faire-plus-pratique, qui aujourd'hui laisse encore maint entièrement étranger, qui tout de suite veut être un praticien, sur cela, travaille la triarticulation de l'organisme social.

60

*Alors est demandé :*

61

*À partir de quelles conditions préalables l'impulsion de la triarticulation de l'organisme social est-elle apparue ?*

62

Maintenant, là, il doit être dit que la question sociale est en fait devenue, en premier, critique, pendant cette grande catastrophe guerrière mondiale.

63

Je ne remue pas volontiers du personnel, mais en de telles choses on est seulement bien trop souvent obligé de faire cela. J'ai eu l'occasion de vivre suffisamment copieusement le cours de la question sociale. J'ai été longtemps professeur à une école berlinoise de formation des travailleurs, dans laquelle par la fréquentation pour moi pas seulement d'adultes, mais bien souvent de bien vieux écoliers, la question sociale pouvait être très bien étudiée. J'ai appris là à connaître pratiquement la question sociale dans la vie des plus différents côtés, appris premièrement à connaître avant toutes choses du côté, comment elle vit dans les âmes des grandes, larges masses humaines d'aujourd'hui, comme difficilement elle sera comprise tout de suite de ces larges classes humaines. Oui, j'ai vu - ce professorat de ma part repose donc deux décennies en arrière -, comment tout de suite dans le moment autour du tournant du 19 au 20e siècle, il aurait été possible, de porter dans les larges masses modernes de la population laborieuse, des idées qui auraient pu empêcher le chaos actuel et la folie destructrice actuelle dans le domaine social. Véritablement, je pouvais voir distinctement : pour des idées nées à partir de l'es-



prit, une large masse de la population aurait été accessible, il y a vingt ans, si on avait tourné son attention là-dessus.

Ce qui s'opposait à cela, j'ai, deuxièmement, appris à le connaître, en ce que j'ai aussi appris à connaître l'autre côté. J'ai eu le malheur (*NDT en français dans le texte*), voyez-vous, de gagner des partisans tout de suite parmi les élèves, des partisans pour, véritablement, de tout autres façons de penser qu'elles ne sont devenues grandes depuis. J'ai vu comment de larges masses du peuple étaient vraiment accessibles pour des idées saines. Et j'ai le droit, sans devenir immodeste – je raconte seulement des faits –, de dire : habituellement quand la douzaine de professeurs socialistes qui étaient justement ainsi les professeurs agitateurs ordinaires de l'école de formation des travailleurs, donnaient leurs cours, alors c'était ainsi qu'ils avaient dans le premier trimestre – l'enseignement était partagé en trimestre – un certain auditoire, mais alors il se réduisait rapidement. Mon auditoire – j'ai justement le droit de dire cela, parce que c'est un fait –, il croissait de trimestre en trimestre et il est seulement devenu trop grand pour les dirigeants du prolétariat, lesquels avaient repris l'escalope de la science bourgeoise et la valorisait à satiété de manière familière. Lorsque ces gens ont vu que je gagnais une partisanerie, là fut arrangé qu'une fois l'ensemble de la population scolaire de ce trimestre fut rendu hétéroclite et qu'aussi trois envoyés de la direction – mais de la moindre sorte – furent poussés dedans. Oui là, il me fut reproché que je n'enseignais pas une correcte interprétation marxiste de l'histoire, pas de matérialisme historique, que je n'utilisais aussi pas la science de la nature, pour introduire dans le matérialisme, pour soutenir le marxisme, mais pour porter de manière sérieuse la conception scientifique dans la masse populaire : bref, il me fut reproché que je ne serai pas un enseignant correct des dogmes du système socialiste. Maintenant, je risquais de dire cette fois-là : vous voulez donc quand même représenter une société qui travaille pour l'avenir. Il me semble, que là la première nécessité serait celle que serait respecté chez vous une véritable exigence d'avenir : que vous permettiez la liberté d'enseignement ! – Là, un tel envoyé répliqua : la liberté d'enseignement, ça, nous ne pouvons pas le reconnaître, cela n'a pas de signification pour nous dans la vie publique, nous ne connaissons qu'une contrainte raisonnable. – Et voyez-vous, sous cette « contrainte raisonnable » la chose se forme ainsi, que tous les autres six cents votèrent pour moi, les trois contre moi, mais me lancèrent cependant dehors. Cela est l'autre côté du développement de la question sociale, que j'ai aussi pu apprendre à connaître. Là on pourrait déjà voir, sous quelles forces publiques la question sociale se tient en fait.

On devrait progressivement déceler comment dans la vie humaine, dans l'évolution humaine absolument, œuvrent ensemble spirituel, juridique-politique et économique. Mais on pourrait alors voir comme tout de suite sous les plus récents rapports/les plus récentes conditions, par le croître ensemble ou le croître l'un dans l'autre de l'économique avec le juridique-politique, le spirituel-culturel auquel appartiennent aussi les rapports nationaux, se forment les empires économiques, les impérialismes économiques. On pourrait voir, quand cela continue à marcher de la même manière, comme ce fut considéré comme idéal de certains côtés à la fin du 19e, début du 20e siècle, comment le système économique doit conduire à de per-



pétuelles crises, comment cette catastrophe guerrière mondiale est seulement une grosse crise poussée ensemble, parce que progressivement les États se sont agrandis de collectivités politiques en empires économiques, lesquels ont seulement pris en eux le système politique et le système spirituel.

Prenons la sortie de cette catastrophe guerrière mondiale. J'ai donc premièrement, mis à part des explications occasionnelles, parlé relativement tard sur la question sociale ainsi que je parle maintenant, là, je dois, dans une certaine mesure, parler là-dessus comme une partie de ma tâche. Mais j'ai observé à travers toute ma vie le mouvement social de l'humanité. Et qui comme moi a passé la moitié de son temps de vie, trente ans, en Autriche, celui-là a vu cette Autriche comme en un cas d'école – quand on a la permission d'utiliser cette expression sur un grand historique, qui a dû se briser à ses rapports/conditions -, comme en lui se rassemblait en pelote les rapports spirituels, et avant toutes choses les nationaux-culturels, les rapports juridiques-politiques et les rapports économiques. Prenez une fois le sud-est de l'Europe, ce coin d'orage duquel finalement la réelle catastrophe mondiale a reçu sa raison, là vous verrez comment ce qui plus tard alors flamboya vers le haut à de claires flammes s'est préparé par le congrès de Berlin, où fut reconnu à l'Autriche l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine. Cela a été un programme de façon politique ; qui intervint dans la structure politique d'Autriche-Hongrie. Mais les rapports qui par cela ont été créés, ils n'étaient plus tenables au moment où un complet bouleversement se passa sur les Balkans, donc un bouleversement purement politique, cela signifie un bouleversement sur domaine politique-juridique. Le vieil élément réactionnaire turc a été délié par la jeune domination turque. Une conséquence immédiate de cela a été que l'Autriche a été conduite à l'annexion à la place de l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, que la Bulgarie se fit un royaume d'une principauté. C'étaient des rapports politiques, qui jouèrent là. Mais dans ces rapports politiques, des rapports économiques se mettaient en pelote. Et les rapports économiques jouèrent finalement ensemble avec les rapports politiques ainsi que, de ce jouer ensemble, se sont constituées des impossibilités du devenir historique mondial. On devait, parce que l'administration politique de l'Autriche était en même temps l'administration économique, mener de front avec les rapports politiques, par exemple, la construction du chemin de fer d'Autriche vers le Sud-est, le chemin de fer de Salonique. C'était quelque chose de purement économique, mais les rapports politiques jouèrent perpétuellement ensemble avec les rapports économiques. Le tout repose sur l'inconscience de rapport spirituels-culturels, à savoir sur des différences des populations slaves et allemandes. Ces trois choses se mettaient en pelote les unes dans les autres, et de cette mise en pelote se produisit l'effrayante catastrophe. On peut étudier d'année en année comment ont été créés par cela des rapports d'apparences, que les rapports de droit, les rapports spirituels-culturels, les rapports économiques ne purent être tenus les uns hors des autres.

Mais ces rapports poussent après une séparation l'un de l'autre, une attitude séparée. Et on doit se rappeler comment, avec la montée des nouveaux rapports d'époque, très tôt la vie de droit, la vie de l'esprit et la vie de l'économie cherchèrent à se maintenir séparées. Tout de suite le fait que quelque chose de si ter-



rible a pu se constituer de la mise en pelote que cette catastrophe guerrière mondiale, cela indique tout de suite à l'un sur ce que donc, dans un tube à essai en laboratoire chimique, des substances, qu'on met ensemble, mais qui ne vont pas ensemble, comment elles se disloquent : ainsi se disloquent, se disloquent déjà relativement tôt les rapports économiques, les rapports de droit et spirituels.

Je veux seulement rappeler à un phénomène qui apparut relativement tôt. Plus tard, après la Réforme, après la Renaissance, il a été effacé. Quand vous étudiez l'histoire du Moyen Âge, ainsi vous trouverez que l'Église était traître à l'intérêt, cela signifie que partout l'Église répandait des enseignements qui allaient à ce qu'il serait impossible, il ne se concilierait pas avec une vie véritablement chrétienne de prendre de l'intérêt du prêt d'argent. Cela était l'enseignement, cela était la vie de l'esprit. Cet enseignement, on l'éprouvait comme beau. Mais l'Église en ses représentants prenait en réalité beaucoup d'intérêt. La vie économique se séparait très fortement de la vie spirituelle. Les deux se disloquaient. <sup>68</sup>

Et on pourrait indiquer très fortement, dans les dernières années, vers des phénomènes semblables, quand on voudrait par exemple montrer, comment la vie économique règne sous forme de toutes sortes de trafics ; d'approvisionnement, sous le manteau, de denrées alimentaires, se disloquait d'avec la vie de droit, rationnait cela. Là vous voyez des phénomènes semblables justement comme dans un tube à essai, où des substances n'allant pas ensemble se disloquent. <sup>69</sup>

Toutes ces choses devront être étudiées dans le détail. Et parce que de proche en proche par la complexité des conditions modernes de vie, il se montre toujours de plus en plus cette dislocation aussi bien dans la vie internationale que nationale, se montre de cela, de proche en proche, la nécessité de travailler vers la triarticulation de l'organisme social, comme je vous le décrirais dans les prochaines conférences et vous vous la trouvez expliquée dans mes « Noyaux germinatifs de la question sociale » (*NDT je propose ici ma propre traduction du titre plus abstrait et appelant des représentations plus figées de l'ouvrage connu sous « Fondements de l'organisme social »*). <sup>70</sup>

On doit être au clair sur ce qu'une telle expression, comme je vous l'ai amenée de Hartley Withers est absolument fondée. Les conditions sont devenues très compliquées dans les temps récents. Et alors seulement, quand on vient sur comment on peut trouver certaines lois fondamentales – idées originelles, ainsi que je les ai nommées dans mes « Noyaux germinatifs de la question sociale », qui alors peuvent devenir des panneaux indicateurs dans les plus compliqués rapports de la vie pratique, alors seulement on peut espérer apporter quelque chose à ce qu'est aujourd'hui la question sociale. Et seulement par cela on peut espérer surmonter ce qui, de proche en proche en forme de slogan, d'opinions de partis, saisit les masses de si terribles manières et devient malheureusement des faits par les humains. Tant que nous n'arriverons pas à ressortir la question sociale des boîtes de vitesse/machineries des partis et la placer sur le sol des saisies pratiques, raisonnables, de la réalité, avant cela nous ne pourrons pas espérer aller plus loin. Qu'une telle observation est possible, cela j'aimerai justement vous montrer par les conférences suivantes. <sup>71</sup>



Avec cela j'aimerais, avoir évoqué ce que j'avais tout d'abord à dire sur l'origine et l'apparition de la triarticulation dans la vie récente. Maint se montrera encore dans les prochaines conférences.

**DEUXIÈME CONFÉRENCE -  
Zurich, 25 octobre 1919 -  
LA VIE DE L'ÉCONOMIE SUR BASE ASSOCIATIVE -  
La transformation du marché -  
Formation de prix – Argent et système fiscal – Crédit**

*L'idée de triarticulation et ses impulsions historiques de base. Principes de structuration des membres sociaux particuliers. Esprit comme force motrice de la technologie moderne. Sur la nécessité de la différenciation entre principe coopératif et d'association. La signification de l'économie monétaire pour le développement social et économique. La transformation du marché comme conséquence de la formation d'associations économiques. L'argent comme « comptabilité fluante », exposé à l'exemple du système fiscal.*

Trad. v.02 - 02/05/2023

Des façons de voir qui ont grandi vis-à-vis des faits de l'évolution sociale des temps récents, comme hier j'ai essayé de les expliquer, est apparu ce que vous trouvez répertorié dans mon livre « Les noyaux germinatifs de la question sociale », est apparue l'idée de triarticulation de l'organisation sociale. Cette idée de triarticulation de l'organisme social veut être une idée de vie absolument pratique et non contenir en soi une quelque chose un peu utopique. C'est pourquoi la condition préalable pour la rédaction de mon livre a été, que ce serait accepté avec un certain instinct pour les faits véritables, que ce ne serait pas jugé à partir de théories pré-saisies, d'opinions de parti pré-saisies. Toutefois, quand est correct – et c'est sans doute correct, ce que j'ai introduit hier -, que progressivement les faits sociaux sont devenus si compliqués dans les rapports de vie des humains, qu'ils se laissent seulement embrasser du regard extraordinairement difficilement, une méthode particulière deviendra nécessaire lors de la discussion de ce qui aujourd'hui devrait conduire à la volonté.

C'est donc vis-à-vis de cette complexité des faits seulement trop évident que l'humain a tout d'abord une certaine compréhension pour, nommément les phénomènes économiques, qui reposent dans ses cercles de vie. Seul tout ce qui repose en eux est dépendant de toute l'économie restante, et aujourd'hui pas seulement de l'économie d'un pays, mais de toute l'économie du monde. Là l'individu viendra bien souvent dans la situation évidente et compréhensible de vouloir juger les nécessités pour l'économie mondiale d'après les expériences de son cercle de vie le plus proche. Il fera naturellement erreur en cela. Qui est familier avec les exigences d'un penser conforme à la réalité, celui-là sait aussi quelle signification cela a, d'aller aux phénomènes du monde avec un certain instinct de réalité, pour venir par cela à certaines connaissances posant fondement, qui alors peuvent jouer dans la vie un rôle similaire comme certaines connaissances scolaires posant des vérités fondamentales.

Voyez-vous, quand on voulait partir de reconnaître toute la vie de l'économie avec toutes ses particularités et de cela tirer d'abord des conclusions pour une volonté sociale, on n'aurait donc jamais terminé. Mais on aurait tout aussi peu terminé si on devrait d'abord faire toutes les particularités, dans lesquelles, disons, le théorème de Pythagore trouve application dans la vie technique, pour reconnaître la vérité du théorème de Pythagore. On s'approprie la vérité du théorème de Pytha-



gore de certains rapports intérieurs et on sait alors : partout, où son application vient en question, il doit valoir. On se résout aussi dans la connaissance sociale à ce que certaines connaissances fondamentales par leur nature interne peuvent se montrer comme vraies à la conscience. Et quand alors on a seulement le sens de la réalité, alors on trouvera aussi que partout où elles viennent en question, elles sont aussi applicables. Ainsi, le livre « Les noyaux germinatifs de la question sociale » aimerait être compris à partir de sa nature intérieure, à partir de la nature intérieure des rapports sociaux présentés, et ainsi aimerait tout d'abord être saisie l'idée d'ensemble de la triarticulation de l'organisme social. Mais j'essayerais dans ces conférences de montrer absolument comment des phénomènes particuliers de la vie sociale livrent des confirmations pour ce qui se montre de cette idée de la triarticulation de l'organisme social qui résulte des nécessités de vie du présent et du proche avenir de l'humanité.

Mais pour le moment je serai contraint, de manière introductive, avant que je passe en fait à mon thème d'aujourd'hui, exposant simplement de placer devant vous ce qu'est l'idée de base de cette triarticulation de l'organisme social. Nous avons pu saisir hier soir le résultat que notre vie sociale doit placer ses exigences à partir de trois racines de fond, avec d'autres mots, que la question sociale soit une question d'esprit, une question d'état ou de droit, une question politique, et une question d'économie. Qui explore la vie des récents développements de l'humanité, celui-là trouvera que ces trois éléments de vie de l'esprit, vie de droit et d'État ou politique et vie de l'économie – ont coulés dedans ensemble chaotiquement progressivement jusque dans notre présent en un ensemble, une unité, et qu'à partir de ce couler ensemble nos dommages sociaux actuels sont apparus.

Reconnaît-on cela fondamentalement – et ces conférences devraient fournir la base pour ce qu'on pourrait reconnaître cela, ainsi on trouvera que l'avenir devrait se développer ainsi que la vie, la vie publique, l'organisme social serait articulé en une administration d'esprit autonome nommément la vie de l'esprit publique en système d'éducation et d'enseignement, en une administration autonome du politique, des rapports d'État, de droit, et en une pleinement autonome administration de la vie de l'économie.

Actuellement une seule administration englobe ces trois éléments de la vie dans nos États, et quand on parle d'une triarticulation, on sera aussitôt mécompris. On sera compris ainsi, que sera dit : maintenant donc, là quelqu'un veut une administration autonome pour la vie de l'esprit, une administration autonome pour la vie du droit – ou de l'état – ou politique, une administration autonome pour la vie de l'économie ; donc il promeut trois parlements, un parlement culturel, un parlement démocratique-politique et un parlement économique. – Si l'on promouvait cela, alors on ne comprendrait justement rien du tout de l'idée de la triarticulation de l'organisme social, car cette idée de la triarticulation de l'organisme social veut justement prendre complètement au sérieux les exigences, qui se sont montrées historiquement au cours des récents développements de l'humanité. Et ces trois exigences on peut les exprimer avec trois mots qui toutefois sont déjà devenus des slogans ; passe-t-on par-dessus les slogans, pour rencontrer la réalité, ainsi on trouve, que trois impulsions historiques justifiées sont contenues dans ces trois



mots. Ces trois mots sont les impulsions à la liberté de la vie humaine, l'impulsion après la démocratie, et l'impulsion à une formation sociale de l'être communautaire (*NDT* ou « *du système de vie commune* »). Mais si on prend au sérieux ces trois exigences, alors on ne peut pas les mettre en pelote ensemble en une seule administration, car alors l'une doit toujours gêner l'autre. Qui par exemple prend au sérieux l'appel à la démocratie, celui-là doit se dire : cette démocratie peut seulement se vivre par une représentation du peuple ou par un referendum, quand chaque humain devenu majeur, en ce qu'il est placé égal en vis-à-vis à chaque autre humain devenu majeur, peut décider par son jugement, ce qui justement sur sol démocratique par la capacité de jugement de chaque humain devenu majeur pourra être décidé.

Maintenant, il y a – ainsi dit l'idée de la triarticulation de l'organisme social - tout <sup>07</sup> un domaine de vie, c'est justement le domaine de la vie de droit, le domaine de la vie de l'État, le domaine des rapports politiques, dans lequel chaque humain devenu majeur est appelé, à partir de sa conscience démocratique à se prononcer. Mais quand est ainsi fait sérieusement avec la démocratie et que la vie de l'État devrait être entièrement démocratisée, ne peut plus jamais alors être tiré le domaine spirituel dedans cette démocratie d'un côté, et plus jamais ne peut être tiré le cycle de la vie de l'économie dans cette administration démocratique.

Dans cette administration démocratique, un parlement est absolument à sa place. <sup>08</sup> Mais dans un tel parlement démocratique ne peut jamais être décidé sur ce qui est a réalisé sur le sol de la vie de l'esprit, aussi sur le sol du système d'éducation et d'enseignement. Ce que j'aurais à exposer bien plus précisément dans la quatrième conférence, je veux l'évoquer aujourd'hui de manière introductive : la triarticulation de l'organisme social aspire à une vie de l'esprit autonome en particulier dans les affaires publiques, dans le système d'éducation et d'enseignement. Cela signifie qu'il ne devrait pas être déterminé dans le futur par une quelque prescription d'État sur quoi et comment serait à enseigner, mais ceux-là qui vraiment se tiennent dans l'enseignement pratique, dans l'éducation pratique, ceux-là devraient aussi être les administrateurs du système d'éducation. Cela signifie, du plus bas niveau d'école primaire jusqu'en haut aux plus hauts niveaux d'enseignement la personne enseignante devrait être indépendante de quelque autre pouvoir, étatique ou économique en rapport à quoi et comment elle aurait à enseigner. Cela devrait suivre de ce qui sera éprouvé comme approprié pour la vie de l'esprit à l'intérieur de la collectivité spirituelle autonome elle-même. Et l'individu devrait seulement avoir besoin d'utiliser pour l'enseignement autant de temps qu'il lui reste encore pour être coadministrateur de l'entier système d'enseignement et d'éducation, mais aussi de la vie spirituelle d'ensemble.

J'essayerai de prouver dans la quatrième conférence comme par cette autonomie <sup>09</sup> de la vie de l'esprit la constitution spirituelle de l'humain sera absolument placée sur un tout autre sol, et comme tout de suite surviendra, ce à quoi on peut le moins croire d'après les actuels préjugés, que cela viendrait. Par cette autonomie la vie de l'esprit recevra la force de vraiment intervenir fructueusement dans la vie de l'État et particulièrement dans la vie de l'économie. Et intérieurement sera tout de suite une vie de l'esprit autonome pas une grise théorie, ne livrera pas des façons de voir



scientifiques étrangères au monde, mais pénétrera en même temps dans la vie humaine, ainsi que l'humain se pénétrera d'une telle vie de l'esprit autonome pas avec des façons de voir spirituelles purement abstraites, mais avec des connaissances par lesquelles il pourra placer son homme dans la vie économique. Tout de suite par l'autonomie la vie de l'esprit deviendra en même temps pratique. Ainsi qu'on peut dire : la vie de l'esprit aura à dominer connaissance factuelle et application des connaissances factuelles. N'aura pas à dominer ce qui peut venir du jugement d'un humain devenu capable de jugement, majeur. L'administration de la vie de l'esprit devra donc être retirée du parlementarisme. Qui croit que là devrait régner un parlement démocratique, celui-là mécomprend tout de suite fondamentalement la motivation de la triarticulation de l'organisme social.

C'est similaire dans la vie de l'économie. Mais la vie de l'économie a ses racines autonomes. Elle devra être administrée à partir de ses propres conditions. Mais il ne peut à nouveau pas être jugé démocratiquement sur l'art et la manière comment devrait être géré par des humains devenus majeurs, mais seulement par celui qui se tient dans une quelque branche de l'économie, qui est devenu capable pour une branche de l'économie, qui connaît l'enchaînement de comment cette branche de l'économie dépend des autres branches de l'économie. Compétence factuelle et capacité factuelle ce sont les conditions par lesquelles seule peut se constituer dans la vie de l'économie quelque chose portant des fruits. Cette vie de l'économie sera donc démembrée d'un côté de l'État de droit, de l'autre côté de la vie de l'esprit. Elle devra être placée sur sa propre base.

Cela sera aussi méconnu des pensants socialistes aujourd'hui. Les pensants socialistes se représentent une quelque forme que la vie de l'économie devrait adopter, afin que disparaissent certains dommages de nature sociale dans le futur de l'humanité. On a vu, et c'est donc facile à voir, que par l'ordre économique de capitalisme privé du siècle dernier certains dommages sont survenus. Ces dommages sont évidents. Comment juge-t-on ? On se dit : l'ordre économique capitaliste privé est monté ; il a apporté les dommages. Les dommages disparaîtront quand nous abolirons l'ordre économique capitaliste privé, quand nous laisserons avancer l'économie commune à la place de l'ordre économique capitaliste privé. Ce qui comme dommages s'est levé est venu par là que des propriétaires particuliers ont personnellement les moyens de production pour propriété. Quand maintenant des propriétaires particuliers n'auront plus les moyens de production pour leur propriété, mais la communauté administrera les moyens de production, alors disparaîtront les dommages.

Maintenant on peut dire : des connaissances particulières, les pensants socialistes se les sont aussi déjà remportées, et il est intéressant comme ces connaissances particulières sont déjà absolument agissantes dans des cercles socialistes. On dit aujourd'hui déjà : oui, les moyens de production ou le capital, lequel est donc le représentant des moyens de production, devraient être administrés communautairement. Mais on a vu à quoi a conduit par exemple l'étatisation de certains moyens de production, l'étatisation de la poste et des chemins de fer et ainsi de suite et on ne peut absolument pas dire que les dommages auraient été écartés par ce que l'État est maintenant devenu capitaliste. Donc on ne peut pas étatiser. On ne peut



pas non plus communaliser. On ne peut aussi pas atteindre quelque chose apportant des fruits par ce qu'on fonde des coopératives de consommation dans lesquelles les gens se mettent ensemble, qui ont besoin de consommation d'un quelque article. Ces gens-là qui règlent cette consommation et par cela veulent aussi régler la production des biens à consommer, ceux-là deviendront comme consommateurs, aussi de l'avis de penseurs socialistes, des tyrans de la production. Et ainsi la connaissance est déjà parcourue de ce qu'aussi bien l'étatisation que la communalisation, comme aussi l'administration par des coopératives de consommation devient tyrannie des consommateurs. Les producteurs deviendraient entièrement en dépendance des consommateurs. Ainsi, maints pensent alors que peut être fondé, comme une sorte d'administration communautaire, des associations productives de travailleurs, des coopératives productives de travailleurs ; là les travailleurs se mettraient d'accord ensemble, produiraient pour eux-mêmes d'après leurs opinions, d'après leurs principes fondamentaux.

À nouveau des penseurs socialistes ont reconnu que par là on n'atteindrait rien<sup>13</sup> d'autre qu'à la place d'un capitaliste particulier on laisserait venir un nombre de travailleurs produisant en capitalistes pendant qu'on ne serait aussi pas en mesure de faire autre chose que le capitaliste particulier. Donc on repousse aussi les coopératives de travailleurs productives.

Mais avec cela on n'est donc pas encore satisfait, de reconnaître que ces communautés particulières ne pourraient conduire à rien de fructueux dans le futur.<sup>14</sup> Qu'on se pense maintenant la société d'ensemble d'un quelque état, un quelque domaine économique fermé pourrait dans une certaine mesure devenir quand même une grosse coopérative, une grosse coopérative, dans laquelle tous sont participants en même temps producteurs et consommateurs, ainsi que non l'humain individuel immédiatement de lui-même développe l'initiative de produire cela ou ceci pour la communauté, mais que la communauté délivre comment devrait être produit, comment ce qui est à produire devrait être réparti et ainsi de suite. Oui, une telle grosse coopérative donc, qui englobe consommation et production, on veut la mettre à la place de l'administration économique privée de notre vie de l'économie moderne.

Qui maintenant regarde plus exactement dans la réalité, celui-là sait que pris fondamentalement cette escalade de la façon de voir sur cette grosse coopérative provient seulement de ce que chez elle l'erroné n'est pas si facile à embrasser comme dans le particulier lors de l'étatisation, lors de la communalisation, lors des coopératives productives de travailleurs, lors des coopératives de consommation. Aux dernières l'environnement de ce qu'on a à embrasser est dans une certaine mesure plus petit. On voit plus facilement l'erreur qu'on fait quand on aspire à de telles institutions, que chez la grosse coopérative, qui englobe tout un domaine de société. Ici on commence à parler sur ce qu'on veut faire et n'embrasse pas encore que les mêmes erreurs doivent se montrer qu'on reconnaît très bien en petit et qu'en grand on ne reconnaît seulement pas parce qu'on est pas capable d'embrasser toute la chose. C'est cela qu'il s'agit. Et on doit reconnaître ce sur quoi l'erreur de fond de toute cette pensée repose en fait, qui fait voile dans une grosse coopérative, laquelle devrait se jeter là-dessus, d'administrer d'elle-même l'ensemble de la



consommation et l'ensemble de la production.

Comment pense-t-on en fait quand on veut réaliser quelque chose de tel ? Maintenant, comme on pense à cela, de nombreux programmes de partis le montrent tout de suite dans notre présent. Comment se montrent-ils, ces programmes de partis ? On se dit : maintenant oui, là sont certaines branches de production qui devront être administrées en commun. Alors à nouveau elles doivent se rassembler à de plus grandes branches, à de plus gros domaines d'administration. Là doit à nouveau être ainsi une quelque centrale d'administration, laquelle administre le tout, et ainsi vers le haut jusqu'à la position économique centrale qui administre le tout de la consommation et de la production. Quelles pensées, quelles représentations utilise-t-on en cela ? On utilise en effet cela qu'on a à s'approprier dans la vie politique, comme cela s'est développé vers le haut dans la récente histoire de l'humanité. Les humains qui parlent aujourd'hui de programmes économiques ont pour la grande partie fait leur école dans la pure vie politique. Ils ont pris part à tout ce qui s'est joué lors des combats électoraux, qui se joue quand on est élu et alors dans une quelque représentation du peuple à représenter ceux-là par lesquels on est élu. Ils ont fait dans quels rapports on entre alors dans des positions administratives qui sont des positions politiques, et ainsi de suite. Ils ont dans une certaine mesure appris à connaître tout le modèle de la représentation politique et ils veulent basculer ce modèle de la représentation politique sur tout le cycle de la vie de l'économie. Cela signifie que la vie de l'économie devrait être politisée de part en part d'après de tels programmes, car on a seulement appris à connaître le politique de l'administration.

Ce qui fait aujourd'hui amèrement nécessité est : reconnaître que tout ce modèle quand on le bascule sur la vie de l'économie est quelque chose de totalement étranger à la vie de l'économie. Mais la plupart des gens, qui aujourd'hui parlent de quelques réformes de la vie de l'économie ou d'autant de révolutions de la vie de l'économie sont au fond de purs politiciens qui partent de la superstition que ce qu'ils ont appris sur le champ politique se laisserait appliquer dans l'administration de la vie de l'économie. Mais une guérison de notre cycle économique se présentera seulement quand cette vie de l'économie sera regardée et formée à partir de ses propres conditions.

Qu'exigent alors de tels réformateurs économiques politisants ? Ils exigent rien de moins que soit déterminé par cette hiérarchie de la position centrale à l'avenir : premièrement, ce qui devrait être produit et comment devrait être produit. Deuxièmement, ils exigent que toute la manière du processus de production devrait être déterminée à partir de la position d'administration. Troisièmement, ils exigent que ces humains-là qui devraient prendre part au processus de production soient choisis et déterminés et mis à leur place par cette centrale. Quatrièmement, ils exigent que ces centrales fassent la répartition des matières brutes aux entreprises particulières. Donc l'ensemble de la production devrait être placé sous une hiérarchie d'administration politique. C'est donc cela sur quoi la plupart des idées réformatrices économiques courent dehors dans le présent. Seulement, on ne reconnaît pas qu'avec une telle réforme on resterait planté au sol qu'on a déjà aussi aujourd'hui et ne mettrait pas de côté ses dommages, mais au contraire les agran-



dirait dans la démesure. On reconnaît comment cela ne va pas avec l'étatisation, avec la communalisation, avec les coopératives de consommation, avec les coopératives de production de travailleurs ; mais on ne reconnaît pas comment on transférerait seulement ce qu'on blâme si lourdement au système capitaliste privé sur l'administration commune des moyens de production.

C'est cela qui aujourd'hui devra être reconnu avant toutes choses : que par une telle mesure, par de telles institutions vraiment partout là où elles seront rencontrées, devrait pénétrer ce qui aujourd'hui déjà se montre très clairement dans l'est de l'Europe. Dans cet est de l'Europe des gens seuls était en mesure d'exécuter de telles idées réformatrices économiques, de les transposer dans la réalité. Les humains qui veulent apprendre des faits, ceux-là peuvent voir au destin vers lequel l'est va au-devant, comment ces mesures se conduisent elle-même ad absurdum. Et si les humains ne s'obstinaient pas à leurs dogmes, mais voulaient vraiment apprendre des faits, alors on ne dirait pas aujourd'hui que de telle ou telle raison subalterne, la socialisation économique en Hongrie aurait échoué, mais on étudierait pourquoi elle devait échouer, et on reconnaîtrait que chacune de telle socialisation peut seulement détruire, rien créer de fructueux pour l'avenir.

Mais à de larges cercles, il sera aujourd'hui encore difficile d'apprendre des faits de cette manière. Cela se montre donc au mieux à des choses qui en fait seront souvent mentionnées entre parenthèses de penseurs socialistes. Ils disent : oui, c'est correct, toute la vie de l'économie moderne a été transformée par la technique moderne. Mais voudraient-ils poursuivre ce cours de pensée alors ils devraient connaître le rapport entre technique moderne et connaissance des choses et capacité métier. Ils devraient voir comme partout dans la gestion elle-même intervient cette technique moderne. Mais cela ils ne veulent pas voir. Et ainsi, ils disent entre parenthèses : ils ne veulent rien faire travailler avec la façon technique des processus de production. Elle aimerait/pourrait reposer sur elle-même. Ils veulent seulement travailler avec façon et manière comment les humains qui sont impliqués aux processus de production, se tiennent dedans socialement, comment la vie sociale se forme pour les humains participant au processus de production.

Mais c'est quand même tangible – quand on veut seulement le voir, quand on veut seulement le saisir, comment la technique elle-même intervient dedans, dans l'immédiate vie économique. Seulement un exemple serait exposé, qui tout simplement est un exemple classique. La technique moderne a amené – si je m'exprime sommairement – à produire des produits par de nombreuses machines, qui alors servent la consommation. Et ces machines dépendent uniques et seules de ce que quatre cents à cinq cents millions de tonnes de charbon auront été extraites pour l'activité économique dans le temps avant que cette catastrophe guerrière n'éclate. Si on convertit ce qui par la machine qui repose sur pensées humaines, qui peut seulement être utilisée par des pensées humaines, d'énergies économiques, de forces économiques, seront réunies, ainsi se montre le résultat suivant : si on calcule des jours de travail de huit heures, ainsi se montre que par les machines, cela signifie par les pensées humaines incorporées dans les machines, par le don de découverte des esprits, autant d'énergie de travail, autant de force de travail sera réunie, comme pourrait être réunie par sept cents à huit cents millions d'humains.



Quand vous vous représentez de là que la Terre a pour population environ mille cinq cents millions d'humains, qui emploient leurs forces de travail, ainsi elle a, par le don de découverte des humains dans la récente évolution de culture par l'évolution technique, reçu en plus sept cents à huit cents millions. Donc deux mille millions d'humains travaillent ; cela signifie, vraiment ces sept cents à huit cents millions ne travaillent pas, mais les machines travaillent pour eux. Qu'est-ce qui travaille donc dans les machines ? Là, travaille l'esprit humain. <sup>22</sup>

Cela est extraordinairement significatif qu'on regarde vraiment au travers de tels faits qui se laissent facilement multiplier. Car à partir de tels faits on connaît que la technique ne peut pas être ainsi laissée de côté entre parenthèse, mais que la technique comme telle coopère toujours activement dans le processus économique, qu'elle est fichée dedans. La vie de l'économie moderne n'est absolument pas pensable sans la base de la technique moderne, sans connaissance des choses et des métiers. <sup>23</sup>

On ne compte pas avec la réalité, mais avec des idées pré-saisies, provenant des passions humaines quand on ne voit pas de telles choses. L'idée de la triarticulation de l'organisme social le pense certes sincère avec la question sociale. Mais elle ne peut cependant tenir sur le sol sur lequel se tiennent ceux-là qui parlent ainsi à partir de slogans, de programmes de partis. Elle doit parler à partir du factuel. Elle doit de cela, en ce qu'elle se tient sur le sol de la réalité, reconnaître que la gestion, en particulier dans notre vie compliquée, et entièrement et complètement placée dans l'initiative de l'individu. Met-on la communauté abstraite à la place de l'initiative de l'individu ainsi cela signifie l'extinction, la mort de la vie de l'économie. L'Est de l'Europe pourra le prouver, quand il restera encore longtemps sous la même domination, sous laquelle il est justement. Cela signifie l'extinction, la mort de la vie de l'économie quand on retire de l'individu l'initiative qui doit partir de son esprit et voler dans le mouvement des moyens de production, tout de suite pour le bien de la communauté humaine. <sup>24</sup>

Mais par quoi est donc survenu maintenant ce qu'aujourd'hui nous voyons comme dommages ? Que le processus de production moderne par ses perfections techniques promeut l'initiative de l'individu, cela promeut aussi la possibilité que l'individu dispose de capital et puisse exécuter le processus économique par son initiative, c'est cela que la récente évolution de l'humanité a fait monter. Et les dommages, qui sont venus avec – on connaît leur origine à partir de tous autres sous-basements. Veut-on connaître cette origine, alors on doit avant toutes choses se placer sur le sol du principe d'association à la place du sol du principe coopératif aussi quand on pense grosses coopératives. <sup>25</sup>

Que signifie de se placer sur le sol du principe associatif plutôt que sur le principe coopératif ? Cela signifie ce qui suit : qui se place sur le sol du principe coopératif, celui-là prétend que les humains ont seulement besoin de se mettre ensemble, de prendre des décisions à partir de leur communauté, alors ils peuvent administrer les processus de production. Donc on décide d'abord l'association des humains, le regroupement des humains et alors on veut produire du regroupement commun, de la communauté d'humains. L'idée de l'organisme triarticulé se pose sur le sol de <sup>26</sup>



la réalité et dit : tout d'abord, des humains doivent être là, les humains qui peuvent produire, qui sont au courant de la chose et compétents en la matière. D'eux doit dépendre le processus de production. Et ces humains au courant de la chose et compétents en la matière, ils doivent maintenant se rassembler et soigner la vie de l'économie sur base de cette production qui s'envole de l'initiative de l'individu. - Cela est le véritable principe d'association. Là sera tout d'abord produit et alors le produit, sur la base du regroupement des personnes produisant, apporté à la consommation.

Qu'on ne reconnaisse pas aujourd'hui la différence, la différence radicale entre ces deux principes, c'est dans une certaine mesure le malheur de notre temps. Car de cette raison tout arrive en fait. On n'a pas l'instinct pour reconnaître, que chaque communauté abstraite doit enterrer le processus de production quand elle veut l'administrer. La communauté, que devrait être une association, peut seulement accueillir ce qui sera produit à partir de l'initiative de l'individu et peut l'apporter socialement à la répartition aux consommateurs.

On ne voit pas aujourd'hui l'important qui repose à la base de ces choses pour une raison que j'ai déjà fournie hier : à peu près à l'époque dans laquelle se produisaient la récente histoire de l'humanité, la renaissance, la Réforme, les métaux précieux ont voyagé par-dessus vers ici d'Amérique du centre ou du Sud, lesquels ont conduits de ce qui jusque-là presque encore uniquement donnait la mesure, l'économie naturelle, à l'économie financière (*NDT ou de l'argent*). Avec cela s'est déroulée une révolution économique significative en Europe. Des rapports s'en sont formés sous l'influence desquels nous nous tenons encore absolument. Mais ces rapports ont en même temps ; j'aimerais dire, former des rideaux par lesquels on ne peut voir au travers sur les vraies réalités.

Regardons-nous encore une fois plus exactement les rapports. Partons de la vieille économie naturelle, bien qu'aujourd'hui elle ne soit plus là dans son déploiement. On a là à faire dans le processus économique de la vieille économie naturelle seulement avec ce que l'individu produit. Cela, il peut l'échanger avec ce que l'autre produit. Et on aimerait dire : à l'intérieur de cette économie naturelle, où seulement produit peut être échangé contre produit doit régner une certaine qualité. Car veut-on un produit dont on a besoin, ainsi on doit en avoir un qu'on peut échanger pour cela, et on doit avoir un produit tel que l'autre l'accepte comme de même valeur. Cela signifie, les humains sont obligés quand ils veulent avoir quelque chose de produire aussi quelque chose. Ils sont obligés d'échanger ce qui a une valeur réelle, une valeur réelle évidente.

À la place de cet échange de biens, qui ont une valeur réelle pour la vie humaine, s'est avancée l'économie de l'argent. Et l'argent est devenu quelque chose, avec lequel on gère, avec lequel on gère justement ainsi qu'on gère dans l'économie naturelle, avec les objets réels. Mais par là que l'argent est devenu un véritable objet de l'économie, il reflète vraiment quelque chose d'imaginaire de l'humain, et en ce qu'il agisse ainsi, il tyrannise en même temps les humains.

Prenons un cas extrême : que justement l'économie du crédit, à laquelle j'ai rendu attentif hier à la fin, s'écoule dedans l'économie de l'argent. Elle a fait cela souvent



dans les derniers temps. Là s'établit alors par exemple ce qui suit : on veut faire une quelque installation, comme État ou comme particulier, une installation de télégraphe ou semblable. On peut demander du crédit, du crédit d'une hauteur toute significative. On pourra mettre sur pied cette installation télégraphique. Certaines conditions se feront valoir en certaines masses d'argent. Mais ces masses d'argent devront être soumises à des intérêts. On doit subvenir à ce prélèvement d'intérêts. Et dans de nombreux cas, qu'est ce qui se présente à l'intérieur de notre structure sociale – le plus souvent dans l'étatisation, quand l'État gère lui-même –, qu'est-ce qui se présente ? Que cela, qu'on a dans le temps établi et pour quoi on a utilisé l'argent concerné, est depuis longtemps consommé, que ce n'est plus là, et que les gens doivent toujours déboursier cela, ce qui jadis a été exigé comme crédit ! Cela signifie : ce qui sera dû conformément à crédit, cela est déjà parti, mais on gère toujours encore autour de l'argent.

De telles choses ont aussi des significations d'économie mondiale. Napoléon III, qui <sup>32</sup> était complètement enfilé par les idées modernes, reçut l'idée, d'embellir Paris, et il a laissé construire beaucoup. Les ministres, qui étaient ses outils dociles, ont construit. Les revenus de l'État – ils vinrent là-dessus – on peut les utiliser pour simplement payer les intérêts. Maintenant Paris est devenu bien plus beau, mais les gens payent aujourd'hui encore les dettes, qui ont été faites jadis ! Cela signifie : après que les choses ne soient depuis longtemps plus ce qui réel repose à leur base, on gère encore toujours autour de l'argent, qui est devenu lui-même un objet d'économie.

Cela a aussi son côté de lumière. Dans l'ancienne économie naturelle, là il était né- <sup>33</sup> cessaire, quand on gérait, de produire des biens. Ceux-ci étaient soumis évidemment au dépérissement, ils pouvaient disparaître, et on était informé là-dessus, toujours travailler plus avant, toujours fabriquer de nouveaux biens, si de tels devaient être là. Chez l'argent ce n'est pas nécessaire. On vous le donne, on le prête à quelqu'un, on se place en sûreté. Cela signifie, on gère avec l'argent entièrement librement de ceux qui fabriquent les biens. L'argent émancipe dans une certaine mesure les humains des processus économiques immédiats, justement en ce qu'il devient lui-même processus économique. Cela est extraordinairement significatif. Car dans l'ancienne économie naturelle le particulier était dépendant du particulier, l'humain était dépendant de l'humain. Les humains devaient collaborer, ils devaient se supporter. Ils devaient se mettre d'accord sur certaines installations, sinon la vie de l'économie n'allait pas plus loin. Sous l'économie de l'argent est naturellement celui, qui devient le capitaliste, aussi dépendant de ceux qui travaillent, mais à ceux qui travaillent, il se tient tout à fait étranger vis-à-vis d'eux. Combien prêt se tenait aussi le consommateur au producteur dans l'ancienne économie naturelle, où on avait à faire avec de réels biens ! Combien loin se tient celui qui gère avec l'argent, celui qui travaille pour ce que cet argent puisse larguer ses intérêts ! Des fossés seront ouverts entre les humains. Les humains ne se tiennent plus en proximité sous l'économie de l'argent. Cela doit avant toute chose être envisagé, quand on veut reconnaître, comment les masses humaines laborieuses, bien égal si elles sont des travailleurs spirituels ou physiques, comment ceux qui vraiment produisent, devront à nouveau être amenés en proximité de ceux qui, avec des place-



ments, rendent possible le gérer. Mais cela ne peut se passer que par le principe d'association, par cela, que les humains à nouveau se regrouperont comme humains. Le principe d'association est une exigence de la vie sociale, mais une exigence, telle que je l'ai caractérisée, pas telle qu'elle en fait très souvent office dans des programmes socialistes.

Et qu'est-ce qui est tout de suite encore entré toujours de plus en plus dans le temps récent sous la prise en main par l'économie de l'argent ? Par cela est aussi devenu dépendant de l'argent, celui-là qu'on nomme travail humain. Autour de l'en-ordonnement du travail humain dans la structure sociale disputent donc des socialistes et d'autres. Et on peut, pour et contre ce qui sera émis des deux côtés, fournir de bien bonnes raisons. On le comprend parfaitement, en particulier quand on a appris, non à penser et ressentir sur le prolétariat, mais à penser et sentir avec le prolétariat, on le comprend pleinement quand le prolétariat dit, sa force de travail n'aurait plus le droit à l'avenir d'être marchandise, il n'y aurait pas le droit que subsiste plus avant le rapport, que d'un côté on paye des biens sur le marché des marchandises, et de l'autre côté sur le marché du travail en la forme du salaire, on paye le travail humain. Cela est bon à comprendre. Et c'est bon de comprendre que Karl Marx ait trouvé beaucoup de partisans, alors qu'il évaluait que celui-là qui travaille produit une plus-value, qu'il ne reçoit pas le plein bénéfice de sa force de travail, mais produit une plus-value, que cette plus-value sera délivrée à l'entrepreneur et qu'alors le travailleur sous l'influence d'une telle théorie combat autour de cette plus-value. Mais il est tout aussi facile de prouver de l'autre côté que le salaire du travail sera payé du capital, que la vie de l'économie moderne sera entièrement réglée par l'économie du capital, que certains produits larguent quelque chose capitalistiquement, et que d'après ce qu'ils larguent, payent le salaire du travail, achètent le travail ; cela signifie, le salaire du travail sera fabriqué du capital. - On peut prouver cela tout aussi bien que l'autre. On peut prouver que le capital est le parasite du travail, on peut prouver que le capital est le créateur absolu du salaire du travail, bref, on peut représenter des opinions de parti avec la même validité d'un côté comme de l'autre.

On devrait une fois reconnaître cela radicalement. Alors, on reconnaîtrait comment ça vient que dans le présent sera cherché à obtenir quelque chose de préférence par le combat seul et pas par progression factuelle et clarification des rapports. Le travail est quelque chose qui est ainsi absolument différent des marchandises, qu'il est entièrement et pleinement impossible de payer de la même manière avec de l'argent pour la marchandise et pour le travail sans dommages économiques. Seulement les humains ne reconnaissent pas comment les rapports sont. Ils ne voient pas aujourd'hui encore l'ensemble de la structure économique tout de suite sur ce domaine.

Il y a aujourd'hui de nombreux économistes nationaux qui se disent : quand les moyens d'argent, les moyens de circulation, donc argent métal ou argent papier seront multipliés de manière peu chère, ainsi l'argent deviendra bon marché et en particulier les biens les plus nécessaires deviendront alors plus chers. - On remarque cela, et on reconnaît l'insensé de la simple multiplication de l'argent (NDT augmentation de la masse monétaire ?). Car cette simple augmentation de masse



monétaire – ainsi on peut le saisir avec les mains – ne fait rien d'autre que ce que les moyens de vie (NDT denrées alimentaires) deviendront aussi plus chers. La famille vis sans fin va toujours, se meut toujours. Mais on ne reconnaît aussi pas autre chose : que dans l'instant où on paye le travail justement ainsi qu'on paye la marchandise, qu'on paye les produits, le travail doit évidemment aspirer après cela, recevoir par combat de toujours meilleures et meilleurs paiements, toujours de meilleures et meilleures rémunérations. Mais ce que le travail reçoit d'argent pour rémunération, cela a cette fonction pour la formation des prix comme la pure multiplication des moyens de circulation monétaires. C'est cela qu'on devrait envisager.

Vous pouvez, comme maints ministres des finances l'on fait, plutôt que de rehausser la production, à la place de veiller que la production devienne plus fructueuse, simplement amener des billets, multiplier les moyens de circulation. Alors, les humains auront plus de moyens de circulation, mais tous les produits, en particulier les nécessaires denrées alimentaires seront aussi plus chères. Cela les humains l'envisagent déjà. De cela ils envisagent comme c'est insensé de multiplier simplement abstraitement les moyens de circulation monétaire. Mais on n'envisage pas que tout l'argent qu'on dépense seulement sous le point de vue de payer du travail, agit tout de suite ainsi sur l'enchérissement des biens. Car des prix sains ne peuvent se former eux-mêmes qu'en dedans d'une vie de l'économie autonome. Des prix sains peuvent seulement se former quand ils seront développés à la valorisation de la prestation humaine. C'est pourquoi l'idée de la triarticulation de l'organisme social – et exposer cela plus exactement sera la tâche particulièrement demain – cherche à démembrer complètement le travail du processus économique.

Le travail en tant que tel n'est pas du tout quelque chose qui appartient dedans le processus économique. Pensez donc une fois ce qui suit. Cela semble particulier, paradoxal, quand on le dit, mais beaucoup de choses se prennent aujourd'hui paradoxalement, qui justement devraient absolument être reconnues. Les humains ont dévié très loin de la pensée droite ; c'est pourquoi ils trouvent maintes choses entièrement absurdes, qui tout de suite doivent être dites à partir des bases de la réalité. Supposez, aujourd'hui quelqu'un fait du sport du matin au soir. Il fait un genre de sport. Il utilise exactement tout autant de force de travail comme un qui fend du bois ; tout exactement autant il utilise la force de travail. Seulement, il s'agit de ce que quelqu'un utilise de la force de travail pour la communauté humaine. Celui qui fait du sport, ne fait par là rien pour la communauté humaine, tout au plus par cela qu'il se fait fort ; seulement, il ne l'utilise pas en règle générale. Mais pour la communauté cela n'a en règle générale pas du tout de signification quand quelqu'un fait son travail à cause du sport, ce par quoi il se fatigue autant que par le fendre du bois. Fendre du bois, cela a de la signification

Cela signifie, utiliser de la force de travail, c'est quelque chose, qui vient en question dans la vie sociale. On doit regarder sur ce qui se constitue par la force de travail. Cela a valeur pour la communauté. C'est pourquoi peut seulement aussi venir en question le produit, qui sera produit par la force de travail à l'intérieur de la vie de l'économie. Et l'administration économique ne peut s'occuper qu'avec cela : régler la valeur réciproque des produits. Le travail doit entièrement rester hors du



cycle de production.

Il doit reposer sur le sol du droit, sur le sol dont nous discuterons demain, où <sup>40</sup> chaque humain devenu majeur a comme un égal à juger vis-à-vis de chaque humain devenu majeur. Manière et temps, caractère du travail sera déterminé par les rapports de droit des humains entre eux. Travail doit être soulevé hors du processus économique. Alors, ne restera plus pour le processus économique que ce qu'on peut nommer la régulation de la valorisation réciproque des marchandises, la régulation de combien on a à obtenir des prestations d'un autre pour sa prestation. Pour cela les humains auront à arriver qui s'articulent vers dehors à partir des associations qui décideront entre producteurs et autres producteurs, producteurs et consommateurs et ainsi de suite. On aura à le faire avec la formation de prix.

Le travail ne sera absolument pas un domaine qu'on a à régler à l'intérieur de la vie <sup>41</sup> de l'économie, il sera expulsé de l'économie. Quand le travail se tient à l'intérieur de la vie de l'économie, ainsi on a à payer le travail à partir du capital. Par cela est fait exactement ce qui dans la vie de l'économie moderne peut être appelé la poursuite après le pur profit, après le pur gain. Car par cela, celui qui veut livrer des produits économiques se tient tout à l'intérieur d'un processus qui trouve finalement son achèvement dans le marché.

Et ici devrait être en fait placé correctement par celui qui veut vraiment devenir <sup>42</sup> sensé, une idée, un concept qui est aujourd'hui conçu de manière très, très erronée. On dit : Le producteur capitaliste apporte ses produits sur le marché, il veut profiter. Et après qu'avec un certain droit des penseurs socialistes ont dit : toute l'éthique n'a rien à voir avec ce produire, seulement la pensée économique - on veut aujourd'hui bien trop mélanger le profit, le gain avec l'éthique à partir de points de vue éthiques, moraux. Ici ne devrait pas être parlé d'unilatéralement moral, pas d'unilatéralement économique, mais du point de vue de la société dans son ensemble. Et là on doit dire : qu'est-ce qui se montre dans le gain, dans le profit, qu'est-ce donc ? Quelque chose de quoi on ne peut parler en principe dans de véritables contextes économiques seulement ainsi qu'on peut parler de ce qu'il fait plus chaud lorsque la colonne du thermomètre, la colonne de mercure, monte dans la chambre. Quand quelqu'un dit : cette colonne de mercure me montre que c'est devenu plus chaud - ; alors, il saura que ce n'est pas la colonne de mercure qui a rendu la pièce plus chaude, que la colonne de mercure indique seulement qu'il a fait plus chaud dans la chambre par d'autres facteurs. Le gain sur le marché, qui se constitue sous nos actuelles conditions de production, est aussi pour le moment rien d'autre que l'indicateur du fait qu'on peut produire des produits qui dégagent un gain. Parce que j'aimerais savoir d'où on devrait gagner aujourd'hui dans le monde entier un quelque indice qu'un produit serait à produire, quand cela ne se révèle pas que cela dégage un gain quand on le produit et l'apporte au marché ! Cela est le seul indicateur pour ce que nous avons le droit de façonner la structure économique de sorte que ce produit apparaisse. Qu'un produit n'a pas le droit d'être fabriqué se montre seulement par ce que, si on l'amène sur le marché, on remarque : il n'y a là pas de vente. Les gens ne le demandent pas. On n'atteint pas de gain. - C'est le réel état de fait, et non pas toute la fable et le radotage, dont a été parlé d'offre et de demande dans beaucoup d'économies nationales. Le phénomène



originel, l'apparition originelle sur ce domaine est qu'aujourd'hui uniquement et seulement le dégager du profit, il met l'humain en mesure de se dire : tu peux produire un certain produit, car il aura une certaine valeur à l'intérieur de la communauté humaine.

La transformation du marché, qui a aujourd'hui cette signification, se produira<sup>43</sup> quand un véritable principe d'association sera à l'intérieur de notre vie sociale. Alors la demande impersonnelle, isolée de l'humain et l'offre ne décideront pas sur les marchés, si un produit doit être produit ou non, alors de ces associations émergeront par la volonté sociale des humains y étant occupés d'autres personnalités qui s'occuperont d'étudier la relation entre la valeur d'un bien produit et son prix.

La valeur d'un bien produit ne vient pas du tout en question dans un certain rapport aujourd'hui. Elle forme toutefois l'impulsion à une demande. Mais cette demande est donc vraiment une bien problématique dans notre vie sociale actuelle parce que lui fait toujours face la question, si aussi sont disponibles pour la demande les moyens correspondants, les conditions de possession correspondantes. On peut bien avoir des besoins : lorsqu'on ne dispose pas des moyens nécessaires pour les satisfaire, on ne peut pas du tout les demander. Mais il s'agit de ce qu'un membre de liaison devra être construit entre les besoins humains, qui donnent leur valeur aux biens, aux produits, et les prix. Car ce dont on a besoin a sa valeur humaine selon ce besoin. De l'ordre social devra se dégager des institutions qui formeront le pont de cette valeur qui est imprimée aux produits par les besoins humains, et les prix, qu'ils doivent avoir.

Aujourd'hui, le prix sera défini par le marché, selon que des gens sont là, qui<sup>45</sup> peuvent acheter ces biens, qui ont l'argent nécessaire. Un véritable ordre social doit être orienté de manière que les humains, qui à partir de leurs besoins justifiés doivent avoir des biens, puissent aussi les recevoir, cela signifie, que le prix sera vraiment assorti à la valeur des biens, qu'il l'exprime. À la place de l'actuel marché chaotique doit arriver une institution, par laquelle les besoins des humains, la consommation des humains ne soient pas tyrannisés comme par des coopératives productives de travailleurs ou par de grandes coopératives socialistes, mais par laquelle la consommation des humains sera explorée et serait déterminé comment devrait être satisfait à cette consommation.

Pour cela est nécessaire que sous l'influence du principe associatif soit vraiment in-<sup>46</sup>troduit la possibilité de produire des marchandises ainsi qu'elles correspondent aux besoins observés, cela signifie des institutions doivent être là avec des personnes, qui étudient les besoins. La statistique ne peut enregistrer qu'un instant ; elle n'est jamais mesure pour l'avenir. Les besoins qui chaque fois sont existants doivent être étudiés, ensuite les institutions pour produire trouvées. Lorsqu'un article développe la tendance à devenir trop cher, alors c'est un signe de ce que trop peu d'humains travaillent pour cet article. Des négociations doivent être cultivées pour que des travailleurs soit reconvertis d'une autre branche de production vers celle-ci de manière à ce que plus de cet article soit produit. Si un article a la tendance à devenir trop bon marché, si son producteur gagne trop peu, alors doivent être conduites des négociations par lesquelles moins d'humains travaillent à cet ar-



ticle. Cela signifie : de la façon et la manière dont les humains sont placés à leur poste, doit dépendre comment à l'avenir seront satisfait les besoins. Le prix des produits est conditionné par le nombre des humains qui y travaillent. Mais il sera par de telles institutions semblables aux valeurs, égal pour l'essentiel aux valeurs, que le besoin humain a attribué au bien produit concerné.]

Là nous voyons, comment à la place du marché de hasard agira la raison de l'hu-<sup>47</sup> main, comment le prix amènera à l'expression ce que les humains auront négocié, dans quels contrats les humains sont entrés par les institutions, lesquelles existent. Ainsi, nous voyons la transformation du marché donnée par cela, que de la raison s'introduise à la place du hasard de marché qui règne aujourd'hui.

Nous voyons absolument : aussitôt que nous démembrons la vie de l'économie des<sup>48</sup> deux autres domaines que nous discuterons dans les prochains jours, nous discuterons aussi les rapports à la vie de l'économie et maint qui doit rester non clair aujourd'hui deviendra clair aussitôt que nous démembrons la vie de l'économie des deux autres, du domaine du droit ou de l'état et de la vie de l'esprit, ainsi la vie de l'économie sera placée sur une base saine, raisonnable. Car il ne sera alors seulement vu là-dedans sur la façon et la manière dont on fait l'économie (NDT « wirtschaften » pourrait aussi se traduire simplement par « gérer »). On n'a plus besoin par là de laisser restreindre le prix des marchandises, que le prix des marchandises maintenant devrait aussi fixer, combien de temps devrait être travaillé, ou combien beaucoup il devrait être travaillé, ou combien de salaire devrait être payé et semblable, mais on n'a à faire dans la vie de l'économie qu'avec les manières de comparer la valeur des marchandises. Avec cela on se tient dans la vie de l'économie aussi sur un sol sain.

Ce sol sain devra être obtenu pour l'ensemble de la vie de l'économie. C'est pour-<sup>49</sup> quoi dans une telle vie de l'économie sera à nouveau ce qui aujourd'hui par la pure économie de l'argent, où l'argent est lui-même objet de gestion (NDT économique), ne peut être que formation d'apparence, reconduit à une base naturelle de bonne qualité. On ne pourra dans le futur plus avoir à faire avec la gestion par l'argent et pour l'argent, car les institutions auront à faire avec les valeurs réciproques des biens. Cela signifie, on retournera à nouveau à la bonne qualité des biens, et avec cela retournera à la capacité de prestation, à la compétence de l'humain. Et on ne pourra plus faire dépendre les rapports de crédit de si de l'argent est disponible ou pas et si ainsi sera risqué de l'argent, mais les rapports de crédit seront dépendants de si des humains sont disponibles, qui sont compétents à cela, de mettre en scène vraiment l'un ou l'autre, de produire l'un ou l'autre. Le crédit aura la compétence humaine.

Et en cela que la compétence humaine donne la frontière, comme aussi loin on ac-<sup>50</sup> corde crédit, ce crédit ne pourra pas être accordé au-delà de cette compétence humaine. Quand vous donnez purement de l'argent et laissez l'argent gérer, alors peut ce qui sera créé par cela, être depuis longtemps consommé – à l'argent on doit donc encore toujours gérer autour. Si vous donnez de l'argent seulement pour compétence humaine, alors s'arrête évidemment avec cette compétence humaine, ce qu'on peut gérer avec cet argent. De cela nous voulons alors parler dans les pro-



chains jours.

Alors seulement, quand les deux autres domaines se tiendront à côté de la vie de l'économie, le domaine de droit, qui est autonome, et le domaine de l'esprit autonome, la vie de l'économie peut se placer sur ses propres pieds de manière saine. Mais alors à l'intérieur de la vie de l'économie tout doit aussi suivre les conditions économiques elles-mêmes.

Les biens matériels seront produits des conditions économiques. On n'a qu'à penser à quelque chose, qui se tient là dans la vie sociale, comme, j'aimerais dire, un déchet de la vie de l'économie, et on verra, comme une pensée vraiment économique doit débarrasser maintes choses qui aujourd'hui valent comme une évidence dans l'ordre social, oui pour quoi on lutte comme pour un progrès.

Aucun ne pense encore aujourd'hui parmi ceux qui croient comprendre là quelque chose de la vie véritable, à ce que cela ne signifie pas un grand pas en avant, quand on passa de tous les impôts indirects possibles ou semblables encaissements de l'État aux impôts sur les revenus ainsi nommés, en particulier à l'impôt progressif sur les revenus. Chacun aujourd'hui pense que c'est évidemment ce qui est juste, d'imposer le revenu. Et pourtant, aussi paradoxal que cela sonne pour l'humain actuel, cette pensée, que l'on puisse atteindre une imposition juste par l'imposition du revenu, provient seulement de la confusion, qu'a apportée l'économie monétaire.

L'argent on l'encaisse. Avec l'argent on entreprend. Par l'argent on se libère de la pureté du processus de production lui-même. On abstrait dans une certaine mesure l'argent dans le processus économique, comme les pensées dans le processus de penser. Mais tout aussi peu que de pensées abstraites on peut tout comme par enchantement sortir des représentations et des sentiments véritables, aussi peu on peut faire surgir comme par enchantement quelque chose du réel de l'argent lorsqu'on mesure, que l'argent est tout simplement un signe pour les biens qui sont produits, que l'argent est dans une certaine mesure une sorte de comptabilité, une comptabilité fluente, que chaque signe monétaire doit se tenir (NDT ou correspondre) à un bien quelconque.

Aussi là dessus encore, devra être parlé plus exactement dans les jours suivants. Mais aujourd'hui, doit être dit qu'un temps qui voit seulement, comme l'argent devient un objet économique autonome, qu'un tel temps doit voir dans les rentrées d'argent ce qu'on doit imposer avant toutes choses. Mais en cela on se fait, en instituant l'impôt, co-responsable de l'abstraite économie financière ! On impose ce qui n'est effectivement pas un bien, mais seulement signe d'un bien. On travaille avec quelque chose d'économiquement abstrait. L'argent devient seulement une chose véritable, lorsqu'il est dépensé. Là, il passe par-dessus dans le processus économique, peu importe que je le dépense pour mon amusement ou pour mes besoins physiques et spirituels ou que je le place dans une banque de sorte qu'il soit utilisé dans le processus économique. Si je le place dans une banque, il s'agit d'une sorte de dépense, que je fais - c'est, bien sûr, à retenir. Mais l'argent ne devient quelque chose de réel dans les processus économiques qu'au moment où il se détache de ma possession, et passe dans le processus économique. Les humains n'ont besoin de



penser qu'à une chose : il ne sert à rien à l'humain s'il encaisse (empoche) beaucoup. S'il dépose les grosses recettes dans le sac de paille (NDT : chez nous : bas de laine), il aime les avoir ; cela ne lui sert à rien dans le processus économique. À l'humain ne sert que la possibilité de pouvoir dépenser beaucoup.

Et pour la vie publique, la véritable vie productive le signe pour beaucoup d'encaissements (tout ce qu'on gagne) est justement que l'on peut dépenser (décaisser) beaucoup. De cela nous devons, si dans le système fiscal on ne veut pas créer quelque chose qui est parasitaire dans le processus économique, mais quand on veut créer quelque chose qui pourrait être une véritable ardeur du processus économique à la collectivité, imposer le capital à l'instant où il sera transféré dans le processus économique. Et l'étrange s'avère être, que l'impôt sur les encaissements (NDT revenus au sens large) doit être transformé en un impôt sur les dépenses (NDT décaissement, débours) - que je vous prie de ne pas confondre avec des impôts indirects. Les impôts indirects entrent dans le présent souvent comme vœux de certains gouvernants sur le seul motif qu'on ne perçoit pas assez par les impôts directs. Il ne s'agit pas d'impôts indirects et pas d'impôts directs, en ce qui est question ici d'impôts sur les dépenses, mais il s'agit de ce que, ce que j'ai acquis, soit aussi imposé dans le moment où cela passe dans le processus économique, où cela devient productif.

Tout de suite à l'exemple de l'impôt on voit, comme un réapprendre et repenser<sup>57</sup> est nécessaire. La croyance qu'il s'agirait de préférence d'un impôt sur le revenu est un phénomène d'accompagnement du système monétaire qui est monté dans la civilisation moderne depuis la Renaissance et la Réforme. Si on place la vie de l'économie sur sa propre base, alors ne pourra s'agir que de cela que ce qui vraiment fait l'économie, ce qui se tient fiché dedans le processus de production, donne les moyens au travail de ce qui est nécessaire à la collectivité. Alors, il s'agira d'impôt sur les dépenses et jamais d'impôt sur les revenus.

Voyez-vous, on doit comme je disais déjà hier, apprendre autrement et penser autrement<sup>58</sup>. Je n'ai pu jusqu'à présent, dans ces deux conférences, que vous évoquer seulement en esquisses quelques choses. Dans les quatre suivantes devrait être exposé beaucoup de cela. Qui aujourd'hui exprime de telles choses, celui-là sait très bien qu'il doit susciter la réprobation vers la gauche et vers la droite, que tout d'abord à peine quelqu'un lui donnera raison, car toutes ces affaires sont plongées dans la sphère des opinions de parti. Mais pas plus tôt est à espérer une guérison avant que ces affaires grimpent de nouveau du domaine où les passions des partis se déchaînent, au domaine de la pensée factuelle, vraiment prise à la vie.

Et cela on l'aimerait si volontiers : que les humains en ce qu'ils font front à la triarticulation de l'organisme social, ne jugent pas d'après modèles de parti, d'après principes de parti, mais qu'ils prennent pour leur jugement, l'aide de leur l'instinct de réalité. Opinions de parti et principes de parti, les humains les ont diversement détournés de cet instinct de réalité. C'est pourquoi on le vit toujours de nouveau et à nouveau, tout de suite ceux, qui aujourd'hui plus ou moins sont dépendants de la pure consommation, comprennent bien facilement à partir de leurs instincts ce qu'une telle idée de réalité comme celle de la triarticulation de l'organisme social



veut en fait. Mais alors viennent les dirigeants, en particulier des masses socialistes. Et là n'a pas le droit aujourd'hui d'être caché que ces dirigeants des masses socialistes ne sont absolument pas enclins à parvenir sur le domaine de la réalité.

Et une chose est malheureusement aujourd'hui à remarquer, et cela appartient<sup>60</sup> aussi, en particulier sur le domaine économique, aux choses pressantes de la question sociale : nous l'avons vécu en ce que nous avons travaillé pour la triarticulation, comment a été parlé aux masses ; et comme les masses à partir de leur instinct de réalité ont bien compris ce qui a été dit. Alors, les dirigeants sont venus et ont expliqué ; cela est utopique ! - En vérité cela n'était seulement pas en accord avec ce à quoi ils sont habitués depuis des décennies à porter et tourbillonner en rond dans leurs têtes, et alors ils disent à leurs fidèles partisans, que ce serait utopique, ce ne serait aucune réalité. Et malheureusement, s'est formée trop fortement dans le présent une partisanerie aveugle, une terrible sensation d'autorité sur ce domaine. Et on doit dire : ce qui une fois a été monté en sensation d'autorité, disons, vis-à-vis des évêques et archevêques de l'Église catholique, cela est une petite chose vis-à-vis de la forte sensation d'autorité des masses de travailleurs modernes vis-à-vis de leurs dirigeants. C'est pourquoi ces dirigeants l'ont relativement facile avec ce qu'ils veulent faire passer.

Mais ce qui est exigé, est d'indiquer là-dessus avant toutes choses, ce qui est sincère sur ce domaine, pas ce qui parle pour les modèles de partis. Quand cela me réussirait, de montrer tout de suite dans ces conférences que ce qui par la triarticulation sera ambitionné, est vraiment pensé sincèrement pour le bien d'ensemble de toute l'humanité, sans différences de classe, état et ainsi de suite, alors sera atteint dans l'essentiel ce qui de telles conférences peut seulement être ambitionné.

#### **Réponses aux questions après la deuxième conférence [p. 63]**

62

Un technicien-machine apporte à la parole une anomalie souvent à rencontrer dans l'actuel système : que plusieurs usines investissent du capital dans des machines de même genre qui partout sont seulement utilisées en partie. Il demande si dans une économie conduite associativement ce gaspillage de capital ne pourrait pas être écarté.

*Dr Steiner* : j'ai peut-être le droit de dire de la même façon : ce que le Monsieur a<sup>64</sup> justement dit, confirme absolument le principe d'association. Quand sera travaillé de pure manière pleinement individuelle, sans que les producteurs s'associent, donc coopèrent, ainsi se présentera naturellement ce que vous avez supposé : qu'une machine ne sera que partiellement utilisée. Mais la pleine utilisation elle ne peut seulement être effectuée que par ce que les concernés s'associent vraiment. Donc ce que vous dites repose absolument dans la ligne de ce qui est pensé avec le principe d'association.

Il est demandé comme en Europe de l'Est sous les conditions d'alors cela aurait pu<sup>65</sup> être saisi autrement et si vis-à-vis du tsarisme les rapports seraient devenus plus prometteurs.

*Dr Steiner* : N'est-ce pas, il y a aujourd'hui en des cercles vraiment pas du tout<sup>66</sup> étroits - cela doit être dit, sans qu'on se tienne ni avec peur ni avec espérance aux



opinions de ces cercles – l'opinion, que ce qui se passe à l'Est serait quelque chose de terrible. Il y a aussi à nouveau des cercles qui voient là-dedans quelque chose de prometteur pour le futur. Habituellement, il sera alors rapporté de ceux qui, plus ou moins correctement jugent des conditions dans l'Est, l'une ou l'autre chose terrible qui se passe ; les conditions seront décrites, et de maint qui là sera décrit, cela peut donc déjà devenir bien épouvantable aux humains ; c'est clair. Ceux-là qui alors veulent rajuster de telles choses, qui sont plus des partisans de ce qui sera fait là, oui, ils veulent alors un peu enjoliver ou nier ou semblable les terribles conditions.

Oui, mais voyez-vous, avec ça on n'arrive vraiment pas plus loin. Ces choses ne se <sup>67</sup> laissent en fait pas juger de symptômes particuliers. Tant de journalistes aimeraient encore voyager vers l'Est et décrire les choses qu'ils remarquent là, de telles descriptions personne n'aura le droit de se former un jugement, de la simple raison que donc aujourd'hui aussi aucun humain ne peut juger ce qui par exemple des peurs de l'Est européen, qui ne sont véritablement pas des petites, est à écrire au compte des maîtres actuels et quoi est à écrire au compte des effets de la terrible guerre. Ces choses se mélangent : les répercussions de la guerre et ce qui se développe à partir des conditions actuelles. Ce qu'on voit ainsi immédiatement et ce qui ainsi se passe immédiatement, cela aimerait être l'objet de bien gentils entretiens feuilletonnesques, mais pour le jugement de la situation il n'y a pas d'élément arrêté. Là on doit déjà être capable de reconnaître les intentions, à partir desquelles se passe ce qui justement sera fait dans l'Est pour l'introduction d'un avenir humain social.

Maintenant le Monsieur demande, si je crois, que quelque chose d'autre aurait pu <sup>68</sup> être fait, ou si les conditions présentes ne seraient pas plus prometteuses que les précédentes.

Maintenant je sais très bien comme peu prometteuses étaient les conditions tsaristiques précédentes. Qu'elles plaisent à beaucoup de gens cela provient donc seulement de ce que ces gens ne se sont pas vraiment mis à jour une base pour un vrai jugement et n'avaient pas du tout la volonté de le mettre à jour. Qui saisi des yeux tout ce que le tsarisme a brisé, particulièrement ce qu'il a brisé dans les temps les plus récents, celui-là peut sous circonstances déjà venir à la question : qu'est-ce qui est mieux, l'ancien ou l'actuel ? - Mais de cela il ne peut à nouveau pas s'agir, mais il peut seulement s'agir de ce qui là s'est aujourd'hui introduit, en principe, en essence, est-ce quelque chose qui a vraiment amélioré les anciennes circonstances ? Là on doit être dans la situation d'arriver aux intentions et on doit sur un tel domaine se garder un jugement non averti.

Un tel jugement non averti vous pouvez par exemple gagner, quand vous arrivez <sup>70</sup> sur des intentions comme celles de Lénine. Lisez quelque chose comme « État et révolution » de Lénine. Là vous trouvez du temps d'avant la guerre – le livre a déjà été écrit avant – les intentions de Lénine. On a le droit de dire que dans un certain sens Lénine a même raison quand il engueule tous les demi ou quart ou trois quarts marxistes et quand finalement il se tient pour le seul marxiste véritable, vraiment conséquent. Les humains devraient à l'avenir être placés dans l'ordre social ainsi



que chacun puisse vivre là-dedans « d'après ses capacités et ses besoins ». Cela devait premièrement devenir dans un contexte ultérieur qui pourrait se présenter du contexte injuste, impossible. Maintenant se trouve chez Lénine une explication hautement intéressante qui revient à ce qu'il dit : mais cela on ne peut pas le faire avec les humains actuels qu'ils vivent dans l'ordre social suivant leurs capacités et besoins dans l'ordre social, mais on peut faire cela en premier si d'autres humains étaient là, une tout autre race humaine. Cette tout autre race humaine doit d'abord être créée.

Oui voyez-vous, là vous avez à faire voile dans la toute première irréalité et le calculer avec quelque chose qui n'est donc pas du tout à espérer. Car par les circonstances qui seront provoquées par Lénine, cette nouvelle sorte d'humains ne sera très certainement pas élevée. Cette nouvelle sorte d'humains qui alors aboutit aux circonstances sociales correctes. Sur de telles bases friables se tiennent les intentions à ce qui se passe. Et là qu'on aimerait être horrifié sur les particularités ou les trouver nécessaires, les louer ou les blâmer – il ne s'agit pas de cela. Mais il s'agit de ce qu'on reconnaisse : là est calculé avec des pensées irréelles. Et pour cela, ce qui ainsi sera réalisé, n'est rien d'autre que pillage/prédation du passé.

Cela se présenta à moi, comme vous viennent parfois les choses les plus importantes en un symptôme, particulièrement beau, il y a quelques mois à Bâle où j'ai aussi parlé devant une assemblée sur l'objet dont je vous parle maintenant. Là se leva un Monsieur qui dit : oui, tout cela est donc bien beau, et serait même beau quand ce serait réalisé ; mais cela ne peut être réalisé plus tôt que jusqu'à ce que Lénine devienne maître du monde. - Je dus cette fois-là répondre : quand une quelque chose devrait être socialisée, ainsi il s'agit donc de ce qu'avant toutes choses les rapports de domination soient socialisés. Mais ce socialiste, qui était un partisan de Lénine, lui, il veut faire Lénine maître du monde, empereur du monde ou pape du monde de sorte économique. Là les rapports de domination ne seront pas socialisés, aussi pas démocratisés, mais là ils seront monarchisés, tyrannisés, là sera créer une autocratie. Qui ainsi prétend quelque chose, ne comprend pas une fois comment on doit commencer avec cela, avant tout socialiser les conditions de domination.

Ainsi, se révèle pour celui qui regarde plus exactement, pour la structure de réalité de l'actuel Est, quelque chose de très étrange : ceux-là qui sont les connaisseurs des intentions de l'actuel Est croient qu'avec cela serait visé quelque chose. Non, ce qui là sera voulu, cela n'est pas dans son essence en opposition contre le tsarisme, cela est seulement toute l'essence du tsarisme aménagée plus loin pour une autre classe, le tsarisme poursuivit de manière pire qu'il ne fut, comme absolument ceux qui se tiennent sur l'aile la plus à gauche des partis radicaux, aujourd'hui ne retiennent déjà pas du tout avec cela qu'ils ne sont pas des humains de progrès, mais d'encore plus graves réactionnaires qu'étaient ceux qui ont porté jadis les réactionnaires. En cela sera promu la dictature d'une classe, ne sortirait de cette classe rien d'autre que tyrannie de l'individu – je ne veux pas une fois dire : d'élus - ; ce ne seraient très certainement pas les élus, mais ceux-là, qui saupoudrent du sable dans les yeux des autres. Ce serait la tyrannie de ceux qui sortent des classes particulières qui saupoudrent aux autres du sable dans les yeux. Il ne se passerait qu'un



tourneboulement (*NDT Umkugelung*) de l'humanité. Mais les rapports, ils ne s'amélioreront très certainement pas, mais dans l'essentiel se détérioreront.

Donc il s'agit là de ce qu'on regarde vraiment sur le principe, qu'on pense à partir de la réalité, ne pense pas à partir de grises théories pré-saisies. Voyez-vous, parfois ceux-là qui pensent sainement à partir de la réalité, ont déjà un très sain jugement de phénomènes particuliers. Je vous ai aujourd'hui expliqué que la domination de l'argent agit en fait induisant en erreur sur les véritables circonstances sociales. On doit seulement voir à travers cela. Elle agit en fait ainsi que l'argent provoque des rapports de pouvoir, des rapports tyrannisés, qu'à la place d'anciennes puissances de conquérant et semblable entre simplement le pouvoir d'argent. En Europe on voit encore peu au travers de telles choses. Un proverbe américain le donne qui dit à peu près : devenir riche par pure économie du capital signifie circuler à nouveau en manche de chemise après trois générations ! - Là l'imaginaire de l'économie du capital sera déposé entièrement clair, ce se-détacher, cet imaginaire. On peut devenir milliardaire et après trois générations les descendants circulent évidemment en manche de chemise, parce que l'argent deviendra le maître sur les humains.

Et maintenant il s'agit pour ceux-là qui travaillent suivant les intentions de Lénine, absolument pas de trouver des nouveaux principes, vraiment de rechercher à partir des conditions de la vie de l'humanité comment la structure sociale devrait être, mais il s'agit pour eux de cela : transférer ce qu'ils ont appris sur le capitalisme, sur un gros capitaliste, car ils recrutaient d'un domaine se tenant à leur disposition. Ce qui dans la domination capitaliste a agi, cela continuera à agir alors par économie d'espions, par économie de protection et tout le reste possible. Jadis on a dit : trône et autel. Là dans l'Est on dit : comptoir et machine. Mais la superstition est une aussi grande. Il s'agit justement aujourd'hui de cela, de vouloir amener de nouvelles circonstances pas avec les vieux concepts, seulement par une autre classe humaine, mais il s'agit aujourd'hui de se rassembler autour de principes vraiment nouveaux, autour d'une véritable nouvelle raison.

Finalement, cela provient aussi de la réalité de l'évolution. Prenez à nouveau l'Amérique. Là vous avez aujourd'hui un parti républicain et un parti démocrate. Quand on étudie aujourd'hui ces partis et ne saurait rien du tout de l'histoire ainsi on ne reconnaîtrait pas pourquoi ces partis se nomment ainsi ; car le parti républicain n'est pas républicain et le parti démocratique n'est pas démocratique, mais ce sont des représentations de cliques, qui chacune représente leur intérêt particulier de clique. Les noms de partis sont restés comme reste de temps antérieurs. Ce qui est resté comme noms de partis a depuis longtemps perdu sa signification. La réalité est toute autre. Aujourd'hui il ne s'agit absolument pas de se laisser aveugler par quelque modèle de parti, mais de regarder pratiquement dans la réalité. C'est cela.

Et qui regarde pratique dans la réalité de l'Est, il se dit alors ce qui suit. J'ai le droit peut-être pour cela de raconter une petite histoire. Il est donc important que de telles choses sur la symptomatologie de l'époque ne soient pas entièrement tues. Lorsqu'en janvier 1918, je viens à nouveau de la Suisse à Berlin, là je parlais avec un homme qui se tenait très fortement dans les événements, était très imbriqué de-



dans et qui connaissait depuis longtemps mes idées : que maintenant en Europe du centre et de l'Est l'idée de la triarticulation de l'organisme social devrait être saisie. Je l'avais cette fois-là eu élaborée et présentée d'après la situation d'époque d'alors aux humains, qui auraient pu y travailler. L'homme savait cela aussi. Il lui semblait très plausible qu'il aurait pu s'agir de sortir de la misère sur des chemins spirituels. Là-dessus a été parlé cette fois-là déjà depuis longtemps. Je vins comme dit – rappelez-vous à cela, qui était cette fois-là en janvier 1918 - à Berlin. L'homme, il était militaire un des hauts militaires, dit, comme je lui parlais de l'idée funeste, impossible de commencer encore une fois cette terrible offensive de printemps de l'année 1918, à la place d'une action spirituelle – il dit : que voulez-vous donc, Kühlmann n'avait-il pas la triarticulation dans la poche ? - Il l'avait dans la serviette ; et pourtant, il a fait Brest-Litowsk !

Cela pourra vous apparaître comme la communication d'un quelque utopiste; mais <sup>78</sup> je sais que ce « fantasme » racine profondément dans la réalité. Je sais que dans le peuple russe tout de suite reposent les éléments pour en tout premier, quand on les communique de manière correcte, saisir l'idée de la triarticulation. Cela aurait dû se présenter comme une action spirituelle à la place de l'impossible action de Brest-Litowsk. Là il aurait pu y avoir une communication entre l'Europe du centre et l'est de l'Europe, qui aurait été une action spirituelle, un venir à soi. Cela aurait été quelque chose de tout autre.

Mais qu'est-ce que ce fut, qui a porté le léninisme en Russie ? Je rappelle seulement <sup>79</sup> à cela que Lénine a été conduit en wagon plombé par l'Allemagne en Russie. Le léninisme est une importation. Veut-on parler de « militarisme allemand », ainsi on doit parler de ce que le léninisme a été une importation.

Mais on peut volontiers avoir l'opinion qu'une action spirituelle aurait pu produire <sup>80</sup> autre chose que le fait que cette action spirituelle n'est pas venue et à la place de ce qui joue à partir du peuple russe, a été placée une phrase marxiste, générale, abstraite sur la réalisation de conditions sociales qui si elles auraient absolument pu être réalisées, tout aussi bien comme on les bascule sur la Russie, sur le Brésil, l'Argentine, n'importe où autrement, entièrement sans connaissance des situations de peuple auraient pu ma foi aussi être basculées sur la Lune. Cette superstition que tout sur chaque chose pourra être basculé, cela est le grand malheur de l'est, c'est cela qui fonde là la tyrannie d'une idée, qui deviendra terrible dans ses résultats, parce qu'elle pousse/propulse avec la prédation passée. Quand elle relève encore ainsi tant un mauvais : ce en quoi elle est productive, ce sont seulement les restes, les vestiges de l'ancien. Mais quand elle devrait elle-même être productive, elle sera placée dans la nullité.

Aujourd'hui, ne pas juger ces questions, non prévenu, c'est une omission sociale. <sup>81</sup> Car aujourd'hui les choses reposent en vérité extraordinairement sérieusement. C'est pourquoi on ne peut pas juger de choses tellement importantes à partir d'une quelque opinion de parti, mais on doit les juger de l'entière circonférence de la réalité elle-même. Là on doit demander : qu'est-ce qui aurait dû être formé à partir des bases de la société russe elle-même ? En tout cas pas le léninisme, qui est une abstraction et une telle abstraction qui encore dit à cela : la race humaine doit première-



rement être fabriquée. C'est pourquoi le travail de Lénine n'est pas pour les Russes, mais pour des humains qu'il veut y élever par des conditions impossibles, que d'abord il provoque. C'est le fait réel.

Vraiment, à la base de ce que je dis ne repose pas une quelque sympathie ou anti-<sup>82</sup> pathie, mais l'aspiration à raison. Il ne sert à rien de ne pas regarder ces choses aujourd'hui dans leur périmètre de sérieux.

Une question supplémentaire est celle-ci :

<sup>83</sup>

*Dans quel rapport se tient la scène de l'escroquerie en argent de Méphistophélès dans le « Faust » à ce qui a été dit aujourd'hui ?*<sup>84</sup>

Il est intéressant que cette question soit posée, car on peut répondre là-dessus<sup>85</sup> comme profond en fait le goethéanisme par Goethe voyait déjà dans les rapports réels. Placez-vous une fois devant les yeux toute la scène dans la deuxième partie du « Faust », où Méphistophélès, le diable, invente l'argent papier, où il place toute l'escroquerie d'argent devant l'empereur. Vous avez fondamentalement une belle imagination, une représentation imagée de ce qu'aujourd'hui on doit exprimer comme vérités sociales. Tout le décrochage de l'économie de l'argent de la pure réalité est placé en grande présentation poétique comme une création de « l'esprit, qui constamment nie », qui ne crée rien de positif. Cela montre seulement comme Goethe formait poétiquement, ce qu'il n'aurait pas pu former véritablement dans la réalité en son temps. Car même le très dépourvu de préjugés duc Karl August de Weimar aurait peu pu parvenir à ce que Goethe a pensé avec cette création de l'argent comme tel par l' « l'esprit, qui constamment nie ». Mais Goethe voulait quand même s'exprimer. Et réfléchissez une fois comme beaucoup dans les « Années de pérégrination de Wilhelm Meister » beaucoup de telles idées sont dedans. Goethe voulait s'exprimer. Il ne pouvait en son temps pas s'exprimer autrement qu'il s'est exprimé. Mais il repose énormément beaucoup de révélations socialement impulsives et socialement impulsantes tout de suite dans cette scène.

On reconnaîtra absolument d'abord de proche en proche ce que cela signifie chez<sup>86</sup> Goethe qu'il a été toute sa vie durant compris en développement. On comprend cela très peu dans le temps présent ; car aujourd'hui – on parle de l'évolution dans la science de la nature, mais de l'évolution de l'humain à travers la vie ? Quand on est vieux de vingt ans, on est mûr pour être élu au parlement d'État, d'écrire des feuilletons, de juger sur tout le possible ! Qu'on devrait encore se développer, à cela on pense donc aujourd'hui peu, n'est-ce pas.

Goethe y pensait. Il savait très bien qu'il s'était conquis des choses, qu'il n'avait pas<sup>87</sup> en des années plus précoces dans les années tardives de son évolution. Oui, il y a un octoligne, bien sympa, dans la succession de Goethe. Là-dedans il s'est exprimé sur ces humains qui disaient : O oui, Goethe est devenu vieux. Les œuvres de jeunesse – cette fois là n'était imprimée que la première partie du « Faust » -, elles témoignent de véritables forces artistiques. Mais le vieux Goethe, il est justement devenu vieux ! - Cela on a donc encore dit après coup. Voyez-vous, le souabe-Vischer, le V-Vischer, il a nommé la deuxième partie du « Faust » un sous-produit ravaudé, recoller de l'âge. Je n'ai rien du tout à objecter sinon contre le V-Vischer et le chéri beaucoup ; mais un philistin qui ne pouvait pas comprendre ce que Goethe s'est ob-



tenu par son évolution, V-Vischer l'était absolument, plein d'esprit philistreux. Goethe lui-même à laisser derrière lui un octoligne qui vaut pour les contemporains et sinon encore aussi. Là est écrit :

Là, ils louent le Faust,

88

-il pense la première partie du « Faust » ; la deuxième partie n'était pas encore imprimée, il était une œuvre de l'évolution mûre -

Et quoi encore sinon

90

Dans mes écrits mugis

En leur faveur ;

Le vieux micmac

Cela les réjouit beaucoup ;

Elle pense la racaille,

On ne le serait plus !

Voyez-vous, Goethe était déjà bien conscient de ce qu'il a atteint quelque chose, qu'il pouvait justement devoir seulement au développement de l'âge plus élevé. Et c'est ainsi, ce qu'il a inoculé dans la deuxième partie du « Faust », est vraiment bien artistique. Et cela se montre seulement comme c'est artistique dans la force créative, quand on le représente eurythmiquement, comme nous voulons représenter prochainement la scène sur le souci de la deuxième partie du « Faust ».

Mais les humains ne sont donc pas tout de suite attentifs à l'évolution. Ils pensent atteindre une conception du monde développée avec ce qu'ils rendent attentifs à la sensation abstraite et disent, chez le jeune Goethe se tiendrait donc tout : « Nom est bruit et fumée. Sensation est tout... Qui a le droit de le nommer et qui reconnaître ? Le plus vieux des vieux, celui qui englobe tout » et ainsi de suite. Cela devrait être plus grand que chaque conception du monde développée ! Même des philosophes citent cela, oublient entièrement que Goethe l'a déposé dans la bouche de Faust, où Faust catéchise un jeune poisson à frire. Donc l'enseignement d'un jeune poisson à frire, il devra être mentionné contre la conception du monde développée !

Dans beaucoup de choses, doit justement aujourd'hui être absolument appris autrement. Et le goethéanisme est déjà quelque chose à quoi se laisse apprendre autrement. Et justement comme cette scène avec l'escroquerie, ainsi pourrait être mentionné maint autre tout de suite de la deuxième partie du « Faust », des « années d'apprentissage de Wilhelm Meister », de maints autres, qui pourrait montrer ce qu'est développement/évolution humaine, comme on peut s'appuyer à ce Goethe.

Maintenant j'ai encore été questionné :

94

*De quoi le salaire du travail devrait être payé quand pas de la recette de la marchandise ?*

95

Pour penser sur le salaire du travail – le temps est donc prescrit ainsi que je peux seulement entrer brièvement là-dessus est en fait bien intéressant. Il est étrange comme de proche en proche unique et seule la vie de l'économie a agi si hypnoti-



sante que dans le temps dans lequel l'humanité commença à s'adonner à de grandes erreurs, le programme socialiste subit une complète transformation tout de suite en rapport à de telles choses. Il appartient aux plus intéressantes études de l'étude du mouvement des travailleurs modernes d'apprendre à connaître les trois programmes : le programme d'Eisenach, celui de Gotha, le programme d'Erfurt. Si on prend les programmes – jusqu'à celui d'Erfurt, qui a été arrêté en 1891 ainsi on trouve partout : là est encore une conscience disponible de ce que devrait être travaillé à partir de certaines façons de voir juridique et étatique et politiques. Par cela on trouve comme la deuxième exigence du plus ancien programme la suppression du salaire et l'instauration de droits politiques identiques/égaux. Mais le programme d'Erfurt est entièrement un pur programme économique, mais un politisé comme je l'ai exposé aujourd'hui. Là seront présentées comme les exigences principales : transfert des moyens de production dans l'administration commune, dans la propriété commune, et production par la communauté. Le programme sera établi purement économique, mais pensé politiquement.

On pense si fort dans le sens de l'ordre de société d'aujourd'hui, de l'ordre social<sup>97</sup> d'aujourd'hui que dans de larges cercles on ne s'aperçoit pas du tout comme le salaire en tant que tel est donc en réalité une non-vérité sociale. En réalité, le rapport consiste en ce que travailleur salarié ainsi nommé collabore avec le dirigeant de l'entreprise, et ce qui a lieu est en réalité un partage – qui sera seulement caché par toutes sortes de rapports trompeurs, par des rapports de pouvoir le plus souvent et ainsi de suite – sur la répartition de la recette. Quand on voudrait parler paradoxalement ainsi on pourrait dire : il n'y a pas du tout de salaire, mais il y a répartition de la recette – aujourd'hui déjà, seulement que dans la règle aujourd'hui celui qui est l'économiquement faible, se trouve ainsi lors du partage qu'on se paye sa tête. C'est le tout. Il s'agit de cela, de ne pas transposer ici sur la réalité quelque chose qui repose seulement sur une erreur sociale. Dans l'instant où la structure sociale est ainsi que je l'ai décrite dans mon livre « les noyaux germinatifs de la question sociale », il deviendra transparent comme une coopération existe entre les ainsi nommés preneurs de travail et donneur de travail, comme ces concepts de preneur de travail et donneur de travail cessent et comment un rapport de répartition existe. Alors, le rapport de salaire a absolument pleinement perdu sa signification.

Mais alors, n'a plus le droit d'être pensé à payer le travail en tant que tel. Cela est<sup>98</sup> naturellement l'autre pôle. Le travail sera subordonné à un rapport de droit – je parlerais encore de cela demain ; le travail sera d'après mesure et manière déterminé dans la vie en commun démocratique, dans l'État de droit. Le travail sera ainsi comme les forces de la nature : fondement de l'ordre économique et ce qui sera produit, ne devra pas être mesure pour une quelque rémunération.

Ce qui sera là sur le sol de l'économie sera juste la valorisation de la prestation. Là<sup>99</sup> il s'agit d'apprendre à connaître dans une certaine mesure le fondement de la cellule originelle de la vie de l'économie. Cette cellule originelle, je l'ai le plus souvent exprimée ainsi que je disais : pour l'essentiel les institutions que j'ai décrites aujourd'hui, doivent marcher là dessus que par la vivante action de l'association chaque humain reçoive comme équivalent pour ce qu'il produit ce qui le met en mesure de satisfaire ses besoins aussi longtemps jusqu'à ce qu'il aura produit de



nouveau un même produit. Parlé simplement : si je fabrique une paire de bottes, ainsi par les institutions, que j'ai aujourd'hui décrites, ces bottes doivent être d'autant de valeur, je dois recevoir pour cela autant que j'ai besoin jusqu'à ce que j'ai de nouveau apprêté une paire de bottes.

Donc il ne peut pas du tout s'agir d'une quelconque détermination de salaire du travail, mais d'une détermination des prix mutuels/réciproques. Il doit naturellement être calculé dedans tout pour le soutien d'invalides, malades et ainsi de suite, pour l'éducation des enfants et ainsi de suite. Là-dessus, il doit encore être parlé. Il s'agit de ce que soit créée une structure sociale telle que la prestation sera vraiment poussée à l'avant-plan, mais le travail pourra être fondé purement sur un rapport de droit, car il ne peut être réglé autrement que parce que l'un travaille pour l'autre. Mais cela doit être réglé sur le sol du droit : comment l'un travaille pour l'autre ; cela n'a pas le droit de se tenir sur le sol de marché des rapports économiques. Vous verrez donc demain que ces choses se tiennent aussi absolument sur des bases vraiment réelles.

Alors, j'ai encore été questionné sur :

10  
1

*Comment devraient être saisis les débours ?*

10  
2

Oui, cela est très simple, de saisir les débours. On ne peut les cacher. À chaque fois, que je transfère quelque chose dans le processus social, cela peut être évidemment saisi, exactement comme une lettre peut être saisie, pour laquelle la poste exige de moi, ce qu'elle ne peut aussi laisser sans attention, de présenter pour cela un timbre-poste et ainsi de suite. Ces uniques, spéciales institutions – qui réfléchit seulement à cela, celui-là les trouvera pas si difficilement.

Maintenant encore :

10  
4

*Comment se comportent les rapports de crédits à l'agriculture ?*

10  
5

Cela nous mènerait aujourd'hui trop tard d'aller sur ces choses. Je viendrais encore à parler tout de suite au cours des prochaines conférences sur les rapports agricoles dans d'autres contextes.

10  
6

### **TROISIÈME CONFÉRENCE - Zurich, 26 octobre 1919 - QUESTIONS DE DROIT – Tâches et limites de la démocratie - Rapports de droit public et soin du droit pénal.**

Sur la dépendance de la vie de droit de la vie de l'économie. Le développement du droit dans la vie commune humaine. Signification et limites du principe démocratique. Droits publics comme vie de l'économie et vie de l'esprit transformées dans le système de société passé et existant. Sur le contexte de la relation de l'individu à la société. Le rapport entre vie de droit et vie de l'esprit.

*Trad. F. Germani - v. 02 - 09/05/2023*

Si on gagne des façons de voir à la mesure des choses sur la vie sociale, cela dépend en beaucoup de rapport de si on est clair avec soi sur quelle relation domine entre les humains, qui dans leur vie en commun provoquent donc bien la vie sociale et les institutions à l'intérieur desquelles vivent les humains. Qui se



tient non prévenu dans la vie sociale, celui-là pourra découvrir que finalement tout ce que nous avons autour de nous d'institutions, se constitue par les mesures, par la volonté des humains. Qui se fraye un chemin à cette façon de voir, celui-là se dira finalement : dans la vie sociale il s'agit avant toutes choses si les humains font leur preuve/s'avèrent comme sociaux ou antisociaux de leurs forces, de leurs capacités, de leur mentalité à d'autres humains et ainsi de suite. Des humains avec mentalité sociale, façon de voir la vie sociale vont se former des institutions qui œuvrent socialement. Et on peut dire en très large mesure : si l'individu est en mesure de s'acquérir pour ses encaissements la subsistance correspondante, cela dépendra de comment ses semblables lui fabriquent les moyens pour cette subsistance, s'il travaille pour lui ainsi qu'il peut payer sa subsistance de ses moyens. Si l'individu peut acheter suffisamment de pain – quand on parvient au plus concret –, dépendra justement de si les humains ont atteint des institutions telles que quelqu'un qui travaille, qui fournit quelque chose, peut s'échanger le pain correspondant pour son travail, pour sa prestation. Et si l'individu est en situation d'amener son travail vraiment à la mise en œuvre, de se tenir vraiment à la place, sur laquelle il peut acquérir les moyens nécessaires pour sa subsistance, cela dépend à nouveau de si les humains parmi lesquels il vit ont atteint des institutions sociales par lesquelles il peut venir à la place qui lui correspond.

Maintenant, il y a en fait besoin seulement peu d'un regard non prévenu dans la vie sociétale pour reconnaître ce qui justement a été exprimé comme un axiome, comme une connaissance de base de la question sociale. Et qui ne le reconnaît pas, à celui-là on pourra lourdement prouver ce principe parce qu'il n'a pas le penchant de regarder non prévenu sur la vie, pour – il le peut de chaque morceau de la vie – se convaincre que c'est vraiment ainsi. 0

Toutefois pour l'humain actuel cette façon de voir a quelque chose d'extraordinairement désagréable. Car l'humain actuel place une grande valeur là-dessus qu'on ne tape seulement donc pas à lui-même. Il le laisse facilement trouver à son goût, quand on parle de cela qu'institutions devraient être améliorées, qu'institutions devraient être transformées, mais il le ressent comme une atteinte à sa dignité d'humain quand on est obligé de parler de ce que lui-même dans sa constitution d'âme, dans son comportement de vie devrait se soumettre à une transformation. Il le laisse facilement trouver à son goût, quand on dit, les institutions doivent être formées socialement ; il le laisse difficilement trouver à son goût quand on place l'exigence qu'il devrait se former social lui-même. 0

Et ainsi est entré alors quelque chose d'extraordinairement étrange dans les récentes évolutions historiques de l'humanité. La vie économique s'est dans le cours du dernier siècle, comme je l'ai expliqué dans la première conférence, développé vers dehors par-dessus ce que les humains ont formés de façons de voir, particulièrement de façons de voir juridiques et spirituelles sur cette vie économique. J'ai rendu attentif là-dessus dans la première conférence, comme tout de suite la critique de société de Woodrow Wilson équivalait à ce qu'il disait : la vie économique a placé ses exigences, a progressé, a pris certaines formes ; la vie juridique, spirituelle par laquelle nous cherchons à dominer cette vie de l'écono- 0



mie, elle se tient encore sur de vieux points de vue, elle n'a pas suivi. Mais par cela est exprimé absolument un fait profondément significatif de la récente évolution de l'humanité.

Avec la montée des rapports techniques compliqués et des rapports capitalistes compliqués devenus nécessaires, les rapports d'entreprise, la vie économique a posé ses exigences. Les faits de la vie économique ont, j'aimerais dire, échappé progressivement aux humains, ils prennent plus ou moins leur propre cours. L'humain n'a pas trouvé la force de lui-même par ses représentations, par ses idées de dominer cette vie économique. De la pensée sur les exigences économiques, de la pensée sur l'économique, comme on l'observe immédiatement, l'humain récent a dédaigné à former toujours de plus en plus ses concepts de droit et aussi ses concepts spirituels. Et ainsi, on peut dire : le caractéristique dans l'évolution de l'humanité dans les derniers siècles est qu'aussi bien les concepts de droit par lesquels les humains veulent vivre entre eux, comme aussi les concepts de vie de l'esprit, par lesquels ils veulent développer et façonner leurs capacités, sont devenus à un haut degré dépendant de la vie économique.

On ne remarque pas du tout comme dans les temps récents les représentations humaines et l'attitude des humains les uns aux autres sont tant devenus dépendants de la vie économique. Naturellement les humains ont aussi créé eux-mêmes les institutions des derniers siècles, mais ils ne les ont pour la grande part pas créés à partir de représentations et idées nouvellement fondées, mais plus à partir d'impulsions inconscientes, de motivations inconscientes. Et par cela s'est montré quelque chose qu'on peut nommer en réalité un certain anarchique dans la structure de l'organisme social. D'après différents points de vue j'ai, dans les deux premières conférences, déjà distingué cet anarchique.

Mais à l'intérieur de cette structure sociale anarchique des temps récents se sont justement développés ces rapports- qui ont tout de suite conduit à la question prolétarienne. Le prolétaire, qui a été appelé à partir de son artisanat, placé à la machine, parqué dans la fabrique – qu'a-t-il essentiellement vu en ce qu'il regardait la vie, qui se développait autour de lui ? Il a en premier lieu vu à sa propre vie comme tout est dépendant, ce qu'il peut penser qu'il a de droit vis-à-vis d'autres humains, comme tout cela est déterminé par des rapports de pouvoirs économiques, des rapports de pouvoir économiques qui avant toutes choses sont donnés pour lui par ce qu'il est le faible économique vis-à-vis du fort économique.

Et ainsi, on peut dire : chez les cercles dirigeants guides s'est installé un certain reniement de la vérité de base que les institutions humaines devraient provenir de la vie consciente des humains eux-mêmes. Les humains ont oublié de vraiment utiliser ces vérités de base dans la vie sociale. Les cercles dirigeants guides se sont progressivement adonnés instinctifs à une vie – quand aussi pas à une croyance – qui a rendu l'esprit et le droit dépendant du moyen de pouvoir économique. Mais de cela s'est constitué un dogme, une conception de vie de personnalités pensant socialiste et leurs partisans. La conception de vie est sortie de ce que dans l'évolution de l'humanité, il devrait être ainsi qu'aucune possibilité



n'est là que l'humain s'organise de lui-même les rapports de droit, que l'humain lui-même s'organise la vie spirituelle, mais que la vie spirituelle et la vie de droit doivent se donner comme un appendice des réalités économiques, des branches de productions économiques et ainsi de suite.

Et ainsi se constitua la question sociale sous le point de vue d'une certaine exigence chez de larges cercles. Il leur reposait comme base la croyance que la vie économique fait la vie de droit, la vie économique fait la vie de l'esprit – ainsi la vie économique doit être transformée en soi ainsi qu'elle produit une vie de droit, une vie de l'esprit comme cela correspond aux exigences de ces cercles. Ce qui était devenu des habitudes de vie des cercles dirigeants guidant, le prolétariat l'a appris, aussi à le remonter dans la conscience ; ce que les autres ont exprimé par leur vie il l'a fait dogme, et nous nous tenons aujourd'hui vis-à-vis de la question sociale que, dans de larges cercles, est répandue la façon de voir : nous devons seulement transformer la vie de l'économie, les institutions économiques, alors tout le reste, la vie de droit, la vie de l'esprit, viendront ainsi d'elles-mêmes comment des institutions économiquement correctes, bien formées socialement, se donneront d'elles-mêmes ces vies de droit et de l'esprit.

Sous l'influence de ce point de vue a été méconnu de quoi il s'agit en fait dans la récente question sociale. Cela a été dans une certaine mesure recouvert, voilé par une grosse erreur, par une puissante illusion venant de ce dogme. En effet, il s'agit en fait de ce que tout de suite cela est un résultat de la récente histoire de l'humanité : la dépendance de la vie de droit et d'esprit de la vie de l'économie doit être surmontée. Et pendant que de larges cercles socialistes pensent aujourd'hui que la vie de l'économie devrait tout d'abord être formée autrement, alors tout le reste se donnerait de soi-même, on a à se poser la question : quels rapports devraient être créés sur les domaines du droit, de la vie de l'esprit en eux-mêmes afin qu'à partir de la vie spirituelle renouvelée, de la vie de droit renouvelée apparaissent des conditions économiques qui expriment un Dasein (NDT être-là) humain digne ? Pas : comment faisons-nous toujours plus et plus la vie de droit, la vie de l'esprit dépendante de la vie de l'économie ? - c'est cela avant toutes choses qui doit être demandé.

Cette considération est une très importante, car elle nous montre, quels obstacles sont là pour une façon de voir de la question sociale du présent dépourvue d'à priori et comme un des plus importants obstacles est un dogme qui s'est formé au cours des siècles. Et ce dogme s'est ainsi incrusté que de nombreux cultivés et non cultivés du présent, prolétaires et non prolétaires, rigolent tout de suite aujourd'hui quand on croit que de quelque façon à partir d'un autre côté que par la transformation de la vie économique pourrait aussi venir une guérison de la vie de droit et de la vie de l'esprit.

Maintenant ma tâche est de parler aujourd'hui sur la vie de droit, après-demain sur la vie de l'esprit. La vie de droit a donc aussi dans son essence et signification à placer de multiple fois les humains devant la question : quelle origine a en fait le droit ? Quelle origine a ce que dont les humains disent dans leur comportement réciproque que ce serait légitime ? – Cette question a donc toujours été



très, très importante pour les humains. Seulement c'est très remarquable que chez un large cercle de personnalités observatrices socialement, la question du droit proprement dite, on aimerait dire, est tombée dans un trou, n'est plus du tout là. Certes, des discussions académiques théoriques sont aussi aujourd'hui disponibles sur l'essence, la signification du droit et ainsi de suite, mais dans l'observation sociale de larges cercles est justement caractéristique que la question du droit est plus ou moins passée à travers.

Si je devais vous discuter cela, je dois vous rendre attentif à quelque chose, qui apparaît dans le présent donc toujours de plus en plus souvent, pendant qu'il y a peu de temps ce n'était encore entièrement pas vu. Les humains ont vu monter des conditions sociales intenable. Aussi ceux, qui dans leur propre coût de vie sont restés plus ou moins épargnés par ces conditions non sociales, ont essayé d'y réfléchir. Et pendant qu'en un temps relativement court ce fut vraiment radicalement ainsi que je vous l'ai justement affirmé, qu'on a seulement ri, quand quelque chose était attendu de question de droit et d'esprit pour les conditions économiques, vous fait front aujourd'hui – mais comme de sombres profondeurs de l'esprit, pourrait-on dire – toujours plus et plus l'affirmation : oui, dans le comportement social réciproque des humains viendrait en considération aussi une telle chose comme des questions d'âme et des questions de droit ; et beaucoup dans le désarroi des conditions sociales reposerait aujourd'hui sur ce qu'on n'aurait pas suffisamment pris en considération les rapports d'âmes/ psychiques, et les rapports juridiques dans leur autonomie. - Donc, il sera déjà un peu, parce que c'est tangible, attiré l'attention sur ce que le salut devrait venir d'un autre côté que du pur côté économique. Mais dans la discussion pratique de la question, cela ne se fait encore que peu valoir.

C'est comme un fil rouge qui se tire à travers tout ce que donnent d'eux les récents penseurs socialistes, qu'une structure sociale doit être amenée, dans laquelle les humains peuvent vivre d'après leurs capacités et d'après leurs besoins. Que cela soit plus ou moins formé grotesque et radical ou plus d'après une mentalité conservatrice, il ne s'agit pas de cela ; nous entendons partout : les dommages de l'ordre social actuel reposent en grande partie sur ce que l'humain ne serait pas en mesure, à l'intérieur de l'ordre social actuel, d'utiliser vraiment pleinement ses capacités ; de l'autre côté, que cet ordre social serait tel, qu'il ne pourrait pas satisfaire ses besoins, notamment que ne règne pas une certaine égale mesure dans la satisfaction des besoins.

En ce qu'on exprime cela, on revient sur deux éléments de base de la vie humaine. Capacités, c'est quelque chose qui se rapporte plus à la représentation humaine. Car toutes les capacités surgissent finalement chez l'humain, là où il doit agir consciemment, à partir de ses représentations, de sa volonté de penser. Certes, le sentiment doit continuellement enflammer les capacités de la représentation, les enthousiasmer ; mais le sentiment comme tel ne peut rien faire, si la représentation essentielle n'est pas là. Donc, quand on parle des capacités, aussi lorsque l'on parle des habiletés pratiques, on vient finalement à la vie des représentations. Cela alla donc pour un nombre d'humains, que là devrait être veillé sur ce que l'humain puisse amener à faire valoir sa vie de représentation



dans la structure sociale. L'autre qui alors sera fait valoir va plus sur l'élément de vie de la volonté dans l'humain. La volonté, qui dépend du désir, du besoin après tel ou tel produit, est une force fondamentale de l'être humain. Et quand on dit, l'humain devrait pouvoir vivre dans une structure sociale d'après ses besoins, alors on regarde vers la volonté.

Sans qu'ils le sachent, les marxistes eux-mêmes parlent donc de l'humain en ce qu'ils soulèvent leur question sociale et en fait aimeraient faire croire qu'ils ne parlent que d'institutions. Ils parlent bien d'institutions, mais ces institutions ils veulent les former ainsi, que la vie des représentations, les capacités humaines, puissent venir à validité, et que les besoins humains puissent être satisfaits uniformément/à mesure égale, comme ils sont disponibles. <sup>1</sup>

Maintenant, il y a quelque chose de très particulier dans cette façon de voir. Dans cette façon de voir un élément de vie de l'humain ne vient notamment pas du tout à validité, et c'est la vie du sentiment. Voyez-vous, si on disait : on recherche, on voudrait obtenir une structure sociale, dans laquelle les humains pourraient vivre d'après leurs facultés, d'après leurs sentiments, d'après leurs besoins - , ainsi on atteindrait l'humain entier. Mais de manière curieuse on laisse de côté la vie de sentiment de l'humain, en ce qu'on veut caractériser de manière englobante ce qu'est le but social pour l'humain. Et qui laisse en dehors la vie du sentiment dans sa vision de l'humanité, celui-là omet en fait chaque regard sur les véritables rapports de droit dans l'organisme social. Car les rapports de droit peuvent seulement se développer dans la vie en commun des humains, comme dans cette vie en commun des humains se racle, s'abrase sentiment à sentiment. Ainsi que les humains se sentent vis-à-vis les uns des autres, ainsi se donne ce qu'est le droit public. Et parce que dans la question de base du mouvement social, on laissait en fait de côté l'élément de vie du sentiment, devait, comme je disais, tomber dans un trou, disparaître, la question du droit. Et il s'agit de ce qu'on pousse dans la lumière correcte justement cette question du droit. Certes, on sait qu'un droit est disponible, mais on aimerait placer le droit purement comme un appendice des conditions économiques. <sup>1</sup>

Et comment se développe le droit dans la vie en commun humaine ? Voyez-vous, donner une définition du droit, a été souvent tenté, mais en fait jamais n'est sortie une définition satisfaisante du droit. Justement aussi peu est beaucoup sorti, quand on a recherché l'origine du droit, où le droit fait souche. On voulait répondre à cette question. Il n'est jamais vraiment sorti quelque chose en cela. Pourquoi pas ? C'est tout de suite ainsi que quand on voulait développer n'importe comment la langue de la nature humaine et purement de la nature humaine. Il a été souvent dit, et c'est juste : l'humain, qui grandit sur une île déserte, ne viendrait jamais à parler, car la langue s'enflamme aux autres humains, à l'ensemble de la société humaine. <sup>1</sup>

Ainsi le droit s'enflamme du sentiment dans le collaborer avec le sentiment de l'autre à l'intérieur de la vie publique. On ne peut pas dire, le droit provient de tel ou tel angle de l'humain ou de l'humanité, mais on peut seulement dire : les humains viennent par leurs sentiments, qu'ils développent mutuellement les uns <sup>1</sup>



pour les autres, dans de tels rapports, qu'ils définissent, fixent, déterminent cette relation dans des droits. Le droit est donc quelque chose, après quoi devrait être demandé ainsi, qu'avant toutes choses on considère son développement à l'intérieur de la société humaine. Mais par la considération du droit vient tout de suite dans l'étroite proximité pour l'humain moderne, ce qui s'est développé vers le haut dans l'histoire de l'humanité récente comme exigence démocratique.

On ne parvient pas prêt de l'essence d'une exigence telle que l'est l'exigence démocratique, quand on ne considère pas l'évolution humaine elle-même comme une sorte d'organisme. Mais les actuelles manières de considérer sont très, très éloignées de cela. Chaque humain le ressent, certes comme quelque chose de très risible et paradoxal, quand on voudrait expliquer, comment l'humain se développe de la naissance à la mort sous l'influence des produits alimentaires ; quand on voudrait expliquer, parce que le chou est ainsi, le blé ainsi, la viande de bœuf ainsi, l'humain se développe de la naissance jusqu'à la mort ainsi et ainsi. Non, personne n'admettra que cela est une manière de considérer raisonnable, mais chacun admettra qu'on doit demander : Comment est-ce fondé dans la nature humaine elle-même, que par exemple autour de la septième année, à partir de cette nature humaine, les forces viennent, qui provoquent le changement de dents ? On ne peut pas tirer du chou, de la viande de bœuf, les conséquences que le changement de dent se déroule. Tout comme on doit demander : comment se développe à partir de l'organisme humain ce qui par exemple représente la maturité sexuelle ? – et ainsi de suite. On doit sur ce qui se développe, parvenir à sa nature intérieure.

Mais cherchez parmi les sortes de représentations actuelles une que l'on peut appliquer à l'histoire de l'évolution humaine, laquelle par exemple serait claire là-dessus qu'en ce que l'humanité se développe sur la Terre, elle développe d'elle, à partir de son être, dans les différentes époques, certaines forces et capacités, certaines particularités !

Qui apprend à être adéquat dans l'observation de la nature peut aussi transposer cette observation adéquate à l'observation historique. Et là on trouve, que provenant des profondeurs de la nature humaine, depuis le milieu du 15<sup>e</sup> siècle s'est justement tout de suite développée cette exigence après la démocratie et dans les différentes régions de la Terre a été plus ou moins satisfaite cette exigence : que l'humain dans son comportement aux autres humains ne peut laisser valoir que ce qu'il sent lui-même comme le correct, qu'il sent comme lui étant adapté. Le principe démocratique est devenu à partir des profondeurs de la nature humaine, la signature de l'aspiration humaine dans les relations sociales des temps récents. C'est une exigence élémentaire de l'humanité récente, ce principe démocratique.

Qui voit clair dans ces choses, celui-là doit quand même aussi les prendre pleinement au sérieux, il doit se soulever la question : quelle est la signification et quelles sont les limites du principe démocratique ? – Le principe démocratique – je l'ai justement caractérisé – consiste dans ce que les humains qui vivent ensemble dans un organisme social clos devraient prendre des décisions qui pro-



cèdent de chaque individu. Alors, elles peuvent seulement naturellement devenir des décisions liantes pour la société par ce que se montrent des majorités. Démocratique sera seulement alors, ce qui pénètre dans de telles décisions à majorité, quand chaque humain particulier se tient vis-à-vis de l'autre humain particulier comme un égal. Mais alors, des décisions ne peuvent aussi être prises que sur ces choses, dans lesquelles l'humain individuel comme égal est en réalité égal à chaque autre humain. Cela signifie : sur sol démocratique ne peuvent être prises que des décisions sur lesquelles chaque humain devenu majeur, parce qu'il est devenu majeur, est capable de jugement. Mais avec cela vous avez – je pense aussi clairement que c'est seulement possible – tracé à la démocratie ses limites. Il peut donc seulement être décidé sur le sol de la démocratie, ce qu'on peut simplement juger, parce qu'on est devenu un humain majeur.

Par cela s'exclut des règles de mesure démocratique tout ce qui se rapporte au développement des facultés humaines dans la vie publique. Tout ce qui est système éducatif et d'enseignement, ce qui absolument est vie spirituelle exige l'institution/l'instauration de l'humain individuel – nous parlerons plus exactement de cela après-demain –, exige avant toutes choses de réelles connaissances humaines individuelles, exige dans l'enseigner, dans l'éduquer des facultés individuelles particulières qu'absolument l'humain ne peut faire siennes par ce qu'il est simplement un humain devenu majeur. Soit, on ne le prend pas au sérieux avec la démocratie : alors, on laisse décider aussi sur tout, qui dépend de facultés individuelles ; ou bien on le prend au sérieux avec la démocratie : alors, on doit exclure de la démocratie, l'administration de la vie de l'esprit d'un côté. Mais on doit aussi exclure de cette démocratie, ce qui est vie de l'économie. Tout ce que j'ai développé hier, repose sur des connaissances factuelles et des compétences factuelles, que l'individuel acquiert dans le cercle de vie de type économique dans lequel il se tient. Jamais simplement la majorité, la faculté de juger de chaque humain devenu majeur ne peuvent décider sur ce qu'on est un bon paysan, ou un bon industriel ou du même genre. De cela ne peuvent pas non plus être prises des décisions majoritaires par chaque humain devenu majeur sur ce qui a à se passer dans le domaine de la vie de l'économie.

Cela signifie, le démocratique doit être distingué du sol de la vie de l'esprit, du sol de la vie de l'économie. Alors se montre entre les deux la véritable vie démocratique d'État, dans laquelle chaque humain se tient vis-à-vis de l'autre comme capable de jugement, majeur, égal, dans laquelle aussi seulement des décisions de la majorité peuvent être prises sur ce qui dépend des mêmes facultés à juger de tous les humains devenus majeurs.

Qui dit ces choses, que j'ai justement exprimées, pas simplement pensant abstrait, mais les mesure à la vie, celui-là voit que les humains se trompent toujours de suite sur ces choses parce qu'elles sont en fait malcommodes à représenter parce qu'on n'aimerait pas développer le courage de pénétrer dans les dernières conséquences de ce représenter humain.

Mais cela, qu'on ne voudrait pas cela, qu'on n'opposerait pas de toutes autres choses à l'exigence générale de démocratie, cela a eu une signification très, très



pratique dans la récente évolution humaine. J'aimerais vous présenter ces choses beaucoup moins de principes abstraits que de l'évolution historique de l'humanité elle-même.

En ces années, nous avons vu un État disparaître, on aimerait dire : disparaître à partir de ses propres conditions, et cet État pourra tout simplement être considéré comme objet d'expérimentation aussi pour des questions de droit. C'est la vieille Autriche-Hongrie, n'existant plus. Qui a suivi les années de guerre, celui-là sait certes que finalement l'Autriche est tombée par les purs événements guerriers, mais la dissolution de cet État autrichien est survenue en un deuxième phénomène, comme quelque chose, qui s'est montré à partir de ses conditions intérieures. Cet État s'est disloqué et il se serait vraisemblablement aussi disloqué quand les événements guerriers se seraient produits plus bénins pour l'Autriche. On peut dire cela, quand on a observé ces rapports en Autriche pendant des décennies, – comme cela a été possible à celui qui ici vous parle ; j'ai passé trente années de ma vie en Autriche.

C'était dans les années soixante du précédent siècle, là apparu de cette Autriche l'exigence après la démocratie, cela signifie après une représentation du peuple. Comment serait maintenant formée cette représentation du peuple ? Cette représentation du peuple a été formée ainsi que les représentants du peuple se recrutèrent dans le conseil d'empire autrichien de quatre curies, quatre curies de pure sorte économique : premièrement la curie des gros propriétaires, une curie ; deuxièmement les villes, marchés et lieux d'industrie, deuxième curie ; troisièmement les chambres de commerce, troisième curie ; la quatrième curie fut les communes de pays, mais là vinrent dans les faits, dans les communes de pays, seulement en question des intérêts économiques. Donc selon qu'on était membre d'une commune rurale, chambre des métiers et ainsi de suite, on votait ses représentants dans le conseil d'empire autrichien. Et là siégèrent maintenant ensemble les représentants de purs intérêts économiques. Les décisions, qu'ils prenaient, venaient, par majorité, évidemment, à partir d'humains particuliers, mais les humains particuliers représentaient des intérêts tels qu'ils se présentaient par leur appartenance économique aux propriétaires de fond et sol, aux villes, marchés et lieux industriels, aux chambres de commerce ou aux communes territoriales. Et que vinrent par là à apparaître comme droits publics, qui furent arrêtés par des décisions à la majorité ? Il apparut par là des droits publics qui étaient seulement des intérêts économiques transformés. Car évidemment, quand par exemple les chambres de commerce étaient unies aux gros propriétaires sur une chose quelconque, qui leur apportait des avantages économiques, alors pouvait être prise une décision majoritaire contre les intérêts de la minorité, qui peut-être justement était concernée par la chose. On peut toujours rassembler des majorités qui prennent des décisions à partir des intérêts économiques quand des représentations d'intérêts économiques siègent au parlement, mais qui n'ont par là rien à voir du tout avec ce qui règne à partir du sentiment d'humain à humain comme conscience du droit.

Ou prenez le fait que par exemple dans le vieux Reichstag allemand siégeait un grand parti, qui se nommait le Centre (Zentrum), et qui représentait de purs in-



térêts spirituels, notamment spirituels-catholiques. Ce parti pouvait s'entendre avec chaque autre, pour que se donne une majorité, et ainsi de purs besoins spirituels étaient transformés en quelque droit public. Cela s'est passé un nombre incalculable de fois.

Ce qui vit là dans les parlements modernes voulant devenir démocratiques, on l'a souvent remarqué. Mais on n'en est pas venu à considérer, ce qui a à se passer : une pure séparation de ce qui est la vie juridique de ce qui est la représentation, l'administration d'intérêts économiques. L'impulsion pour la tri-articulation de l'organisme social doit de ce fait exiger de manière décisive le démembrement de la vie de droit, du sol du droit de l'administration des conditions économiques, de l'administration du cycle économique. 3

À l'intérieur du cycle économique devraient se former des associations, comme je l'ai expliqué hier. Des états professionnels se feront face, des producteurs et des consommateurs se feront face les uns les autres. Ce qui là se passera en faits et mesures purement économiques, cela reposera sur contrats que les associations concluront les unes avec les autres. Dans la vie économique, tout reposera sur contrats, sur des prestations réciproques. Là, les corporations se tiendront vis-à-vis de corporations. Là, expertise et compétence métier auront à être déterminants. Là il ne s'agira pas de ce que j'ai comme opinion, disons, quand je suis industriel, quelle validité tout de suite doit avoir ma branche d'industrie dans la vie publique ; non, là-dessus je ne pourrais pas décider, quand la vie économique est autonome, mais j'aurais à fournir dans ma branche d'industrie, j'aurais à conclure des contrats avec les associations d'autres branches d'industrie, et celles-ci auront à me fournir la contre-prestation. Si je suis dans la situation de les tenir en rapport de contre-prestations, de cela dépendra, si je peux fixer / mettre mes prestations. À la manière de contrat se conclura une association de compétence. C'est ce que sont les faits. 3

La vie doit se dérouler/jouer autrement sur le sol du droit. Sur le sol du droit l'humain peut se tenir en vis-à-vis de l'humain. Sur le sol de droit, il peut seulement s'agir de la détermination de lois qui justement règlent les droits publics par décisions majoritaires. , beaucoup d'humains disent : mais qu'est finalement le droit public ? Ce n'est donc pas autre chose qui, saisit en mots, apporte en loi, ce qui vit dans les conditions économiques ! - C'est en beaucoup de rapports ainsi. Mais cela laisse l'idée de la triarticulation de l'organisme social, comme elle ne laisse absolument pas la réalité non prise en compte, absolument pas hors attention : ce qui se montre comme droits par les décisions sur sol démocratique, cela les humains le porte évidemment dans la vie de l'économie. Seulement, ils ne devraient pas le porter dehors et le faire d'abord comme droit. Ils le portent dedans la vie de l'économie. 3

Les abstraits, ils disent : oui, mais n'est-il pas dans la vie extérieure ce que l'un gère économiquement avec l'autre, quand il arrête un change ou semblable et ce qui se montre là dans la législation cambiaire, entièrement contenue dans l'action de la vie économique ? Cela n'est-il pas une pleine unité ? Et tu viens, triarticuleur, et veux maintenant démonter ce qui dans la vie est une pleine unité ! 3



Comme s'il n'y avait pas dans la vie – tout de suite dans la vie où l'humain n'a aucun accès avec ses opinions et qu'il ne peut rien gêner par là - beaucoup de domaines, où des courants de forces se relient en une unité à partir de différents côtés ! Supposez une fois chez l'humain qui grandit : il a différentes particularités, qu'il a reçues par hérédité. Elles adhèrent à lui. Alors, il a certaines particularités, qui lui seront amenées par l'éducation. De deux côtés l'humain grandissant reçoit des particularités : par l'hérédité, par éducation. Mais faites quelque chose quand vous êtes devenus âgés de quinze ans, ainsi vous ne pouvez pas dire que ce ne serait pas une unité, ce que vous faites ! Le résultat de votre hérédité et le résultat de votre éducation, ils coulent ensemble en une unité. Par cela une unité vit dedans, mais seulement correctement une unité par ce que cela coule ensemble de deux côtés. Ce sera tout de suite une saine unité, par ce que cela coule ensemble de deux côtés.

Ainsi se montre de la réalité de la vie pour l'idée de l'organisme social triarticulé qu'une saine unité pour l'action dans l'économie apparaît seulement aussi loin que des concepts de droits seront inclus là-dedans par ce que les mesures économiques seront administrées avec autonomie de points de vue économiques et que les droits seront créés sur le sol de droit démocratique. Les humains portent alors cela ensemble en une unité. Cela œuvre ensemble, tandis qu'ils font caricatures ces droits, quand vous les laissez se constituer eux-mêmes les droits à partir des intérêts de la vie de l'économie. Le droit est alors seulement une photographie, seulement une empreinte des intérêts économique. Le droit n'est pas du tout là. Seulement par ce que vous laissez le droit apparaître originellement et initialement sur son sol autonome démocratique, vous pouvez le porter dans la vie de l'économie.

On devrait croire que cela serait clair sans plus, qu'on n'aurait en fait pas besoin en fait de l'expliquer de manière étendue. Mais notre temps a tout de suite le particulier que les plus claires vérités ont été assombries par la vie récente et qu'on déforme les plus claires vérités. On pense aujourd'hui sur le sol sur lequel se développent beaucoup de façons de voir socialistes que la dépendance de la vie de droit de la vie de l'économie devrait tout de suite être poursuivie. Je vous ai esquissé hier comment une sorte de hiérarchie devrait être fondée d'après modèle politique et comment la vie de l'économie devrait être réglée et administrée d'après cela. Là, pense-t-on, ceux-là, qui administrent la vie de l'économie, développeront ainsi en plus aussi les droits. On n'a, en ce qu'on prétend cela, aucun sens pour la vie concrète, véritable. La vie de l'économie dans laquelle on a avant toutes choses à être capable pour la formation des rapports de production, ne peut pas produire les rapports de droit, mais ceux-là doivent être produits à côté de la vie de l'économie de leur propre source. Ils ne seront jamais purement produits de la réflexion, mais par ce que se développe à côté du cycle économique un élément étatique, dans lequel l'humain individuel particulier se tient vis-à-vis de l'autre humain individuel

Il ne s'agit donc pas de cela, qu'à partir d'une quelque conscience originelle on produise comme gestionnaire économique aussi des lois du droit, mais de ce qu'on crée d'abord le sol concret sur lequel les humains viennent en tels rap-



ports par leurs sentiments qu'ils puissent transformer ces rapports en des rapports de droit. Il s'agit de ce qu'on crée une réalité à côté de la vie de l'économie. Alors, le droit ne sera pas une pure superstructure par-dessus la vie de l'économie, mais sera alors se tenant là comme une entité autonome se formant/façonant. Alors, on ne surmontera pas par une réponse théorique l'erreur de base, la superstition de la question sociale comme si on avait besoin seulement de transformer la vie de l'économie pour parvenir à d'autres concepts de droit, alors on créera simplement la réalité dans l'organisme social triarticulé par là qu'on crée le sol de droit autonome, la réalité à partir de laquelle par circulation humaine/échange humain et rapport humain se constitue cette forte force de propulsion de la vie de droit qui peut maîtriser la vie de l'économie.

Et finalement l'observation historique des temps récents montre encore à partir d'un autre côté, comment ce que justement j'explique est encore prouvé. Regardez en arrière sur les motivations que les humains ont encore eues pour leurs travaux artisanaux et autres jusqu'au 13, 14e siècle. Il sera souvent accentué par les penseurs socialistes modernes que l'humain serait séparé de ses moyens de production. Cela il l'est à un si haut degré comme c'est maintenant devenu le cas par les rapports économiques modernes. Il est séparé notamment de ses produits. Le travailleur, qui travaille dans la fabrique, combien de part a-t-il alors à ce que l'entrepreneur vend ? Que sait-il donc de cela ? Que sait-il du chemin que cela fait dans le monde ? Un petit bout d'un grand contexte ! Il ne reçoit peut-être jamais l'occasion de voir le grand contexte. Pensez-vous ce que cela est comme puissante différence vis-à-vis du vieil artisanat, où le travailleur particulier avait sa joie à ce qu'il produisait, – qui connaît l'histoire sait, comme cela est le cas ; pensez au rapport personnel d'un humain à la production d'une clef de porte, une serrure et semblable. Quand on vient en des contrées primitives, on peut faire encore de très gentilles expériences dans ce rapport, mais où les contrées sont moins primitives, là on ne fait plus de telles expériences. Je vins une fois – pardonnez-moi que je raconte quelque chose de si personnel, mais peut-être cela sert-il à la caractérisation – dans une telle contrée et fut vraiment extraordinairement ravi alors que je rentrais dans une boutique de coiffeur et que le commis coiffeur avait sa claire joie à ce qu'il il pouvait bellement couper les cheveux à un humain ! Il avait sa claire joie à ce qu'il accomplissait. De tels rapports personnels entre l'humain et son produit sont toujours de moins en moins là. Que ce rapport n'est plus là, cela est simplement une exigence de la vie de l'économie moderne. Cela ne peut être autrement sous les rapports compliqués où nous devons travailler sous division du travail. Et n'aurions-nous pas la division du travail, nous n'aurions pas la vie moderne avec tout ce que nous avons pour nécessaire, n'aurions-nous pas de progrès. Il n'est pas possible que les vieux rapports entre l'humain et son produit soient là.

Mais l'humain a besoin d'un rapport à son travail. L'humain a besoin que puisse exister une joie entre lui et son travail, une certaine ardeur à son travail.

La vieille ardeur, l'immédiat être ensemble avec l'objet produit, cela n'est plus, mais cela doit être remplacé par autre chose. Car ce n'est pas supportable pour la nature humaine que ne serait pas là une motivation au travail semblable à celle



qui a été là par la joie à l'immédiat produire l'objet. Cela doit être remplacé par autre chose. Par quoi cela peut-il être remplacé ? Cela peut seul être remplacé par ce que l'horizon de l'humanité sera agrandi, que les humains seront appelés vers le dehors sur un plan sur lequel ils se rencontreront avec leurs semblables en grands cercles – finalement avec tous les semblables, qui habitent avec eux le même organisme social –, pour comme humain développer de l'intérêt pour les humains.

Cela doit arriver que même celui qui dans le coin le plus dérobé travaille à une unique vis pour un grand contexte, n'a pas besoin avec son rapport personnel de s'ouvrir à l'instant à cette vis, mais qu'il puisse porter dedans son atelier, ce qu'il a accueilli comme sentiment pour les autres humains, qu'il le trouve à nouveau, quand il sort de son atelier qu'il a une vivante façon de voir son rapport avec la société humaine qu'il puisse travailler aussi quand il ne travaille pas avec joie pour le produit immédiat, de la raison qu'il se sent un digne membre à l'intérieur du cercle des ses semblables.

Et de ce besoin est issue l'exigence moderne après la démocratie et cette façon moderne d'établir le droit, le droit public de manière démocratique. Les choses dépendent intérieurement avec l'essence de l'évolution de l'humanité. Et ces choses, peut seulement les voir clairement celui qui a l'inclination de regarder vraiment dans l'essence de l'évolution de l'humanité, comme elle se joue sur sol social. On doit sentir comment l'horizon des humains devrait être élargi, comment ils devraient sentir : certes, je ne sais pas ce que je fais à mes semblables, en ce que je fabrique cette vis ici, mais je sais que par les rapports vivants dans lesquels je viens à eux par le droit public, à l'intérieur de l'ordre de société je suis un membre digne, un parmi les autres membres valant également.

C'est cela qui doit reposer à la base de la démocratie moderne et ce qui doit reposer à la base comme sensation à sensation œuvrant entre humains, des législations publiques modernes. Et seulement par ce qu'on regarde dedans la structure intérieure de l'humain on vient à de véritables concepts modernes de ce qui doit se développer comme droit public sur tous les domaines. Nous aurons encore à parler de cela plus exactement dans la cinquième conférence. Mais maintenant pour la fin je veux encore vous montrer comment le domaine de la recherche du droit applicable joue du sol particulier du droit sur le sol de l'esprit.

On peut voir, en ce qu'on regarde simplement à travers les relations que je vous aie maintenant caractérisées, comment apparaissent les lois par ponçage de sensation à sensation entre des humains également justifiés sur sol démocratique, pendant qu'apparaissent sur sol économique les contrats entre coalitions ou aussi entre les humains particuliers. À partir de l'instant où il s'agit de ce que l'individu a à chercher ou à trouver son droit civilement, ou autrement de quelque manière aussi pénale, à cet instant le droit va du sol d'origine du droit sur le sol de la vie de l'esprit.

La repose à nouveau un point – exactement comme pour la législation fiscale – où la représentation humaine moderne ne s'accoutumera encore longtemps pas de ce qui en fait, quand on va/s'engage sur les rapports fondamentaux se montre



comme une évidence.

Voyez-vous, quand il s'agit de juger comment une loi qui est donnée est à appliquer à l'humain particulier, là vient en considération le jugement individuel de cet humain particulier ; là, vient en considération qu'on puisse arriver par ses facultés spirituelles à cet humain particulier. Le soin du droit pénal, le soin du droit civil, celui-là ne peut se tenir sur le sol du droit général, il doit être poussé sur le sol dont je vous déposerai claires les plus profondes particularités après-demain dans l'entretien sur la vie de l'esprit. Il peut devenir seulement acte-droit par là que chacun, qui devient juge, soit aussi placé dans la situation de juger à partir des facultés individuelles, oui des rapports individuels aux humains sur lesquels il a à juger. Peut-être pourrait-on se penser que quelque chose de tel pourrait être érigé des plus différentes manières. J'ai rendu attentif sur comment cela pourra être atteint d'une manière dans mes « Noyaux germinatifs de la question sociale ».

Il existe dans l'organisme social triarticulé, l'administration économique autonome que je vous ai caractérisée hier, il existe le sol de droit démocratique, que j'ai esquissé aujourd'hui, et que je vous exposerai plus loin dans la cinquième conférence dans ses interactions avec les autres domaines. Mais il existe aussi le domaine autonome de la vie de l'esprit, où avant toutes choses le système d'enseignement et d'éducation sera administré de la manière dont je l'ai évoqué hier et exposerai plus loin après-demain. Ceux maintenant qui sont les administrateurs de la vie de l'esprit auront en même temps à placer les juges, et chaque humain aura le droit et la possibilité – disons même purement pour une durée – de se déterminer de quel juge il veut être jugé s'il vient dans la situation d'être jugé pour une quelque chose de droit civil ou pénal. Là l'humain se déterminera son juge à partir des véritables conditions individuelles. Là le juge qui n'est pas un bureaucrate juridique, mais qui sera placé à partir de l'organisme spirituel, d'après les rapports dans lesquels il est en relation sociale avec son environnement, pourra aussi déterminer comment est à juger celui qui est à juger à partir de l'environnement social. Il s'agit de ce que non de besoins étatiques le juge soit placé, mais que les bases à partir desquelles on place un juge soient semblables à celles qu'on fait valoir dans la libre vie de l'esprit lorsqu'on amène le meilleur éducateur à une quelconque place. Le devenir juge sera quelque chose de semblable à devenir enseignant ou éducateur.

Naturellement la recherche du droit applicable découle de la fixation du droit, qui croit sur des chemins démocratiques. Nous voyons tout de suite à cet exemple comment, à partir de la démocratie, croit ce qu'est l'affaire individuelle de l'humain, ce qui doit aussi être jugé de manière individuelle.

La fixation du droit est donc, dans un sens le plus éminent, une affaire sociale. À l'instant où on est contraint de se tourner vers un juge, on a en règle générale, à faire avec une affaire sur- ou anti-sociale (NDT peut être « asociale » plutôt que « sur-sociale » ?), avec quelque chose, qui tombe en dehors de la vie sociale. De telles affaires sont au fond toutes les affaires individuelles de l'humain. De telles affaires sont les branches d'administration de la vie spirituelle, et sous elles aussi



de l'administration de la recherche du droit applicable. La recherche du droit applicable croit vers dehors, par-dessus les frontières de la démocratie.

Ainsi, il s'agit de cela : établir en réalité ce que provoque comme réalité la vie de droit entre les humains. Alors, cette vie de droit ne sera pas une superstructure de la vie de l'économie, mais alors cette vie de droit agira dans la vie de l'économie. Jamais on ne viendra par une pure façon de voir théorique sur ce qui a à se passer sur ce domaine, mais seul par ce qu'on regarde dans la vie pratique et se dit : une véritable vie de droit avec une force de propulsion correspondante peut seulement se constituer quand on crée un sol autonome du droit. Ce sol de droit autonome a disparu sous la vie de l'économie inondant tout. La vie du droit est devenue un appendice de la vie de l'économie. Elle doit à nouveau devenir autonome, comme aussi la vie de l'esprit doit être émancipée de la vie de l'économie. La grosse erreur doit être surmontée pour voir clair dans la question sociale – la grosse erreur, qu'on aurait purement à transformer les institutions économiques, alors se montrerait tout le reste de soi-même. Cette erreur est apparue par ce que la vie économique dans les temps récents est seule devenue puissante. On se laisse influencer suggestivement par la seule puissance de la vie de l'économie. On ne sera par cela jamais amené à une solution de ce qu'est la question sociale. Les humains s'adonneront à des illusions, tout de suite celles du prolétariat. Ils voudront sucer de la vie de l'économie ce qu'ils nomment la « juste répartition des biens ». Mais la juste répartition des biens sera faite seulement quand dans l'organisme social se tiennent des humains qui ont les capacités de créer les institutions correspondantes par lesquelles les exigences économiques pourront être satisfaites. Cela peut seulement se passer quand on reconnaîtra : il s'agit à la satisfaction des exigences sociales pas seul de la transformation de la vie de l'économie, mais de répondre à la question : qu'est-ce qui doit être placé près de la vie de l'économie afin qu'en permanence cette vie de l'économie soit formée sociale par les humains sociaux qui dans la vie du droit, dans la vie de l'esprit, deviennent des humains sociaux ?

Cela doit s'opposer comme vérité à une superstition, un dogme. Et ceux-là qui dans la vie de l'économie cherchent le seul médicament pour une guérison de la vie sociale doivent être renvoyés sur l'esprit et sur le droit. Ils ne devraient pas rêver de cela comme si le droit n'était qu'une fumée, qui monte au-dessus de la vie de l'économie, mais penser à la mesure de la réalité : tout de suite parce que le droit et la conscience du droit se sont retirés dans les temps récents par l'inondation de la vie de l'économie, nous avons besoin pour la formation de notre organisme de société de la réelle création d'un organisme de droit avec la force de propulsion correspondante.

**Réponses aux questions après la troisième conférence. [p. 97]**

Il y a maintenant un nombre de questions qui m'ont été posées. La première :

*Comment pourra être réglé le système économique par un droit fermé sur sol autonome ?*

Maintenant il est seulement nécessaire qu'on prenne en compte, combien différente est la triarticulation de l'organisme social qui est pensée ici de ce qu'on



trouve dans l'État platonique comme articulation/membrement des humains en trois castes : l'état nourricier, l'état de défense, l'état d'enseignement. J'ai aussi dû rencontrer en maints malentendus que des gens ont dits : Oui, cette triarticulation en un organisme spirituel, en un organisme de droit ou d'État, et en un organisme économique, cela n'est que le réchauffé du principe platonicien d'état d'enseignement identique à l'organisme spirituel — on croit ainsi, état de défense identique à organisme étatique juridique, état nourricier identique à organisme économique. Ce n'est absolument pas ainsi. C'est le contraire de cela. Avec la triarticulation de l'organisme social il s'agit notamment de ce que les administrations des différentes branches de la vie humaine soient séparées les unes des autres, de manière non pas à ce que les humains soient répartis en états, mais que ce qui est isolé des humains, l'administration des institutions, se divise en trois membres, qui ont à coopérer justement par les humains vivants. Le vivant humain se tient donc dans tous les trois. La conscience est apparue de proche en proche dans l'humanité qu'il n'est finalement pas de la dignité humaine de développer des différences de classes, d'états et ainsi de suite. Dans la réalité celles-ci seront surmontées, lorsqu'on articulera l'organisme social selon ce qui est objectif, d'après, ce qui est séparé de l'humain.

Ainsi, on doit se représenter par exemple ce qui suit. J'aurais à vous parler encore sur semblable dans la cinquième conférence. Qui gagne une idée de la vie de l'esprit vraiment libre, celui-là pourra voir à travers comment cette vraiment libre vie de l'esprit n'a pas du tout cette abstraction, qu'a diversement la vie de l'esprit actuelle. Vous connaissez aujourd'hui, ou vous pourriez au moins connaître, toutes sortes de conceptions du monde philosophiques, religieuses et semblables. Pensez seulement comme ces conceptions du monde sont devenues abstraites, comme étrangères à la vie. On n'a besoin que de se souvenir de comment aujourd'hui un humain peut avoir sa façon de voir éthique, esthétique, scientifique, religieuse comme commercial, comme industriel, comme agriculteur et à côté de cela, il a l'administration de sa fonction, son économie et ainsi de suite. Oui, les deux marchent dans une certaine mesure l'un à côté de l'autre. L'un ne s'élève pas dans l'autre. Cela provient de ce que, pris à la base aujourd'hui encore toujours sur le domaine de la vie de l'esprit, nous avons la poursuite de la vieille vie de l'esprit grecque, qui est sortie d'entièrement autres rapports. Cela les humains ne le savent pas pour une grande part, mais nous avons réellement, dans notre mentalité sociale, la poursuite de la vie de l'esprit grecque, qui reposait sur ce que ne conduit un être-là plein et dignement humain que celui qui en fait ne travaille pas, qui prend soin seulement de la politique et au plus, surveille l'agriculture et de ce genre. Celui-là qui travaille, il n'appartenait en fait en réalité pas aux humains qui viennent en considération en un sens plus haut. Chez le grec cela reposait dans une certaine mesure dans le sang de se placer ainsi au règne humain et d'après cela s'aménageait toute sa vie de l'esprit. La vie de l'esprit grecque n'est pas pensable autrement, alors comme formation supérieure par-dessus une large sous formation de gens qui ne pouvaient prendre part à cette vie de l'esprit, qui n'avaient pas la vie de l'esprit grecque en tant que telle.

4



Mais cette façon de voir la vie de l'esprit est restée dans notre sensation. On n'a pas besoin de véritablement juger avec passion sur de telles choses, mais on peut les considérer : les cercles dirigeants, guidants se sont souvent occupés de manière très abstraite avec ce qu'est la fraternité humaine, l'amour du prochain et ainsi de suite. Prenons un exemple drastique. Dans le milieu du 19<sup>e</sup> siècle où les gens ont réfléchi aussi du point de vue de leur conception du monde religieuse, éthique sur l'amour du prochain, sur la fraternité, on a fait un enregistrement statistique sur les dommages du travail à la mine en Angleterre. Là s'est établi que dans le travail de mine, dans le fait, des enfants de neuf, onze, treize ans étaient descendus du lever du soleil et seulement remontés après le coucher du soleil, ainsi que les pauvres enfants n'ont pas vu le soleil par tout le jour, par toute la semaine, seulement le dimanche. Oui, aux charbons qui ont été étaler de cette manière au grand jour en des chambres bien chauffées, les classes cultivées se sont alors entretenues en leurs conceptions du monde étrangères à la vie sur fraternité, sur amour du prochain, ont développé leurs avis éthiques, ont même développés qu'un humain éthique est seulement celui qui, sans différence d'état et ainsi de suite, aime tous ses semblables.

Mais une telle vie de l'esprit – et pris au fond ce train va par toute notre vie de l'esprit – est une vie de l'esprit étrangère à la vie. C'est la vie de l'esprit qu'on conduit dans l'intérieur, qui n'a pas la force de propulsion de s'étendre jusque dans la vie. Réfléchissez à quel fossé réside entre ce que le commercial fait vivre en sa formation esthétique, religieuse et ce qu'il notifie dans son livre de caisse. Là est d'ailleurs aussi écrit sur la première page : « Avec Dieu », mais c'est peu familier avec le Dieu que là il vénère dans son cœur.

Maintenant, voyez-vous, là vous avez le profond fossé entre la vie de l'esprit abstraite et la concrète réalité extérieure. À ce fossé on s'est aujourd'hui habitué comme à quelque chose d'évident. Il y a des philosophes, des moralistes qui traitent de bienveillance, qui traitent de bonté, d'amour du prochain et tout le possible. Mais prenez un tel livre philosophique et demandez-vous comment on devrait par exemple former la banque. Une vie de l'esprit qui est vraiment émancipée, est placée sur ses propres pieds, elle reliera à nouveau pratique de vie avec activité spirituelle, avec ce qui est vie de l'esprit.

Qui notamment entendra ma conférence d'après-demain ne croira pas que dans une quelque nuance je veux donner seulement à la vie de l'esprit un train matérialiste. Vous verrez tout de suite que le contraire sera le cas. Mais tout de suite quand on ne veut pas cela, quand on veut placer la vie de l'esprit sur ses fondements spirituels, alors cela ne peut pas inciter l'un à traiter la vie matérielle comme quelque chose d'étranger à la vie de l'esprit, mais de traiter l'esprit ainsi qu'il peut s'immerger dans l'immédiate réalité. Là-dessus, des humains sont aujourd'hui déjà étonnés quand on leur parle ainsi dans le concret.

Par exemple, un industriel me demanda : « oui, donc, vous voulez que par exemple au praticien qui travaille dans un métier pratique, s'y connaît, quand il a l'aptitude – quand l'administration spirituelle trouve qu'il a l'aptitude –, serait-il vieux de trente-cinq, quarante ans, suive l'appel, bien égal sur quel domaine de



savoir c'est, maintenant d'apprendre à quelque haute ou basse école un certain nombre d'années ». Alors, il sort de nouveau de la pratique ! La vie de l'esprit est séparée de la vie de l'économie. Mais celui qui fait l'économie utilise tout de suite ce qu'il s'approprie dans la vie de l'esprit séparée : un continuel va-et-vient par-dessus.

« Mais c'est donc ainsi que l'humain doit être placé d'après ses capacités sur un poste limité, voyez-vous, j'ai dans ma fabrique, dans mon affaire, un humain qui est entièrement fait ainsi qu'il exige toujours que je devrais installer pour lui un laboratoire chimique, dans lequel unique et seul il peut faire des expériences. Les humains sont justement de différentes sortes ! » Ils le sont, ils sont assortis différemment parce qu'ils sont éduqués ainsi par les rapports des temps récents. En vérité, personne ne peut vraiment se tenir dedans la vie de l'esprit, qui ne peut aussi placer son homme dans la vie pratique. Alors seulement quand on peut porter l'esprit partout dans la vie pratique, alors on peut aussi placer son homme dans la vie de l'esprit.

Ainsi, sera tout de suite par ce que, ce qui de l'humain est séparé, sera triarticulé, le séparé sera rassemblé par l'humain. Quand donc dans le système d'État démocratique apparaît le droit, ainsi les humains, qui alors sont actifs dans la vie de l'économie, introduiront le droit dans la vie de l'économie, feront de telles institutions qui expriment le droit. Par les vivants humains ce sera porté dedans, pas par des mesures abstraites et du même genre. C'est ce dont il s'agit : à nouveau placer les institutions sociales sur la base du vivant humain. J'ai aimé répondre cela sur cette question.

Voyez-vous, aussi sur les domaines particuliers se montrera que le savoir peut être vraiment fait fécond à la vie. Voyez aujourd'hui un grand nombre d'universités. Là sera aussi enseignée la pédagogie. Maintenant donc, ainsi en matière annexe les philosophes enseignent la pédagogie dont ils comprennent peu en règle générale. Dans un organisme social sain un quelque maître d'école approprié, qui comprend à se servir pratiquement du cours, a deux ou trois ans à enseigner ; alors, il retournera à nouveau à sa matière pratique. Ainsi, ce sera dans toute la vie. Parce que ce qui des humains est séparé, est articulé triple, par cela on sera tout de suite en situation que l'humain apporte dans chacun de ces domaines ce qui se vit dans son autonomie dans l'autre domaine.

Deuxième question :

*Qui juge dans les affaires de tribunal de commerce, volontiers pas des conseils du domaine culturel seuls, qui sont dénués de connaissances en la matière, pas des experts en la matière seuls ?*

Pris à la base, beaucoup est déjà répondu de cette question avec ce que j'ai justement dit maintenant. Par la formation de notre vie de l'esprit l'un est ainsi préparé comme il doit être afin qu'il soit un stagiaire correct, afin qu'il soit un commercial correct et du genre. Il s'agit de ce que justement dans l'organisme social triarticulé, avec la vie de l'esprit autonome, ne sera pas enseigné ainsi, mais que l'humain en fait par l'art et la manière comme la vie de l'esprit pose ses propres conditions, viendra à une certaine pratique de vie, et qu'il pourra aussi façonner



cette pratique de vie. On n'a donc absolument pas à avoir un jugement conforme aux choses sur tous les domaines. C'est cela tout de suite qui ne peut être et sur quoi n'a pas le droit d'être compté. Que l'humain correct siège dans un tribunal de commerce, pour cela sera toutefois à veiller à partir de l'administration spirituelle, parce que dans l'administration spirituelle siègeront aussi ces humains-là qui comprennent quelque chose des lois du commerce. Ce qui est savoir, ne sera pas centralisé en matière de la manière dont c'est aujourd'hui, mais ce sera, par comment les humains sont entre eux dans les corporations de l'organisation spirituelle, possible de rassembler un tel tribunal de manière correspondante, de rassembler à la mesure de la chose, pas à partir d'un quelconque besoin économique ou du genre.

*Comment peut-on apprécier correctement les besoins d'un humain ou mesurer la véritable valorisation d'un objet produit par lui, alors que les besoins en marchandises des humains sont si différents ?* 5

Tout de suite parce qu'ils sont différents, doivent être créées de réelles institutions, qui existent en ce que des humains sont là, qui étudient ces besoins, apprennent à connaître ces besoins. De telles choses ne pendent pas en l'air, de telles choses peuvent être posées sur un sol réel. Je peux vous présenter un petit exemple. Il existe une société, elle est en plus inscrite sur les affiches : la société anthroposophique. Elle s'est, à côté de ce à quoi ici beaucoup d'humains souscrivent, aussi occupée de vraies affaires pratiques, qui se tiennent absolument dans la ligne, aussi en petit, de ce que j'ai expliqué ici sur la question sociale. Ainsi se trouva au sein de la société anthroposophique un monsieur qui pouvait fabriquer du pain. Comme on avait justement à disposition une corporation d'humains qui naturellement sont aussi des consommateurs de pain, une corporation d'anthroposophes, on a pu introduire à peu près une association entre le monsieur comme fabricant de pain et ces consommateurs ; cela signifie qu'il a pu orienter sa production d'après les besoins de la consommation, ainsi qu'on connaît les besoins et qu'on peut organiser absolument la production d'après les besoins existants. Cela le marché ne le fera pas, qui organise le tout anarchiquement, cela ne peut se passer que si des institutions sont là par les humains, qui étudient vraiment les besoins, dirigent la production d'après les besoins, les règlent par les associations. 5

Les penseurs socialistes voudraient faire aujourd'hui la mise en évidence des besoins par la statistique. Cela ne peut être fait par la statistique. La vie vivante ne se laisse pas former par la statistique, mais seul par le sens de l'observation directe de l'humain. Des humains doivent être mis dans l'organisme économique par les contextes sociaux à des fonctions précises ou semblables, qui sont là pour la répartition à la production des connaissances concernant les besoins. 5

Tout de suite parce que les besoins sont différents, il s'agit non pas d'appeler une tyrannie des besoins, qui très certainement apparaîtrait sur la base des programmes sociaux-démocrates actuels, mais il s'agit de connaître les besoins vivants, comment ils devraient être satisfaits. Que certains besoins ne puissent être satisfaits, ressortira aussi de la pratique en tant que telle. Il ne saurait être



décidé à partir d'un dogme, parce que quiconque pense, ceci ou cela n'est pas un véritable besoin humain.

Mais si un nombre d'humains ont des besoins, qui appellent des biens à la production desquels des humains devraient être utilisés — cela se produira tout de suite dans la vie économique vivante, reposant sur ses propres pieds —, on ne pourra pas produire ces biens pour ceux qui ont des besoins individuels.

Il s'agira justement pour cela de jauger, si les besoins peuvent être vraiment considérés sans négligence, sans dommage pour les forces humaines.

*Question : Comment Dr Steiner pense-t-il la réalisation pratique de la triarticulation ? Est-il possible d'agir dans le Bundesrat ? Ou doit avoir lieu un referendum après une diffusion suffisante du concept ? Ou doit-on attendre jusqu'à ce que révolution et guerre civile aient mis bas l'ordre actuel ?*

5

Pour le moment il s'agit donc de prendre au sérieux, qu'ici une nouvelle méthode, au moins relativement nouvelle méthode vis-à-vis des méthodes, qui sinon sont respectées, doit être mise en œuvre. Il s'agit de ce que, pas comme c'est le cas chez les vieux parlements, soit visé des buts, mais que de la chose elle-même, j'aimerais dire, à partir des tendances de la vie moderne, soit saisi ce qu'en fait les humains promeuvent dans leurs sous conscience, quand aussi ils ne sont pas clairs là-dessus. Et alors, quand on est en mesure, de rendre cela compréhensible, ce dont il s'agit, alors un nombre d'humains sera là, qui comprendra, ce qui a à se passer. Et quand un grand nombre suffisant d'humains est là, qui ont de la compréhension, pour ce qui doit se passer, là, je crois, les chemins se donneront. J'ai dans mes « Noyaux germinatifs de la question sociale » justement exposés, comment en fait à chaque point de la vie peut être commencé avec cette triarticulation, si seulement on veut, si seulement on comprend son sens.

5

Que n'est pas envisagé, par une quelque révolution, de provoquer ce qui vit dans la triarticulation, cela repose aussi sur une considération historique. J'ai justement à dire que donc des transformations sur des domaines spirituels – que l'on prenne seulement le christianisme – ont eu lieu en Occident, qu'aussi sur des domaines politiques ont eu lieu des transformations. Mais déjà sur domaines politiques les transformations laissent certains restes. Aujourd'hui, les humains pensent à des révolutions économiques – nous auront encore à parler sur toute la question dans la cinquième conférence, dans les prochaines conférences absolument -, mais de telles révolutions auront toutes le destin que la révolution de l'Est européen aura certainement : seulement générer de la déconstruction, pas de construction, que la révolution hongroise avait, que particulièrement la révolution allemande du 9 novembre 1918 a, qui donc est complètement dans l'ensablement, qui est dans l'ensablement du fait, que se montre clairement qu'aujourd'hui il ne s'agit véritablement pas de produire un quelconque bouleversement puissant, mais d'avoir des idées, par lesquelles des contextes normaux durables peuvent être provoqués.

6

Se reconnaît un suffisamment grand nombre d'humains à la compréhension de telles choses, alors se présentent les voies. Car l'idée de la triarticulation de l'or-

6



ganisme social n'est pas seulement un but, mais elle est elle-même un chemin. Mais il s'agit que l'on ne se pose pas quelque chose sur le sol, sur lequel tant de gens se posent. Je l'ai par exemple vécu dans certains domaines, lorsque j'ai expliqué la triarticulation, que les gens ont aussi lu mon livre « les fondements de l'organisme social ». Ils ont trouvé cela plausible, ce qui est dedans. Mais des gens de l'aile radicale de la Gauche ont trouvés : oui, cette triarticulation est très bien, mais là doit d'abord se faire avant une révolution, une dictature du prolétariat, alors nous nous ressaisirons de la triarticulation – et cela a été dit de bien bonne volonté - ; mais maintenant nous la combattons jusqu'au couteau ! – Cela fut la conséquence : parce qu'on est en fait d'accord, on la combat jusqu'au couteau ! Cela m'est donc diversement venu en vis-à-vis. Ces choses reposent en fait absolument sur une fausse pensée : que l'on peut faire une quelconque chose, avant que de la compréhension ne soit arrivée pour.

Particulièrement caractéristique est un petit épisode : j'ai à un endroit d'Allemagne du sud parlé sur ces choses. Là, intervint un communiste. L'homme était en fait un très gentil humain. Mais dans le cours de son exposé, il dit à peu près la chose suivante à ses auditeurs, il était aussi un humain très intelligent d'après sa conscience supérieure, dans la sous-conscience nettement moins, moins intelligent : Voyez-vous, je suis un réparateur de souliers. Je sais très bien, que je suis un réparateur de souliers, que je ne suis pas en mesure dans la future société sociale de devenir un officier d'État civil. Pour officier d'État civil, là, on a besoin d'un qui est formé pour cela. – Mais l'homme, il avait auparavant en toute diligence développé ses plans sur l'ordre social desquels ressortait : à ministre dans l'État futur, à cela il se sentait volontiers appelé – à l'officier d'État civil pas, mais volontiers à ministre !

Que telle manière de penser règne, cela je pourrais encore vous le prouver à maints autres gentils exemples. Mais cela montre justement qu'il s'agit que vraiment d'abord une fois, une compréhension prenne place pour ce qui est le contenu de la triarticulation. Alors se présenteront des chemins. Et l'on devrait espérer, que cette compréhension pourrait pendre place, avant qu'il ne soit trop tard. Si seulement un peu l'humain actuel pouvait se secouer à la compréhension de ce qui est nécessaire, alors cela y viendrait quand même. Alors, on ne demanderait pas aussi en fait, si on doit s'adresser au Bundesrat par un referendum ou semblable, mais on saurait : aussitôt que suffisamment d'humains sont là, la chose est aussi là – quand suffisamment d'humains la comprennent. C'est, pris fondamentalement, ce qui est le secret d'une société, qui aspire à la démocratie : que la chose est là, quand elle trouve vraiment compréhension intérieure et qu'elle est véritablement claire intérieurement. C'est de cela qu'il s'agit.

Maintenant est déposée la question :

*Le principe du droit pénal n'est-il pas un vestige ?*

Et :

*L'idée du punir a-t-elle elle une justification vis-à-vis de l'idée de l'amélioration pédagogique ?*



L'idée du punir est en fait une des plus difficiles, et toutes les réponses possibles ont justement été données au cours de l'observation historique. Sur un tel sol dont proviennent les idées de la triarticulation de l'organisme social, se présentent aussi certaines conséquences, qui sur un autre sol ne se présentent pas. Tout le particulier qui se passe à l'intérieur d'un ordre social, est, pris fondamentalement, quand même une conséquence de l'ordre social entier. Ainsi que chaque morceau de pain, que je peux acquérir est une conséquence de tout l'organisme social, ainsi les motivations au punir sont fondées dans toute la structure de l'organisme social. Et tout de suite à la circonstance que des punitions deviennent nécessaires, justement là-dedans se montre que dans tout l'organisme social est quelque chose qui ne devrait pas être dedans. Quand on, je ne dis pas maintenant, représente l'organisme social en tant que tel, mais développe absolument de telles impulsions une vision du monde pratique, à partir de laquelle on gagne l'idée de l'organisme tri-articulé, alors se montre véritablement la façon de voir que, de toute façon, en rapport à peine et régime pénitentiaire, on viendra à d'autres choses, et la nécessité de la peine se présentera bien moins, lorsque de telles choses sont socialement véritables comme elles ont par exemple été promues dans la conférence d'aujourd'hui. Le droit pénal qui, comme l'ombre accompagne en fait des conditions non sociales, pourra être réduit à un minimum dans des conditions sociales. Par cela, les questions qui aujourd'hui émergent vis-à-vis du droit pénal, si c'est un vestige et semblable, seront posées sur une tout autre base si un tel bouleversement se passe vraiment. J'aimerais dire : quand l'humain est malade, ainsi il fait certaines choses ; quand il est sain, il fait d'autres choses. Ainsi en est-il aussi ici. La nécessité de punir indique vers certains symptômes de maladie à l'intérieur de l'organisme social entier. Quand on aspire de rendre l'organisme social sain, alors les concepts sur peine, droit pénal, régime pénitentiaire pourront justement être placés sur un tout autre sol. Donc j'aimerais dire : on doit essayer de chercher la réponse dans toute l'explication sur la transformation sociale sur ce qui devient aussi alors à partir du particulier comme, par exemple, droit pénal ou régime pénitentiaire.

*Repose-t-il dans la capacité à juger de chaque humain de déterminer, combien de temps de travail exige une certaine branche de production ?*

Oui, être capable de jugement avec d'autres humains de décider sur de telles questions est quelque chose d'autre que de rester couché dans l'arbitraire de l'humain particulier. Si vous lisez mes « Noyaux germinatifs de la question sociale » - et je reviendrais encore sur le droit du travail dans les conférences - alors vous verrez, que dans l'organisme social triarticulé la régulation de la manière du travail, du temps de travail doit devenir une affaire du droit public, que donc ce qui sera demandé ici doit justement être réglé sur le sol de droit démocratique. Là il s'agit donc de ce qu'une telle question soit réglée par chaque humain ensemble avec tous les humains de l'organisme social. Pour cela, l'humain est capable de jugement, qu'il peut ensemble avec les autres prévoir une convention sur de telles questions. Donc, il n'est pas justifié de demander : *Repose-t-il dans la capacité à juger de chaque humain de déterminer, combien de temps de travail exige une certaine branche de production ?* - Cela ne repose très certai-



nement pas chez l'humain particulier, dans son arbitraire ; mais cela repose dans la possibilité, d'obtenir un jugement public par convention démocratique et majorité démocratique sur un tel sol de droit, comme je vous l'ai décrit aujourd'hui.

*Ne devons-nous pas tout d'abord clarifier le psychique/ce qui est d'âme dans l'humain avant que nous allions aux mises en œuvre en grand dans cet État ?*

Maintenant, beaucoup de ce qui est pensé ici sera donc tout de suite l'objet de la prochaine conférence. Mais, voyez-vous, l'idée de la triarticulation de l'organisme social est une idée pratique. C'est pourquoi elle voit aussi toutes choses d'un point de vue conforme à la réalité. Il y a aujourd'hui beaucoup d'humains qui disent simplement : maintenant nous avons la question sociale donc elle doit être solutionnée, donc on doit réfléchir à un programme, par cela la question sociale sera solutionnée ; aujourd'hui nous avons des conditions sociales qui ne sont pas souhaitables, nous devons trouver une solution de la question sociale ; alors s'en formeront demain des conditions sociales, qui sont socialement souhaitables.- Mais la chose ne repose pas ainsi. Dans chaque évolution de l'humanité que j'ai aujourd'hui décrite la question sociale s'est justement montrée de certaines constitutions d'âme, constitutions de corps et des conséquences de cela en rapport à la vie sociale. Elle est là, la question sociale, et on ne peut pas la résoudre théoriquement, ne peut pas donner des lois par lesquelles la question sociale sera résolue. Elle est là et restera là. Elle sera chaque jour soulevée sur le nouveau. Pour cela doivent aussi toujours être là des institutions, par lesquelles elle doit chaque jour être résolue sur le nouveau. Donc il ne s'agit pas qu'on répartît la chose si joliment : tout d'abord, nous faisons l'âme humaine appropriée, alors nous amènerons des conditions sociales souhaitables. Non, il s'agit de ce qu'on reconnaisse la question sociale, qu'on essaye, dans la réalité de réaliser quelque chose ainsi que, par exemple, est le sol de droit autonome ou le sol d'esprit autonome, ce par quoi la question sociale peut être en permanence résolue.

Je me suis, dans mon livre « Les noyaux germinatifs de la question sociale », gardé contre ce qu'on considère ce que j'ai dit sur la similarité entre l'organisme humain particulier et l'organisme social en rapport à la triarticulation de l'organisme social comme un oiseux jeu d'analogie. Je ne voulais véritablement pas faire un quelque jeu d'analogie comme Meray ou plus anciennement Schäffle entre l'organisme humain et l'organisme social. Mais ce que j'ai expliqué dans mon livre « Des énigmes de l'Âme », qu'une véritable observation de la nature vient à cela de considérer l'organisme humain comme une collaboration de trois membres autonomes, cela exige une pensée et une manière de regarder qui alors féconde pourra être utilisé aussi sur l'organisme social, mais pas par transfert, mais tout de site par observation non prévenue du social comme de l'organisme naturel. Là est maint qu'on peut apprendre à l'un ou à l'autre.

N'est-ce pas, les humains aimeraient regarder l'organisme social ainsi que là des institutions sont contenues, que donc tout sera fait de la meilleure manière. Il n'est jamais demandé si cela est aussi possible. Les gens aimeraient fonder une vie de l'économie dans laquelle sont des institutions par lesquelles jamais ne peuvent apparaître des dommages. On ne remarque pas que dans la vie il s'agit



justement de vie et non d'abstractions ! Dans les humains, dans l'organisme naturel, est par exemple l'institution que nous inspirions l'oxygène ; celui-là sera transformé en acide carbonique. L'acide carbonique joue un rôle dans l'organisme humain par certains organes, qui l'amènent ainsi en liaison avec d'autres substances, que certaines fonctions de l'organisme humain puissent aller de soi. Oui, là doivent être là certains organes, lesquels font l'un. Ne serait là qu'eux, ainsi des dommages surviendraient dans l'organisme. Ces dommages on doit aussi les laisser survenir, mais dans leur apparition ils devront être empêchés. Cela est l'essence du vivant. Ceux-là qui disent : nous avons un organisme économique, façonnons-le ainsi, qu'il fonctionne par lui-même ; alors, nous avons besoin à côté de celui-là un organisme de droit ou d'esprit – ceux-là parlent exactement comme ceux qui disent : ce serait donc bien mieux de la part du créateur ou des forces de la nature quand on aurait simplement besoin de manger une fois dans la vie et qu'alors l'organisme humain serait organisé ainsi que cela n'est pas toujours à nouveau détruit et toujours de nouveau mangé à neuf. - Quand il s'agit du vivant, il s'agit de montée et descente/croissance et décroissance des processus. Une vie de l'économie, qui est économiquement correctement organisée, cela laisse apparaître des dommages tout de suite par sa compétence ; et dans l'apparition, dans le status nascendi, on doit en même temps annuler ces dommages. Cela on ne l'a pas par l'organisme économique lui-même, mais par le se tenir à côté d'organismes de droit et d'esprit. Ceux-là doivent être là afin qu'ils retiennent les dommages de l'organisme économique dans leur apparition. Cela est le caractère du vivant, que les choses se tiennent en intense interdépendance.

Une telle observation est toutefois plus incommode, mais en est une qui compte avec les réalités, qui ne veut pas réformer l'organisme économique ainsi qu'il se retient lui-même, se détruit lui-même. Il est facile de dire tel et tels dommages sont apparus de la production moderne, donc on la supprime, en institue une autre. - Il ne s'agit pas de simplement exiger une quelque chose, mais d'étudier les possibilités d'une existence vivante. Et une possibilité est celle-là que dans ce membre-là cela appelle d'un côté certaines choses qui, si elles poursuivaient le processus unilatéral, conduiraient partie de cet organisme à la mort de l'organisme concerné. D'autres membres de l'organisme œuvrent contre et déjà dans le status nascendi, dans le contexte d'apparition, sera exercé correction par l'autre. Ainsi, les trois membres doivent exercer le corriger l'un l'autre. Ainsi, c'est penser conformément à la réalité. Et qui veut aujourd'hui vraiment s'occuper avec la question sociale, celui-là doit s'habituer à une pensée à la mesure de la réalité. Nous faisons voile dans les pires contextes quand la pensée tordue, caricaturée, qui n'a pas à faire avec réalité, fait le programme à partir des passions, émotions humaines, prend partout place. Mais une pensée conforme à la réalité créera de la réalité. C'est pourquoi il s'agit tout d'abord de gagner une pensée conforme à la réalité.

**QUATRIÈME CONFÉRENCE -**  
**Zurich, 28 octobre 1919 -**  
**QUESTIONS DE L'ESPRIT, SCIENCE DE L'ESPRIT -**  
**(Art, science, religion) Système éducatif – art social**



Quand on survole l'histoire des dernières années et se demande : comment se distinguent les questions et exigences de nature sociale, qui ont donc été posées depuis plus qu'un demi-siècle ? - ainsi on ne pourra donc pas faire autrement que de recevoir la réponse suivante : dans de larges domaines du monde civilisé ont été des personnalités qui se sont, à leur manière, adonnées à l'observation des questions sociales des décennies durant, rangée à la possibilité de travailler positif en leur sens à une reconstruction, à une nouvelle formation des rapports sociaux, et un phénomène extraordinairement caractéristique est volontiers celui-là que toutes les théories, toutes les façons de voir qui se sont montrées comme socialistes, de différents côtés depuis plus d'un demi-siècle, se sont avérées comme sans pouvoir vis-à-vis d'une véritable reconstruction, d'une nouvelle formation des rapports présents. Dans les dernières années, beaucoup a échoué, peu construit - aux sensés devra vraisemblablement même être dit : pas du tout -. La question ne doit-elle pas là se presser dedans l'âme humaine : en quoi repose en fait la raison de cette impuissance des façons de voir développées vis-à-vis du travail positif ?

Sur cette question je me suis autorisé de donner une courte réponse - sur laquelle j'ai le droit aujourd'hui de rendre attentif - au moment qui a précédé la grande catastrophe guerrière mondiale : au printemps 1914 dans un petit cycle de conférences qui j'ai cette fois là tenu à Vienne devant une petite assistance - une plus grande m'aurait alors probablement ri au nez sur ce que j'ai dit. Je me suis autorisé cette fois-là à dire vis-à-vis de tout ce que les praticiens de la vie ainsi nommés acceptaient que dans nos conditions sociales de par tout le monde civilisé vit quelque chose qui se montre comme un abcès social à l'observateur exact de la vie intérieure de l'humanité, comme une maladie sociale, comme une sorte de formation de cancer, qui dans les prochains temps d'une manière terrible devra venir à l'éruption sur le monde civilisé. Cela, ceux qui parlaient cette fois-là de détente politique et du genre - ils étaient des hommes d'État pratiques -, pouvaient le considérer comme le pessimisme d'un idéaliste. Cela était exprimé à partir de ce qu'on peut gagner comme conviction d'une observation de l'évolution humaine en science de l'esprit, d'une telle observation de science de l'esprit comme je veux la caractériser ce soir devant vous.

Dans un coin nord-ouest de la Suisse l'édifice de Dornach, le Goetheanum est dédiée à cette observation de science de l'esprit. Cet édifice devrait être le représentant extérieur pour le mouvement de science de l'esprit auquel je pense ici. Vous pouvez donc aujourd'hui entendre différentes choses, lire aujourd'hui différentes choses sur ce qui devrait être ambitionné avec l'édifice de Dornach, qui est pensé avec le mouvement pour lequel cet édifice devrait être le représentant. Et vous pouvez vous dire dans la plupart des cas : le contraire est correct de ce qui sera bavardé la plupart du temps sur ces choses aujourd'hui. On cherche en ce qui sera ambitionné avec ce mouvement et sa représentation par l'édifice de Dornach toute sorte de mystérieux, toute sorte de faux, de mystique insensée, toute sorte de bazars obscurs. De cela ne peut être parlé autrement que comment



justement règne aujourd'hui encore malentendu sur malentendu sur ce courant de la vie de l'esprit. En vérité il s'agit de ce que de manière consciente sera ambitionné avec ce courant spirituel ce renouvellement de notre vie civilisée entière, comme elle s'est développée au cours de l'humanité en art, religion, science, éducation et ainsi de suite, et comme cela nécessite véritablement un renouvellement pour les sensés, oui, on peut dire, nécessite un renouvellement à partir de leurs fondements.

Et ce courant spirituel conduit à la conviction que j'ai déjà évoquée dans les conférences, qui ont précédé celle-là dans ce cycle : que ce n'est aujourd'hui pas fait vis-à-vis du mouvement social avec la réflexion sur l'une ou l'autre nouvelle institution, mais de ce qui serait exigé des raisons profondes du développement de l'humanité, une transformation de la représentation, de la pensée, de la constitution d'âme la plus intérieure de l'humanité elle-même. Et la science de l'esprit pensée ici ambitionne une telle transformation. Et elle doit penser que, parce que les façons de voir sociales, dont j'ai justement parlé, sont issues de vieilles évolutions de l'humanité qui ne sont plus actuelles et des façons de se représenter grandies à la vie actuelle, elles ont pour cela si clairement fait naufrage qu'elles avaient été placées à une nouvelle reconstruction, à une nouvelle formation

Ce dont nous avons besoin est raison. Que veulent en fait les nostalgies et exigences sous-conscientes, pas encore remontées dans la pensée consciente de l'humanité actuelle ? Que veulent-elles avant toutes choses vis-à-vis de l'art, vis-à-vis de la science, vis-à-vis de la religion et vis-à-vis du système d'éducation ?

Regardons-nous par exemple ce qui tout de suite dans les temps récents s'est formé comme art. Je sais très bien, en ce que je donnerai ce qui suit comme une petite caractéristique de ce qui s'est formé comme art, je devrais susciter réprobation chez beaucoup, oui la chose sera par beaucoup abordée ainsi qu'avec cela était documenté la pleine absence de compréhension vis-à-vis des courants de l'art récent .

La caractérisation principale de la récente évolution de l'art, quand on met de côté des tentatives particulières très méritoires en fait des dernières années, est volontiers celle que l'évolution de l'art a perdu une impulsion intérieure particulière, pour à partir d'une nécessité humaine placer quelque chose devant l'humanité que cette humanité éprouve comme besoin immédiat. Toujours plus et plus l'opinion est donc montée que vis-à-vis d'une œuvre d'art on devrait demander, jusqu'où dans cette œuvre d'art vivrait l'esprit, le sens de la réalité extérieure, jusqu'où la nature extérieure ou la vie humaine extérieure sera rendue de nouveau par l'art. On a purement besoin de se demander : qu'a pour signification une telle opinion vis-à-vis, disons, d'une peinture ou œuvre d'art de Rafael ou Leonardo ? - Ne voyons-nous pas à cela que le rapport à la réalité extérieure immédiate n'est absolument pas ce qui donne la mesure, que là ce qui donne la mesure est la création à partir de quelque chose qui se tient loin de la réalité extérieure immédiate ? Quels mondes nous irradiant quand nous voyons à Milan l'image déjà à peine plus appréciable, la scène de Leonardo da Vinci, ou quand



nous nous tenons devant une image de Rafael ! N'est-ce pas pour finir une pleine contingence sans importance dans quelle mesure ces artistes ont aussi atteint l'une ou l'autre des lois de l'être-là naturel ? N'est-ce pas chez eux la chose principale qu'ils nous disent quelque chose d'un monde que nous ne voyons pas, quand nous voyons simplement avec nos yeux, quand nous percevons simplement avec nos sens extérieurs ?

Et ne s'est pas toujours de plus en plus lever comme le seul critère pour une œuvre d'art ou une quelque chose artistique absolument que l'humain moderne éprouve : la chose est elle alors maintenant en fait vraie ? - et vrai on pense là au sens habituel naturaliste. Demandons-nous, aussi botocudique (NDT branche indienne brésilienne, humain inculte au comportement mauvais) que cela sonne aussi à certaines façons de voir artistiques aujourd'hui : qu'est un art dans la vie, donc aussi dans la vie sociale, qu'est un art, qui ne veut rien d'autre que de rendre un bout de réalité ?

Dans le même temps, dans lequel est monté le capitalisme moderne, est monté la technique moderne, se développa donc avant tout sur domaine artistique la représentation du paysage. Évidemment, je connais aussi la justification picturale du paysage. Mais l'autre question est aussi pleinement justifiée : je me tiens devant un paysage encore ainsi artistiquement achevé ; peut-il d'une quelque manière atteindre ce que j'ai devant moi quand je me tiens sur un versant de montagne et que j'ai le paysage comme nature elle-même devant moi ? - Tout de suite la montée du paysage atteste comme l'art a beaucoup pris son refuge – parce qu'il ne pouvait se créer à partir d'un quelque spirituel, suprasensible – à la pure imitation du naturel, mais qu'il ne peut donc pas atteindre.

Que devient un art qui vit seulement de telles impulsions ? Un tel art ne devient pas quelque chose qui comme une fleur pousse de la vie ; il devient quelque chose qui se place près de la vie comme un luxe, comme quelque chose que seul peut désirer celui qui ne se tient pas pleinement dans la vie avec ses soucis. Et ce n'est pas compréhensible qu'alors ces humains qui seront entièrement accaparés du matin au soir par l'immédiat souci de la vie, qui ne peuvent aussi pas gagner de formation, qui se hissent à la compréhension, qui doit elle-même être en premier une artistique, cet art, dont ces humains se sentent séparés par un fossé ? Et quand aussi on se ne risque pas à l'exprimer aujourd'hui, parce qu'on l'éprouve philistieux, cela se manifeste dans la vie sociale : que de larges cercles regardent vers cet art et inconsciemment l'éprouve comme un luxe de la vie, comme quelque chose, qui n'appartient pas à chaque vie humaine, mais qui dans la réalité appartient à chaque être-là humainement digne, parce qu'il amène d'abord chaque être-là humainement digne à son plein contenu.

L'art naturaliste sera toujours dans un certain sens un art de luxe pour ces humains qui ont la possibilité, de se tenir au-dehors des soucis de la vie et se former particulièrement d'abord à cet art. J'ai éprouvé cela alors que des années durant j'étais professeur à une école de formation de travailleurs et tout de suite à cette école de formation des travailleurs, je trouvais la possibilité de parler aux tranquilles âmes immédiates du peuple (NDT Gemütern), pour être compris, être



compris vis-à-vis de tout ce que faisaient passer comme par un entonnoir, comme théorie socialiste pour le destin funeste de ce peuple, ceux qui se nomment « guides du peuple ». J'ai appris à connaître cela – pardonnez-moi cette remarque personnelle –, ce que ça signifie, d'apporter aux tranquilles âmes simples telle ou telle science immédiatement de l'universel-humain. Mais cela provenait d'une certaine nostalgie, maintenant aussi d'apprendre à connaître ce que l'art récent produit, chez mes auditeurs alors l'exigence que je devrais les conduire les dimanches par les musées et du même genre. Et voyais là : on pouvait donc expliquer naturellement aux gens ce qu'ils devraient comprendre, car ils avaient donc aussi le besoin de devenir cultivés ; mais on savait bien exactement : ainsi, cela n'agissait pas sur ces âmes comme ce qui à partir d'universelle humanité a été parlé aux tranquilles âmes simples. On pouvait l'éprouver comme un mensonge de formation, on racontait aux gens de ce qui s'est placé dans le récent naturalisme comme un art de luxe, loin de la vie véritable. Cela d'un côté.

Et ne voyons-nous pas comme de l'autre côté l'art a perdu le rapport avec la vie ?<sup>1</sup> Là aussi ont à nouveau émergé de très louables efforts dans les dernières décennies, mais absolument pas radicaux. Là ont émergé des efforts sur le domaine des arts décoratifs. Ces efforts ont vu, comment notre environnement de tous les jours est devenu sans art ? L'art a pris son progrès apparent. Tout ce qui nous entoure de maisons, ce sur quoi nous buttons journellement pour nos objets d'usage courant, cela est devenu aussi sans art que possible. La vie pratique ne pouvait pas être relevée à forme artistique parce que l'art lui-même s'était séparé de la vie. Un art qui seulement imite la nature ne trouvera pas de possibilité, ne trouvera aucune possibilité de former ainsi tables et chaises et autres objets d'usage courant, en ce qu'on butte sur eux, qu'on puisse avoir en même temps une impression de l'artistique, parce que ces objets doivent sortir par-dessus la nature, comme la vie humaine elle-même sort par-dessus la vie humaine.

Un art veut-il simplement imiter, ainsi il trébuche devant la formation de la vie pratique, qui justement par là, devient prosaïquement sobre et sèche, que nous ne sommes pas en mesure, de la former ainsi que nous sommes immédiatement entourés de l'artistique dans cette vie de tous les jours. Telle chose pourrait encore être caractérisée plus loin. Je veux seulement indiquer la direction, laquelle notre évolution artistique a maintenant donc prise entièrement clairement.

Et en une manière semblable, nous nous sommes déplacés sur les autres domaines de la civilisation moderne. Ne l'avons-nous pas vu comme la science a toujours de plus en plus dévié d'être une annonciatrice de quelque chose qui vit à la base de la vie sensorielle extérieure ? Pas de miracle que l'art ne trouva pas le chemin hors de l'être des sens, là où la science elle-même a donc perdu ce chemin !<sup>1</sup>

Toujours plus et plus la science est venue à cela, simplement enregistrer les faits sensoriels extérieurs ou au plus, les résumer en lois de la nature. Toujours de plus en plus se propagea sur toute l'activité scientifique des temps récents un intellectuelisme prononcé et il règne chez les scientifiques une peur terrible de-



vant ne pas s'adonner à cet intellectualisme lors de leur recherche, mais de peut être porter dans la science elle-même quelque chose de l'imagination, de l'intuition artistique. Vérifiez-le ou entendez-le chez ceux qui s'expriment dans cette direction comme scientifiques, quelles terribles peurs ils ont devant ce que quelque chose d'autre pourrait trouver entrée dans la science que sobre, sèche raison et recherche par les sens. À toutes les activités, ainsi disent ces gens, qui ne se tiennent pas à de purs concepts, l'humain n'aurait pas la distance suffisante de la réalité, pour la juger correctement. Et ainsi, le chercheur actuel, le scientifique actuel cherche à régler son activité entièrement et seulement par l'intellect parce qu'il croit par là être suffisamment loin de la réalité pour pouvoir, comme il dit, la juger objectivement.

Là pourrait peut-être quand même être soulevée la question : ne cherche-t-on pas par l'intellectualisme à partir aussi loin de la réalité qu'absolument on ne la vive plus ? Et c'est avant toutes choses cet intellectualisme qui nous a menés à ne plus pouvoir maîtriser cette réalité avec notre science, comme je l'ai déjà évoqué dans les dernières conférences et aurait à l'exposer plus loin aujourd'hui.

Et en rapport à la vie religieuse : comment sera accueilli du côté des communautés religieuses chacun de tels essais, comme il est pensé sur domaine de science de l'esprit, comment ici, sera entrepris, de pénétrer dans l'esprit, avec méfiance, avec une critique dédaigneuse ! Pour quelles raisons ? Oui, la raison, les gens ne la reconnaissent aujourd'hui absolument pas. Nous percevons de nos lieux officiels une science qui veut se tenir au pur monde extérieur des sens et nous entendons comme de ces lieux sera apparemment objectivement justifié que seulement par cela peut se constituer une science stricte, vraie. Pour le connaisseur du développement historique de l'humanité, la chose n'est pas ainsi. Pour lui la chose se présente bien plus ainsi que dans le cours des temps récents, en fait déjà dans les derniers siècles, toujours de plus en plus les communautés religieuses ont accaparé le monopole de développer les façons de voir sur l'esprit et l'âme et seulement laisser valoir ces façons de voir qui seront permises par elles à l'humanité de reconnaître. Et sous l'influence de ces prétentions à monopole, les sciences ont négligé de s'occuper avec autre chose que le sensoriel extérieur. Tout au plus, elles ont essayé de pénétrer dans le spirituel avec quelques concepts abstraits. Elles croient vouloir faire cela pour l'objectivité de la science et ne se doutent pas qu'elles le font sous l'action du monopole du savoir, de la connaissance sur l'esprit et l'âme du côté des confessions religieuses.

Ce qui de par des siècles a été interdit aux sciences, cela les sciences l'expliquent aujourd'hui comme une nécessité objective pour leur exactitude, pour leur objectivité. Et ainsi cela vient que, parce que les communautés religieuses ne développent pas en avant la raison dans le spirituel, la raison dans le monde de l'âme, mais ont préservées de vieilles traditions, qu'on voit l'ennemi du religieux dans la recherche de nouvelles manières de se représenter, de nouveaux chemins vers l'âme et vers l'esprit, tandis que dans cette recherche, dans ces chemins, tout de suite on devrait voir le meilleur ami du religieux.

Sur ces trois domaines, nous aurons tout d'abord à parler. Car travailler à une



nouvelle reconstruction sur ces trois domaines, cela la science de l'esprit anthropologiquement orientée pensée ici se le pose comme sa tâche. Pour cela, pour expliquer cela, je dois avec quelques mots indiquer sur le nerf particulier de cette science de l'esprit. Cette science de l'esprit part de tout autres conditions préalables que l'actuelle science partout répandue. Elle reconnaît pleinement les méthodes de science de la nature. Elle reconnaît aussi pleinement les triomphes des récentes sciences de la nature. Seulement, tout de suite parce qu'elle croit mieux comprendre la recherche de science de la nature que le chercheur de la nature lui-même, elle doit pour la connaissance de l'esprit et de l'âme, prendre d'autres chemins que ne sont ceux, qui de larges cercles seront encore aujourd'hui considérés comme absolument les seuls corrects. Oui, parce qu'on vient avec de si grands préjugés au-devant de chaque recherche après l'esprit et l'âme, se répandent justement les plus grosses erreurs et malentendus sur ce qui est en fait pensé par le mouvement de Dornach.

Qu'avec lui n'est véritablement pensé rien de faussement mystique, rien de quelque manière obscur, on pourrait le voir de ce qui a été essayé par moi déjà au début des années quatre-vingt-dix comme point de départ pour le mouvement de science de l'esprit que je pense ici et pour lequel l'édifice de Dornach est justement le représentant. J'ai à cette époque, au début des années quatre-vingt-dix, résumé dans ma « Philosophie de la liberté » ce que je croyais dans le temps que ce serait le plus nécessaire pour la connaissance sociale du présent. Qui lit cette « Philosophie de la liberté », celui-là n'accusera sûrement pas n'importe comment la science de l'esprit pensée ici de fausse mystique. Il reconnaîtra aussi uniquement quel écart règne entre la conception de la liberté humaine donnée là et ce qui se présente sinon aujourd'hui à partir de notre civilisation moderne comme impulsion, comme idée de liberté de l'humain. <sup>1</sup>

Comme un exemple pour cette dernière, j'aimerais mentionner l'idée de liberté de Woodrow Wilson, une idée étrange, mais une idée qui est absolument caractéristique tout de suite pour la formation, pour la civilisation de notre temps. Woodrow Wilson promeut la liberté pour la vie politique du présent à partir d'un sincère fondement du cœur. Mais que se représente-t-il sous la liberté ? On arrive à reconnaître ce qu'il se représente sous la liberté, quand on lit chez lui des paroles comme celles-ci : un bateau, dit-il, il se meut libre quand il est adapté à toutes les forces qui se donnent de la direction du vent et ainsi de suite, quand il est dans sa construction exactement adaptée à son environnement, ainsi que jamais par les forces qui viennent de vent et devague ne peut apparaître un obstacle pour le mouvement en avant du bateau. Ainsi, l'entité humaine doit pouvoir aller libre par la vie, qu'elle est adaptée à ce qui, en forces, lui fait front de la vie, que de nulle part une entrave n'apparaît. - Woodrow Wilson compare aussi la libre vie de l'être humain avec la partie d'une machine en ce qu'il dit : d'un quelque membre qui est construit dans la machine, on dit qu'il peut se mouvoir libre quand il ne heurte rien, mais quand la machine restante sera ainsi construite que justement le membre marche librement dedans (NDT en français on utiliserait plutôt « fonctionner »). <sup>1</sup>

J'ai volontiers seulement une chose à dire : qu'on ne peut parler de la liberté de <sup>1</sup>



l'être humain seulement quand on comprend en elle le contraire d'une telle adaptation à l'environnement, qu'on ne peut pas parler de liberté de l'humain quand ses expressions sont seulement, ainsi comme celles d'un bateau sur la mer qui est adapté de meilleure manière aux vents et forces des vagues, mais alors, quand on peut quelque peu le comparer avec un bateau, qui peut se retourner et stopper contre vent et vague, sans faire attention aux forces pour lesquelles il est adapté. Cela signifie : dans la façon de voir wilsonnienne sur la liberté est placé à la base toute la conception entièrement mécaniste du monde comme on la tient dans le présent pour la seule possible et comme elle s'est présentée dans les temps récents de l'intellectualisme montant.

De telles façons de voir, je devais m'y confronter dans ma « Philosophie de la liberté ».<sup>1</sup> Je sais très bien – permettez-moi aussi encore cette remarque personnelle –, que ce livre a dans une certaine mesure la coquille d'œuf du nid dont il est issu. Il est évident issu de la conception philosophique européenne. Il devait s'expliquer avec les concepts qui étaient usuels à l'intérieur de cette conception du monde. Et ainsi ce livre peut paraître scolaire à maints, seulement, il n'est véritablement pas pensé scolaire. Il est pensé ainsi que ce qui est évoqué dedans comme impulsion, peut devenir ingrédient de la vie pratique immédiate, cela, qui flue dedans la volonté humaine peut, par les idées qui sont développées là, faire son entrée dans l'immédiate vie sociale de l'humain.

Mais pour cela je devrais toutefois poser tout autrement la question après la liberté humaine, qu'il est ordinaire de la poser. Où que vous regardiez, partout, durant des siècles de développement de l'humanité, la question après la liberté de la volonté humaine et de l'être humain a été posée ainsi qu'on se demandait : cet être humain est-il libre ou non libre ? - Je devais montrer comme toute cette question, posée ainsi, est mal posée, comme cette question devrait être posée sur une toute nouvelle base. Car quand on prend ce que l'humain par la conception du monde moderne de la science de la nature et aussi par la conscience humaine moderne considère comme son être véritable, mais ce que l'humain doit considérer comme son être naturel : cela ne peut jamais être un être libre. Cela doit agir/traiter à partir de la nécessité interne. L'humain ne serait-il que comme le regarde la science de la nature moderne, alors ce qu'il tient pour sa liberté serait ce pour quoi Woodrow Wilson tient la liberté. Mais cette liberté ne serait aucune liberté, mais elle serait seulement ce qu'on peut nommer, pour chaque action particulière, le nécessaire résultat de causes naturelles.<sup>1</sup>

Mais de l'autre (NDT chose), chez qui la question après la liberté commence d'abord dans l'être humain, cette conscience humaine moderne ne s'est pas fait beaucoup d'idées. Cette conscience humaine moderne ne parle que de ce qui repose à la base dans l'humain comme à la mesure de la nature, comment l'être dépendant de la pure causalité naturelle. Mais celui qui pénètre plus profondément dans l'être humain, celui-ci doit se dire : l'humain peut devenir plus au cours de sa vie, que ce à quoi il est né par la nature. - On apprend d'abord à reconnaître ce qu'est l'humain à l'instant où on a ce but final, quand on se dit : une chose de l'entité humaine, c'est ce pour quoi l'humain est né, qui lui est légué ; l'autre est ce que l'humain peut faire de lui-même, ce pour quoi il n'est pas déterminé par



son entité corporelle, en ce qu'il amène un humain ensommeillé à s'éveiller dans son intériorité. Par ce que cela est ainsi, je n'ai pas posé la question : l'humain est-il libre ou non libre ? - mais j'ai posé la question ainsi : l'humain peut-il ou non devenir un être libre par son développement intérieur ? - Et peut-il devenir être libre quand il développe en soi ce qui en lui sinon somnole, ce qui peut être réveillé et alors devenir libre. Cela signifie, la liberté ne rend pas l'humain apte à partir de la nature. La liberté rend apte dans l'humain, ce que l'humain peut d'abord réveiller et doit réveiller à partir de lui.

Mais ce qui a été plus développé dans ma « Philosophie de la liberté », devrait, j'aimerais dire, en rapport à la vie sociale extérieure, devrait maintenant devenir pleinement clair pour un cercle humain plus large, ainsi devrait être construit sur le fondement de cette philosophie ce que j'appelle une science de l'esprit orientée anthroposophiquement. Alors devrait être montré comment l'humain peut vraiment venir dans la situation, par ce qu'il prend son propre développement/sa propre évolution en main lui-même, d'amener en soi à l'éveil un être sommeillant. J'essayais cela notamment dans mon livre « Comment atteint-on des connaissances des mondes supérieurs ? » et dans les autres livres que j'ai donnés à la littérature spirituelle-scientifique. Là j'essayais de montrer que l'humain peut dans le fait prendre son propre développement en main et que d'abord par là qu'il prend ce développement en main et se fait quelque peu autre qu'il n'est né, peut monter à une véritable connaissance de l'âme, de l'esprit.

Toutefois, cette façon de voir sera ressentie encore aujourd'hui comme un sentiment bien malheureux par une grande partie de l'humanité. Car qu'est ce que cela présuppose en fait ? Cela présuppose que l'humain se résout à une certaine modestie intellectuelle. Cela peu d'humains le veulent aujourd'hui. J'aimerais caractériser de la manière suivante cette modestie intellectuelle à laquelle l'humain doit aujourd'hui se résoudre.

Nous pouvons mettre dans la main d'un enfant de cinq ans un volume de poésies de Goethe. L'enfant de cinq ans ne se comportera certainement pas vis-à-vis de ce volume de poèmes lyriques goethéens comme on devrait se comporter vis-à-vis de lui ; il le déchirera ou fera quelque autre chose. En tout cas, il se tient debout, ou est assis, devant ce volume de lyrique goethéenne, mais il ne sait pas devant quoi il se tient. Mais il est possible que l'enfant devienne plus âgé de dix, douze ans, que nous le développons et l'y formions, alors il se tiendra debout ou il sera assis d'une autre manière devant ce volume de lyrique goethéenne. Et finalement, vu sur lui de l'extérieur, n'est pas de grandes différences : l'enfant était assis avec cinq ans devant le volume de poèmes lyriques de Goethe et est assis là devant avec douze ou quatorze ans . De l'extérieur, il est peu de différence. Nous l'avons développé ainsi qu'il peut désormais faire ce qui est correct avec le volume de lyrique goethéenne. Ainsi, quand il prend au sérieux l'âme et l'esprit, l'humain devrait se ressentir à peu près absolument comme l'enfant devant le volume de lyrique goethéenne vis-à-vis de la nature, vis-à-vis du cosmos, du monde. Il devrait se dire : je dois d'abord promouvoir le développement de mon intérieur humain pour cela, pour apprendre à lire dans la nature et le monde, comme l'enfant de cinq ans doit d'abord être développé pour comprendre ce qui



se trouve dans les volumes lyriques de Goethe.

Que par ce à quoi nous sommes nés, nous ne pouvons regarder à travers le monde, cela nous devrions nous l'avouer par modestie intellectuelle et alors admettre qu'il peut y avoir des chemins au développement de soi, au développement des forces dans l'intérieur de l'humain qui alors sont en mesure, en ce qui sinon se présente seulement aux sens, de voir ce qui est spirituel et qui est d'âme. Et que cela soit possible dans la pratique, les écrits nommés devraient le montrer. Cela doit aujourd'hui être montré des raisons que cet intellectualisme lequel s'est montré au cours du dernier siècle dans l'évolution de l'humanité, n'est pas en mesure de vraiment maîtriser la vie plus avant. Il est en mesure de pénétrer dans un domaine de la nature sans vie, seulement il doit trébucher vis-à-vis de la réalité humaine elle-même, notamment la réalité sociale.

Et ce que j'ai justement décrit comme modestie intellectuelle, cela devra aussi reposer à la base de chaque véritable conception de l'impulsion de liberté humaine. Mais cela devra aussi reposer à la base d'une véritable raison dans la nécessaire transformation d'art, religion et science. La pure vie intellectuelle a clairement, seulement trop clairement montré, comment elle peut venir à une connaissance, qui regarde vraiment le spirituel, qui vraiment pénètre le psychique. Elle s'est limité, comme je l'ai déjà évoqué, sur le monde sensoriel extérieur et sa combinaison, sa systématisation. De cela ne pouvait rien se faire jour contre le monopole des communautés religieuses, qui toutefois aussi ne sont aussi pas montées à une nouvelle connaissance du spirituel et psychique/de l'âme, mais ont pour cela apporté dans les temps récents une façon de voir plus ancienne.

Mais une chose devra être surmontée : c'est la peur que j'ai justement caractérisée auparavant, de se tenir trop fortement dedans les choses quand on devrait les connaître à la mesure de l'esprit. On le trouve si confortable, de se reconnaître à l'intellectualisme parce que justement on s'occupe aussi de la science de la nature avec des idées abstraites, remue aussi loin de la réalité qu'on a distance d'elle, qu'on n'a pas le droit de se croire influencé soi-même d'une façon ou d'une autre par cette réalité. Mais on doit avec une telle connaissance, comme elle est pensée ici, qu'on s'approprie en premier, quand on prend en main sa propre évolution, tout de suite plonger dans la réalité du monde, et on doit aussi soi-même descendre dans les plus profondes profondeurs de son essence dans l'humain, qu'on ne descend avec la pure éducation de soi à l'intérieur de l'intellectualisme. À l'intérieur du pur intellectualisme, on ne vient qu'aux couches supérieures de la vie propre. Descend-t-on avec une connaissance telle, qu'elle est pensée ici, dans les profondeurs de l'être humain intérieur, ainsi on ne rencontre pas purement des pensées, pas purement des sentiments, quelque chose, qui est image d'un monde extérieur, mais là on rencontre des événements, des faits de l'intérieur humain, devant lesquels le pur connaissant intellectuel frémit avec recul, mais qui sont de même sorte que ce qui se passe dans la nature, dans le monde. Là on apprend à connaître l'essence du monde dans son propre intérieur.

Mais on n'apprend pas à le connaître quand on reste aux purs concepts ou aux



lois naturelles abstraites. On doit pénétrer à un être fondu dans la réalité. On n'a pas le droit d'avoir peur devant se tenir près de la réalité, mais on doit par développement intérieur venir justement si loin qu'on peut se tenir dans la réalité et cependant ne pas être grignoté par elle, ne pas être brûlé par elle, ne pas être étouffé, mais malgré qu'on n'ait pas la distance de l'intellectuel, savoir saisir la réalité des choses. Ainsi on trouve décrit dans mon livre « Comment atteint-on des connaissances des mondes supérieurs ? » le développement intérieur de l'humain aux connaissances spirituelles, que l'humain plonge dans la réalité, mais il effectue cette plongée ainsi qu'il crée des connaissances par cette plongée qui toutefois n'ont pas la distance de l'intellectuel, mais pour cela sont aussi certifiées par la réalité elle-même, de celle de pouvoir plonger dans cette réalité. Et cela, vous pourrez le trouver comme un signe distinctif de la science de l'esprit pensée ici : elle est en mesure de plonger dans la réalité, qu'elle ne parle pas purement d'un esprit abstrait, mais qu'elle parle de l'esprit concret, qui ainsi vit dans l'environnement humain, comme les choses du monde sensible vivent dans l'environnement humain.

Les considérations abstraites, ce sont les résultats de la récente vie de l'esprit. Prenez une quelque chose dans la main, qui dans la vie de l'esprit la plus récente n'est pas pure considération de science de la nature, pas pure considération philosophique, ainsi vous verrez, comme ces façons de voir la vie se tiennent loin de la vie véritable, de la véritable connaissance des choses. Lisez par exemple dans une théorie sur l'âme, quelque chose sur la volonté : les choses qui aujourd'hui se tiennent dans les actuelles psychologies ou enseignements sur l'âme dépassent à peine ce qu'on pourrait nommer un pur sens du mot. Les humains qui s'adonnent à de telles études n'ont, dans leurs idées, pas la force de vraiment pénétrer dans l'essence de la nature elle-même. Ils ont la matière extérieure à côté d'eux parce qu'ils ne peuvent plonger vers en bas avec leur esprit dans cette nature extérieure. Laissez-moi en débattre avec vous à un exemple. 2

Dans mon livre « Des énigmes de l'âme », un des derniers de mes livres, j'ai évoqué une façon de voir de science de la nature anciennement apportée qui devrait être surmontée par la science de l'esprit moderne. Je sais, combien cela va sonner fortement paradoxal pour beaucoup, ce que je vais dire maintenant ; mais ce qui aura poussé des exigences des manières de représentation humaine qui déjà dans le présent se montre et dans le futur se montrera toujours de plus en plus, cela se montera souvent comme très paradoxal vis-à-vis de ce qu'aujourd'hui encore on considère souvent comme le seul juste. Chaque scientifique de la nature, qui s'est occupé avec les choses parle aujourd'hui de cela, dans les corps animaux ou humains – nous voulons maintenant nous intéresser aux humains – seraient contenus deux sortes de nerfs. Les uns conduisent des sens à l'organe central, ce sont les nerfs sensitifs ; sur eux un stimulus sera exercé quand on perçoit par les sens. Ce stimulus se propage jusqu'au centre nerveux de l'humain. Alors, il y aurait une deuxième sorte, les ainsi nommés nerfs moteurs. Ils vont à partir du centre aux membres humains. Par eux, par ces nerfs moteurs, l'humain serait en mesure de remuer ses membres. Ils seraient, comme les autres les nerfs sensitifs, les nerfs volontaires. 2



Maintenant, j'ai montré ce qui suit dans mon livre « Des énigmes de l'âme »,<sup>3</sup> quand aussi seulement à la manière d'une esquisse, certes : qu'entre les nerfs sensitifs et les ainsi nommés nerfs volontaires moteurs une différence de principe n'existe pas, que les ainsi nommés nerfs volontaires ne sont pas serviteurs de la volonté. Les choses, par lesquelles ont veu prouver qu'ils seraient serviteurs de la volonté comme, par exemple, la triste maladie de Tabès, elles prouvent tout de suite le contraire, comme peut être très simplement montré, elles montrent ce que tout de suite je vais exprimer comme mon opinion : les ainsi nommés nerfs volontaires sont aussi des nerfs sensitifs. Pendant que les autres nerfs sensitifs vont des sens à l'organe central, afin que puisse être perçu ce que les sens fournissent, les ainsi nommés nerfs volontaires, mais qui aussi ne sont rien d'autre, perçoivent tout ce qui en nous-mêmes est comme mouvement. Ils servent à la perception de mouvements. En revanche il n'y a pas de nerfs volontaires. La volonté est pure nature spirituelle, pure nature spirituelle-psychique/âme, et nous avons besoin des ainsi nommés nerfs volontaires pour cela, parce qu'ils sont nerfs sensitifs pour ce membre-là qui devrait se mouvoir, qui doit être perçu, quand la volonté le devrait mouvoir.

Pour quelle raison est-ce que je donne cet exemple ? Parce que vous pouvez voir,<sup>3</sup> lire, entendre aujourd'hui de nombreuses explications dans lesquelles est parlé sur la volonté. Seules des idées seront développées qui n'ont pas la force de poussée pour arriver à une connaissance réelle, d'arriver ainsi à ce que vous contemplez la volonté, où elle agit. De telles connaissances restent abstraites et étrangères à la vie. À côté d'elles la science de la nature peut parler de ce qu'il y aurait des nerfs volontaires moteurs. La science de l'esprit développe des idées sur la volonté qui montre là de quelle nature est aussi le corporel du système de volonté humain. Cela signifie, la science de l'esprit perce le phénomène naturel, le fait de nature. Elle ne restera pas plantée dans un domaine étranger à la vie, elle s'immergera dans la réalité. Elle aura le courage de ne pas laisser le matériel se tenir en dehors d'elle, mais de traverser le matériel avec l'esprit.

C'est pourquoi cette science de l'esprit veut aussi pouvoir s'immerger et pouvoir<sup>3</sup> pénétrer dans le façonnement social et pourra en tant que telle collaborer à la réalité de la vie sociale, devant laquelle la science de la nature abstraite intellectuelle doit trébucher. Et ainsi, cette science de l'esprit aura de nouveau à parler d'une connaissance de l'esprit, d'un nouveau chemin pour pénétrer dans le spirituel et psychique/âme du monde. Elle devrait avoir le courage d'avoir la permission de dire : ces mondes spirituels vers lesquels ont regardés des artistes comme Raphaël, comme Michelange, comme Léonard de Vinci, ils livraient encore des images du monde spirituel, qui aujourd'hui ne peuvent plus être donnant la mesure. Nous devons chercher un nouveau chemin dans le monde spirituel en conformité à l'évolution de l'humanité. Mais apprend-t-on à connaître de nouveau le monde spirituel, pénètre-t-on dans le monde spirituel, n'apprend-on pas à le reconnaître comme le nébuleux panthéisme, qui parle d'esprit, esprit, esprit, il devrait être là, du général abstrait sombre esprit, mais on pénètre dans les véritables phénomènes du monde spirituel – pas par spiritisme, mais par le développement des forces humaines d'âme et d'esprit, comme elles ont été décrites



ici -, alors on sait, en une manière conforme à l'évolution actuelle de l'humanité, à nouveau d'un monde spirituel, alors se dévoilent les secrets spirituels du monde et alors s'introduira ce que Goethe, qui en ces choses se tenait d'ailleurs au début, mais a pressenti de ces choses que la science de l'esprit développe plus loin dans son sens – alors s'introduira ce que Goethe a décrit si joliment avec les paroles : « À qui la nature commence à dévoiler son secret manifesté, celui-là ressent une irrépressible nostalgie après son plus digne interprète, l'art. »

Alors, l'artiste recevra à nouveau une révélation d'une vie spirituelle. Alors, il ne sera pas entraîné à la croyance quand il représente le spirituel en images sensorielles, ainsi ce serait une allégorie abstraite symbolique de paille ou papier, mais il pourra savoir de l'esprit vivant et pourra exprimer cet esprit vivant par des moyens sensoriels. Et on ne nommera pas le meilleur à l'œuvre d'art en ce qu'elle imite la nature extérieure, mais en ce qu'elle révèle ce que l'humain obtient révélé par l'esprit. 3

Il naîtra à nouveau un art traversé d'esprit, un art qui n'est absolument pas symbolisme, absolument aussi pas allégorisme, mais qui ne trahit aussi pas sa manière de luxe par cela, que près de la nature qu'il ne peut donc jamais atteindre, il se place à côté, mais qu'il met en évidence sa nécessité, sa justification dans la vie humaine parce qu'il témoigne de quelque chose, de quoi la présente, l'immédiate contemplation sensorielle de la nature, l'immédiat naturalisme ne peut témoigner.

Et même quand ce serait bâclé, ce que l'humain façonne, en ce qu'il façonne à partir de l'esprit : il façonne quelque chose, qui a une signification à côté de la vie de la nature, parce qu'il va dehors par la vie de la nature, et il ne bâcle pas après ce que la nature peut mieux que lui. Ici s'ouvre le chemin pour cet art qui a été essayé aussi dans notre édifice et dans le façonnement extérieur de notre Goethéanum de Dornach.

Là a été essayé, pour ce qui là devra être cultivé comme école supérieure pour science de l'esprit, en chaque mur, à tout ce qui est peint sur les murs, ce qui est sculpté dans le bois et ainsi de suite, de former ce qui se révèle à la science de l'esprit, qui là-dedans devrait être représentée. De cela se donna entièrement naturellement cet édifice. Il ne pouvait pas être construit avec l'ancien style architectural, parce que là-dedans devrait être parlé de l'esprit d'une nouvelle manière. Comme dans la nature elle-même – regardez seulement une coquille de noix, elle est formée ainsi que la noix là-dedans détermine cela - chaque enveloppe est formée comme le noyau intérieur le réclame, ainsi tout est formé à l'édifice de Dornach, comme le réclame ce qui devrait un jour sonner dedans, qui devrait être représenté comme mystère, qui devrait être parlé de révélations de la science de l'esprit. 3

Il devrait pour ainsi dire résonner en ce qui dans les colonnes, dans les chapiteaux et ainsi de suite dans l'édifice a été sculpté dedans. Il devrait un art – qui toutefois se tient en son début, dans lequel sont les plus sévères critiques ceux qui y travaillent, volontiers eux-mêmes – être donné avec cela, ce qui est vrai-



ment né à partir d'un nouvel esprit et avec cela absolument à nouveau à partir d'un esprit. On doit, quand on entreprend quelque chose comme ça, déjà absolument abandonner les malentendus qui sont en fait naturels en une telle chose. Là des gens sont rentrés dedans – aussi d'autres, qui n'ont pas abandonné ces mécompréhensions, qui deviennent plus nombreux avec chaque jour, qui considère cet édifice de Dornach libres de préjugés –, ils ont écrit : ô oui, ces anthroposophes ont exécuté une construction, qui est pleine de symboles, d'allégories – Le caractéristique à cet édifice est que pas un seul symbole, pas une seule allégorie n'est dedans, mais que tout, ce qui a été spirituellement contemplé, a été dissous dans l'immédiate forme artistique. Ce ne sont pas des symboles, pas des allégories qui sont exprimées là-dedans. Tout est ainsi que quelque chose veut être par ses formes mêmes.

Nous pouvions donc toutefois dans le temps, dans lequel dans l'ancien style grec, dans lequel on a construit les maisons d'Athènes, édifie des édifices bancaires, créer jusqu'à présent seulement une enveloppe à un atelier spirituel. Car cela n'a encore pas été permis par les conditions sociales extérieures, à peu près aussi de construire une gare ou même un édifice de banque. De raisons peut-être bien compréhensibles par vous nous ne pouvions encore pas trouver le style d'un édifice de banque moderne ou le style d'un entrepôt moderne. Mais ces choses aussi devraient être trouvées. Avant toutes choses devra être trouvée tout de suite une formation artistique de la vie pratique immédiate.

Pensez seulement une fois, quelle signification sociale cela aura aussi pour le pain de l'humain ! Car – comme j'ai récemment déjà dit et exposerait plus loin – cette préparation dépend de comment les humains pensent et ressentent. Cela aura une grande signification, une signification sociale pour les humains quand ce qui les entoure immédiatement dans la vie se présente en formation artistique devant l'âme humaine, quand chaque cuillère, quand chaque verre n'a pas une forme qui est fortuite pour le service auquel il est voué, mais quand la forme est bien adaptée à ce service, quand on regarde la forme immédiatement et le reconnaît aussi comme beau, comment la chose se tient dans la vie. Alors en premier de larges cercles ressentiront la vie spirituelle comme nécessité de vie, quand cette vie spirituelle se tient ainsi en une liaison immédiate avec la vie de la pratique. Ainsi que la science de l'esprit est en mesure de luire dedans le matériel, comme je l'avais montré à l'exemple des nerfs sensitifs et moteurs, ainsi cet art, qui sera né de mentalité anthroposophique, sera en mesure, de pousser aussi vers l'avant jusqu'à une immédiate formation de chaque chaise, chaque table et ainsi de suite.

Et quand c'est clairement à percevoir que tout de suite du côté des confessions religieuses les plus lourds préjugés et malentendus seront opposés à cette direction de science de l'esprit, ainsi est à dire là-dessus ce qui suit. À quoi a-t-on amené alors finalement les choses dans les confessions religieuses ? Les confessions religieuses peuvent, d'après leur nature, seulement avoir à faire avec le suprasensible, si elles devraient avoir une justification. Mais d'anciennes façons de voir suprasensibles, qui sont nées à partir de toutes autres conditions préalables de l'âme humaine, ont été maintenues dans notre temps. La science de l'esprit



s'efforce d'avancer au monde de l'esprit dans les nouvelles façons de la représentation humaine, de la vie de l'âme intérieure. Devriez-vous en vouloir, tout de suite au sens religieux de l'humanité quand il se comprend correctement lui-même ? Peut-il cela ? Jamais et jamais plus. Alors avec quoi le sens religieux devrait en fait avoir à faire, par conséquent tout travail religieux ? Tout le travail religieux ne devrait pas avoir à faire d'annoncer théories et dogmes sur le monde suprasensible, mais tout travail religieux devait avoir à faire de donner l'occasion aux humains de vénérer le suprasensible. La religion est une chose de la vénération du suprasensible. La nature humaine a besoin de cette vénération. Elle a besoin de lever les yeux en vénération à la noblesse dans le suprasensible. Lui proscrire l'introduction présente dans le monde suprasensible, alors on doit toutefois lui mettre en avant une ancienne introduction dans le monde suprasensible. Mais parce que là le sens humain présent ne peut plus être à la mesure, on doit l'imposer, on doit l'ordonner, on doit l'amener à reconnaissance par autorité. C'est pourquoi le superficiel que les confessions religieuses ont vis-à-vis de l'actuelle nature humaine. D'anciennes vues dans le monde suprasensible seront ordonnées aux humains par leurs dirigeants religieux.

Des communautés qui ont de la compréhension pour la vraie essence du religieux, qui consiste dans la vénération du spirituel, ne devraient-elles pas avoir le plus haut intérêt que leurs membres développent une connaissance vivante du suprasensible ? Ne seraient pas tout de suite à amener à la vénération du suprasensible ces humains-là qui dans leur âme portent une vue du suprasensible, qui en leur connaître se tiennent près du suprasensible ? Et c'est donc ainsi que dans la plus récente phase de l'évolution de l'humanité depuis le milieu du 15<sup>e</sup> siècle que le développement de l'entité humaine s'est adonné à l'individuel, à la formation du personnel. Exige-t-on aujourd'hui de l'humain qu'il ne vienne pas à partir de la force de son individualité, de sa personnalité, libre d'autorité, à la vision, la conception du suprasensible, ainsi on exige de lui quelque chose qui est contre sa nature. Lui laisse-t-on la liberté de pensée en rapport sur les connaissances du suprasensible, alors il se rattachera à ses semblables afin que dans la communauté puisse être cultivé la vénération de ce suprasensible, que chacun connaît de sa manière propre, personnelle. Et tout de suite le service commun au suprasensible, la vraie religiosité, se développera au mieux quand les humains ont la liberté de penser, de se rapprocher par leur propre individualité de la connaissance du monde suprasensible.

Cela pourra se montrer particulièrement à la conception/saisie de l'entité-Christ elle-même. Cette entité-Christ, elle fut quelque peu autre en des siècles anciens, qu'elle-même est devenue chez beaucoup de théologiens du 19<sup>e</sup> siècle. Comme l'humanité a dévié loin d'une vue vers la véritable entité du Christ qui a vécu dans l'humain Jésus ! Comme l'humanité a dévié loin de cela, reconnaître que par le mystère du Golgotha a eu lieu la liaison d'une entité suprasensible avec un corps humain, afin que la Terre dans son évolution obtienne un sens originel plus profond. Cette union entre suprasensible et sensible, qui s'est déroulée par le mystère du Golgotha, comme peu a-t-elle été comprise au fond même de théologiens d'une certaine sorte dans les derniers temps ! Toujours de plus en plus le



Christ devint le « simple homme de Nazareth » ; toujours de plus en plus la conception de la religion en devint une matérialiste. Parce qu'on n'était pas en situation de trouver des chemins conformes à la récente humanité dans le suprasensible, on perdit aussi le chemin suprasensible à l'entité-Christ elle-même. Et beaucoup d'humains, qui aujourd'hui croient pouvoir lever les yeux au Christ, ils le croient, justement seulement. Ils ne se doutent pas, comme peu ce qu'ils parlent ou pensent sur le Christ, correspond vraiment à ce que trouve celui qui dans une connaissance à la mesure de l'esprit se rapproche à nouveau de ce mystère originel de l'humanité.

Ainsi on peut dire : la science de l'esprit ne veut certainement pas être une nouvelle fondation de religion, très certainement pas ; la science de l'esprit veut être une science, une connaissance. Mais pour cela on devrait aussi reconnaître qu'elle peut donner la base pour un rajeunissement de la vie religieuse de l'humanité elle-même. Comme elle peut rajeunir la vie scientifique, artistique, ainsi elle peut aussi rajeunir la vie religieuse de l'humain. 4

En particulier cette science de l'esprit pourra œuvrer fécondant aussi sur un domaine, qui doit apparaître de toute particulière importance à celui qui est en situation de prendre l'avenir social de l'humanité entièrement au sérieux, sur le domaine du système d'éducation. Sur le système d'éducation a été beaucoup, beaucoup parlé ces derniers temps. Seulement on doit se dire que beaucoup de ce qui a été parlé sur le système d'éducation, n'atteint tout de suite pas la chose principale. Je tentais, de me rapprocher de cette chose principale tout de suite dans les derniers temps, là ne fut posé la tâche d'organiser un cursus séminaristique pour professeurs, lesquels devaient former le corps professoral d'une école, l'école Waldorf à Stuttgart, qui a été fondée en septembre de cette année dans le sens de la triarticulation de l'organisme social. Là je ne tentais pas seulement de façonner les détails superficiels lors de cette fondation d'école ainsi qu'ils expriment les exigences de l'impulsion de la triarticulation de l'organisme social, mais je tentais de façonner la pédagogie, la didactique, que j'avais à exposer pour la compagnie des professeurs de ce nouveau genre d'école, ainsi qu'on doit se la penser, afin que l'humain puisse être éduqué dans cet avenir qui d'après certaines exigences invincibles de la nature humaine devrait devenir un avenir social au sens correct. Là on en vient à se dire : l'ancienne pédagogie de normes, qui établit certaines règles, on doit éduquer ainsi et ainsi, cette pédagogie de normes est quelque chose qui doit être surmonté. Certes, beaucoup d'humains parlent aujourd'hui de ce que, pour l'éducation, pour l'enseignement, l'individualité de l'humain devrait être considérée. Toutes sortes de règles sont amenées sur comment cette individualité de l'humain devrait être prise en considération. Seulement la pédagogie ne sera pas une science des normes dans le futur, la pédagogie sera dans le futur un véritable art d'humanité. La pédagogie reposera dans le futur sur une connaissance de l'humain entier. On saura dans le futur : dans cet humain, qui se développe, de la naissance par les années plus tardives, en cela se travaille un spirituel-psychique vers la surface par les organes. On le regardera, comment du début de l'école chaque année d'autres forces se développent des profondeurs de la nature humaine vers le dehors. On ne pourra pas 4



soutenir ce regard par une abstraite pédagogie de normes, mais seulement par une façon de voir vivante de la nature humaine elle-même.

On a beaucoup parlé dans les derniers temps de l'enseignement de la façon de voir. Là maintes choses sont absolument justifiées en certaines limites certes. Mais il y a des choses qui ne se laissent pas fournir par des façons de voir extérieures, qui devront aussi être fournies à l'enfant grandissant, et qui pourront seulement être fournies quand l'éducateur vit dans l'enseignant, l'instruisant, une véritable connaissance de l'humain en devenir, quand il voit pousser vers dehors avec chaque année ce qui avec chaque année autrement que l'année écoulée bondi dehors, quand il sait, ce qu'exige la nature humaine dans la septième, neuvième, douzième année. Car seulement quand on éduque au sens de la nature, on éduque l'humain ainsi qu'il deviendra fort dans la vie.

Aujourd'hui on voit dans la vie beaucoup d'existences brisées, beaucoup d'humains qui ne savent rien commencer avec la vie et avec lesquels la vie ne sait rien commencer de correct. Bien plus de telles existences sont disponibles qu'on ne le croit habituellement. De quoi cela provient-il ? Cela provient de ce qu'on ne peut tenir compte des plus importantes lois de l'humain en devenir tout de suite lors de l'éducation et lors de l'enseignement.

Je veux seulement exposer une chose. Comme sera aujourd'hui toujours de nouveau et à nouveau accentué chez des pédagogues bien pensants qu'on devrait développer, illustré à l'enfant ce qu'on place devant son âme, ce qu'il peut comprendre. Oui, dans la pratique les choses viennent alors ainsi à la manifestation : dans la pratique on développe une banalité, une trivialité ! On veut descendre à la compréhension de l'enfant, veut ça artificiellement, et c'est aujourd'hui déjà devenu un instinct, d'éduquer ainsi. Quand on veut éduquer ainsi, quand on recherche sur cette fausse clarté, qu'est-ce qui reste non considéré ? Là reste non considérée une importante loi de vie. Là on ne connaît pas ce que cela signifie pour l'humain, qui disons, est devenu vieux de trente-cinq ans et se rappelle : mon professeur m'a une fois dit ceci ou cela, c'était peut-être dans ma neuvième, dixième année ; cette fois-là j'ai purement accueilli cela, parce que j'ai levé les yeux pleins de vénération à l'autorité de ce professeur, parce que dans le professeur était quelque chose de vivant, ce par quoi, ce qu'il disait, passa en moi. Maintenant je regarde en arrière : cela a vécu en moi, maintenant je suis mûr pour le comprendre ! - Un immense éclat de la vie part de cela quand dans sa trente-cinquième année par propre maturation, on sera reconduit à ce qu'on a accueilli seulement en amour, ce qu'on ne pouvait cette fois-là pas encore comprendre. Cet éclat de la vie, est la force de la vie, se perd quand on descend à la banale clarté, qui aujourd'hui toujours sera prise comme un idéal. On doit connaître quelles forces sont alors dans la nature humaine qui restent la vie entière ainsi que l'enfant n'a pas seulement à regarder en retour à la mesure de la mémoire à ce qu'il a accueilli entre les sept et quinze ans, mais que ce qu'il a accueilli, toujours renouvelé et renouvelé transformé se montre vis-à-vis des maturations plus tardives que dans chaque époque peut devenir neuf, ce que l'enfant à accueilli.



Ce que j'ai justement exprimé, j'ai tenté de le faire caractéristique de bases d'une pédagogie par laquelle dans le fait l'éducation peut devenir art, par lequel l'humain sera installé ainsi dans la vie qu'il est grandi aux exigences sociales de l'avenir. Les gens aimeraient aujourd'hui – vous pouvez le voir à des détails – déclamer de tel ou tel idéal social, on n'embrasse donc pas le moins du monde l'entière vaste étendue de la vie qu'on devrait embrasser quand de tels idéaux viennent en considération. On parle par exemple de ce qu'on pourrait transférer les moyens de production dans le commun et croit quand on les retire ainsi à l'administration de l'individu, alors ce serait fait. Je me suis donc déjà exprimé sur cette chose, je m'exprimerais encore plus exactement là-dessus dans les conférences suivantes. Mais je suppose maintenant pour un instant qu'on pourrait vraiment pour ce présent immédiat transférer les moyens de production dans le commun. Seraient-ils alors chez ce commun, ceux qui comme la prochaine génération grandissent vers le haut ? Non, alors on voudrait aussi leur transférer, ainsi on ne tiendrait pas compte que cette prochaine génération remonte de nouvelles forces fécondes et doit transformer par elles toute la production.

On doit se placer dedans la pleine ; entière vie quand on pense à une quelque formation de l'avenir social. De la conception de l'humain comme une créature, qui est corps, âme et esprit, et de la véritable connaissance de corps, âme et esprit apparaîtra aussi un art de l'éducation, ainsi qu'de je l'ai montré, un art, qui vraiment peut être éprouvé dans la vie sociale comme une nécessité.

De telle manière de penser est alors apparu ce qui donc aussi à l'intérieur du mouvement spirituel s'adossant à Dornach a été diversement saisi de manière mal comprise. Il y a tout de même eu des gens qui déjà il y a des années sont venus à penser aussi pas entièrement mal de notre mouvement de science de l'esprit. Mais lorsque ici à Zurich, et autrement ailleurs, nous avons commencé à développer l'art eurythmique ainsi nommé, qui est né d'après son idée de la science de l'esprit – mais il est aussi d'abord au début, cela nous le savons très exactement -, là les gens ont dit : maintenant la science de l'esprit ne peut pas être quelque chose de convenable, car quand on peut soigner de telles danseries à côté de la science de l'esprit, la science de l'esprit est aussi à tenir pour folle !

Maintenant, on considère pas à une telle chose justement donc comment cela veut sembler un paradoxe, ce qui tout de suite travaille de la manière de telles bases à une nouvelle formation du monde, comm ce qui sert la science de l'esprit. Cet art eurythmique veut dans le meilleur des sens être un art social, car il veut avant toutes choses fournir les secrets de l'humain. Il veut utiliser ces complexes de mouvement là qui sont dans l'humain lui-même, elle veut les sortir avant toutes choses à partir de l'humain de la manière comme cela doit être expliqué lors d'une prochaine représentation qui doit avoir lieu en art eurythmique. Mais ici je veux encore évoquer que cet art eurythmique est en premier véritable art en ce qu'il dévoile les plus profonds secrets de l'art humain lui-même. En cela qu'il est une véritable langue, une langue visible exécutée par l'humain entier, il est un art, cet art eurythmique. Mais en même temps il représente à côté de l'acte purement corporel, qui repose purement sur le physiolo-



gique, qui provient de l'étude de l'édifice des membres en forme corporelle, une capacité humaine de mouvement par laquelle l'humain s'adonne aux mouvements, qui sont traversés d'âme, traversés d'esprit. Ce qu'une époque matérialiste a appris comme pure gymnastique physiologique, cela pourra aussi être appris aux enfants. Pour cela doit venir – comment dans l'école Waldorf, de laquelle j'ai parlée, ce sera déjà fait – mouvement traversé d'âme, qui maintenant vraiment saisit l'humain entier, pendant que la pure gymnastique physiologique, matérielle ne saisit qu'une partie de l'entité humaine et de cela laisse tant s'étio-ler dans l'humain en devenir.

À partir des profondeurs de la nature humaine, doit intervenir une vie de l'esprit 4  
nouvellement formée – je voulais développer cela devant vous aujourd'hui – dans les plus importantes branches de la vie.

Alors, ce sera ma tâche, dans les prochains jours, de montrer comme cette vie ex- 5  
térieure peut vraiment se former dans le présent et vers l'avenir, peut vraiment se former quand sera tenté de former cette vie à partir d'un tel nouvel esprit. Toutes sortes de gens – aujourd'hui même déjà des gens bien curieux – éprouvent la nécessité de dominer les grandes exigences de la vie sociale à partir de l'esprit qui s'est présentée à l'humanité du présent. On l'éprouve profondément douloureux comme beaucoup d'humains dorment encore aujourd'hui vis-à-vis de ces exigences sociales de la vie, comme beaucoup y ont de l'affection seulement d'une manière agitatrice contraire. On trouve aussi déjà de légères évocations là-dessus que tous les programmes extérieurs n'aideront à rien quand n'a lieu une transformation du penser, une transformation du se représenter, une transformation de l'apprendre de l'esprit. Mais comme c'est souvent encore extérieur quand cette nostalgie après un nouvel esprit est exprimée ! Et on peut dire, cette nostalgie après le nouvel esprit sera éprouvée souvent aujourd'hui sourde et sombre par de très curieux humains qui très certainement ne pensent pas à ce pour quoi l'édifice de Dornach devrait être le représentant extérieur. Mais on entend exprimer la réclamation après un nouvel esprit. Qu'un exemple pour beaucoup soit placé ici devant vous.

Dans les prochains temps devraient venir aux nombreuses considérations sur la 5  
catastrophe de guerre mondiale écoulée aussi encore celles de l'homme d'État autrichien Czernin, qui promettent d'être extraordinairement intéressantes, parce que – il est difficile d'exprimer, cette caractéristique, que maintenant je donnerais, sans être malentendu –, j'aimerais donc dire : parce que Czernin manquait donc encore pour un bon morceau moins de modestie que les autres, qui ont lâché leurs considérations de guerre jusqu'à maintenant. Mais dans ce livre de Czernin devrait peut-être être lu cela : « La guerre continue, quand aussi en forme changée. Je crois que les générations qui viennent ne nommeront pas du tout guerre mondiale le grand drame qui depuis cinq années domine le monde, mais révolution mondiale, et sauront que cette révolution a seulement commen-  
cé avec la guerre mondiale.

Tant Versailles que St-Germain créeront une œuvre durable. Dans cette paix re- 5  
pose le germe décomposant de la mort. Les crampes qui secouent l'Europe, ne



sont encore pas dans le déclin, ainsi que lors d'un puissant tremblement de terre persiste le grondement souterrain. Toujours à nouveau, bientôt ici, bientôt là, s'ouvrira la terre et lancera du feu contre le ciel, toujours de nouveau des événements précipiteront caractères élémentaires et pouvoirs élémentaires sur les pays. Jusqu'à ce que tout cela soit balayé au loin, ce qui rappelle à l'aberration de cette guerre.

Lentement, sous d'indicibles sacrifices naîtra un monde nouveau. Les générations qui viennent regarderont en arrière sur notre temps comme sur un long mauvais rêve ; mais aux plus noires nuits suis une fois le jour. Des générations ont sombré dans la tombe, assassinées, affamées, abattues par la maladie. Des millions sont morts dans le souci d'anéantir et ruiner, haine et meurtre dans le cœur.

Mais d'autres générations naissent, et avec elles un nouvel esprit. Elles construiront ce que guerre et révolution ont détruit. A chaque hiver suit le printemps. Cela aussi est une loi éternelle dans le cycle de la vie, qu'a la mort suit la résurrection.

Volontiers, ceux qui seront appelés comme soldats du travail construiront ensemble le monde nouveau ».

**Réponses aux questions après la quatrième conférence. [p. 139]**

Tout d'abord m'est posée ici la première question :

*Votre concept de liberté n'est-il pas parent avec celui du surhumain de Nietzsche dans la « Science joyeuse » ?*

Maintenant sur ma conception de l'être humain, je peux vous indiquer sur la présentation en rapport au concept de liberté tout d'abord dans mon petit écrit « Science et vérité », alors dans ma « Philosophie de la liberté ». À la conception du monde nietzschéenne, je me suis alors exprimé – j'écrivais le livre, c'était en 1895 - dans mon livre « Friedrich Nietzsche, un humain en lutte contre son temps ». Il est absolument correct qu'aussi celui-là qui ainsi que moi-même, reconnaît la nécessité d'un approfondissement et renouvellement du concept de liberté et, dépendant de cela, envisage alors l'entière entité humaine, en quoi il peut donc voir absolument de certains côtés à contester fortement des germes éclosant de la conception du monde nietzschéenne à ce qui en fait est une formation d'avenir de la civilisation. La vie et la conception du monde de Nietzsche sont absolument extraordinairement intéressantes et on pénétrera peut-être au mieux quand tout de suite on considère la caractéristique pour lui dans son rapport à la lutte au temps du troisième tiers du 19e siècle. La vie tragique de Nietzsche lutte toutefois après une conception de la liberté de la nature et de l'entité humaines. Mais cela lutte, j'aimerais dire, à partir d'un rapport profondément tragique à l'entière évolution de conception du monde dans le dernier tiers du 19e siècle.

La personnalité de Nietzsche m'apparaît de la manière suivante : en Nietzsche vivait peut-être le plus intensivement tout ce qui vivait dans les meilleurs humains du dernier tiers du 19e siècle. Mais cela vivait en lui pour part en une na-



ture, qui n'avait pas grandi à la saisie intensive des problèmes, qui n'avait pas grandi à la tâche de pleinement former et penser au travers des problèmes qui pesaient sur l'âme. On aimerait dire, Nietzsche aurait eu le destin, de souffrir à tous les courants possibles de conception du monde, auxquels dans le dernier tiers du 19e siècle pouvait être souffert. Qu'on prenne tout d'abord comme il s'est retrouvé après qu'il ait surmonté le scolaire, qu'il avait accueilli, surmonté, riche d'esprit comme philologue, dans la conception du monde Wagnéro-schopenhauerienne. Qui connaît le bel écrit « Schopenhauer comme éducateur » de Nietzsche, celui-là saura que trouver le chemin pour entrer dans Schopenhauer et Wagner fut chez Nietzsche un combat intérieur, une lutte intérieure et finalement a fini et devait finir avec une souffrance à cette conception du monde, qui avait beaucoup en soi comme impulsion d'avenir de l'humanité, mais justement ne vient pas jusqu'à ce qui pouvait vraiment être formateur socialement.

Ainsi, Nietzsche délaissa, on peut dire, cette façon de voir en 1876 et se tourna vers la façon de voir plus positiviste, la façon de voir plus scientifique. Pendant son vivre dans dans la conception du monde de Schopenhauer et Wagner son souci était de s'extraire du scientifique et de s'approcher de la réalité par une ambiance d'âme artistique, s'approcher plus près qu'on ne le pouvait de cette réalité par la science. Après qu'il ait éprouvé l'insuffisant là-dedans, il se tourna vers la direction positiviste, chercha de venir à cela, par une exacerbation de l'aspiration scientifique, de pénétrer la réalité, et se risqua finalement à ce qu'on trouve comme son idée du « retour du même » et comme son idée du « surhumain ». La dernière il a tenté de la mener à l'expression notamment de belle manière lyrique dans son « Zarathoustra ». Il s'effondra alors en cet instant, où il voulait appliquer sur les plus grands problèmes d'évolution de l'humanité des temps récents ce qui s'était donné comme idée de surhumain, comme grandir à un humain plus élevé à partir de l'humain habituel.

Maintenant est très significatif, tout de suite chez Nietzsche de voir comme pouvait se vivre dans dans tout ce qui était là. Car pris fondamentalement son problème de surhumain n'est aussi rien d'autre que le déploiement du principe darwiniste sur toute l'évolution de l'humain : comme l'humain lui-même représente quelque chose qui se développe hors de la condition animale, ainsi devrait le surhumain être quelque chose qui se développe hors de l'humain.

Maintenant, le tragique repose chez Nietzsche que partout il se sentait en opposition contre certaine caractéristique de son temps, donc ce troisième tiers du 19e siècle. Et intéressant est donc par exemple que Nietzsche gagna du terrain jusqu'à son idée apparaissant si grotesque de retour du même, donc d'un ordre du monde dans lequel ce qui se passe devrait en mouvements rythmiques toujours se répéter de même manière. Cette idée de retour était aussi apparue psychologiquement de beaucoup de paradoxes extraordinaires. Lorsqu'une fois j'avais la possibilité de discuter les choses avec différents érudits dans les archives de Nietzsche, là fut aussi parlé sur ce retour du même en rapport avec l'idée nietzschéenne de surhumain, et je dis cette fois-là : ainsi que l'idée de retour se présenta au jour chez Nietzsche, ainsi elle m'apparaît comme l'idée de pôle opposé à une idée, qu'a eue un très pédant, rigide positiviste du 19e siècle,



Eugen Dühring. Dühring vient en effet à en parler à un endroit - je crois, c'est dans son « Cours de philosophie » - de manière étrange. Je disais : l'idée nietzschéenne de retour du même est la contre-idée, et cela ne peut aussi pas du tout être autrement, que ce que Nietzsche s'est formée cette idée ainsi qu'il l'a trouvé chez Dühring et s'est dit : ce qu'ainsi un type du 19e siècle pense, de cela le contraire doit être vrai ! - Et voyez-vous, nous avons là à proximité la bibliothèque de Nietzsche, je sortis le « Cours de philosophie », ouvrit la page, le passage correspondant chez Dühring - souligné épais est écrit à côté « âne » ! C'est donc cela qui dans de très nombreux livres chez Nietzsche est écrit là à côté. Là, lui est éclos la pensée, de donner la contre-idée contre quelque chose, qu'il a trouvé chez un esprit au dernier tiers du 19e siècle.

Cela se répéta chez Nietzsche extrêmement souvent : exposé de choses qu'il tenait pour élémentaire, qui devaient continuer à prospérer à partir de la contradiction. Quand vous prenez une fois son exemplaire dans la main aux archives-Nietzsche : « Recherche morale française », là vous verrez que des pages entières sont marquées. Vous pouvez suivre comme il a souffert aux idées du 19e siècle et comme il chercha à les façonner. Tout aussi intéressant est un exemplaire d'Emerson « Essais », où n'est pas seulement marqué, mais où des paragraphes complets sont entourés et numérotés : il s'est fait là une systématique d'Emerson.

Cela peut donc se donner à l'un, comme Nietzsche aspirait dans le fait après trouver un tel concept de liberté. Seul je ne peux donc pas dire qu'à un quelque endroit chez Nietzsche cette impulsion vient claire à la manifestation, qui devrait ressortir par la science de l'esprit, comme je vous l'ai aujourd'hui caractérisée par la comparaison avec l'enfant de cinq ans et les volumes de lyrique goethéenne. Nietzsche n'avait donc pas en soi cette mentalité d'âme, qui aimerait pousser à cela. Vous pouvez retirer cela de son « Antichrist », vite au début, dans le premier, deuxième, troisième chapitre, où il parle maintenant donc à nouveau de ce que le surhumain ne serait rien de spirituel, mais quelque chose, qui devrait être physiquement élevé dans le futur et du genre. Donc presque chaque concept chatoie chez Nietzsche. Mais c'est tout de suite ce par-dessus quoi nous devons sortir, ce chatolement. Et ainsi, je crois que Nietzsche est à un haut degré un esprit stimulant, mais que ce n'est pas possible, de rester debout à une quelque chose chez Nietzsche. J'aimerais répondre ainsi à la question exprimée avant.

*De votre conférence semble se montrer que nous devrions de nouveau nous rapprocher du mystère du Christ. Cela devrait-il signifier, nous devrions lui donner le même contenu que lui donna le temps de sa création ?*

Une des meilleures explications dans la « Philosophie de la révélation » de Schelling est qu'il rend attentif à ce que chez le christianisme il s'agit moins d'un quelque enseignement que de la conception d'un fait. Ce qui s'est passé au point de départ du christianisme, cela est un fait. Quand seulement on parle d'un enseignement, alors on pourra très facilement être incité de vouloir dogmatiser sur cet enseignement. Mais quand on est clair sur l'évolution de l'humanité, ainsi on



doit se dire : les enseignements sont en vivante évolution vers l'avant, les enseignements avancent, ainsi que l'humanité elle-même. Les faits se tiennent naturellement à la place de l'évolution humaine à laquelle ils se sont passés.

Mais n'est-ce pas déjà ainsi chez l'humain ordinaire ? Quand nous lui faisons front, nous pouvons apprendre une quelque chose de son être ; devenons peut-être quelque peu plus avisé dans la vie, nous apprenons à connaître cet être autrement et mieux. En particulier vis-à-vis d'un humain significatif nous pouvons dire : nous comprenons ceci ou cela chez lui ; quand nous avons nous-mêmes avancé plus loin, nous comprenons plus de lui. Cela vaut aussi à l'encontre d'un fait qui dans toute sa légité de fond est plus profond. Certainement d'une quelque manière les chrétiens du premier cercle ont saisi le fait du mystère du Golgotha. Mais il est possible que les façons de voir d'un tel événement progressent. Et c'est cela qui trotte dans la tête de la science de l'esprit : Ne pas rénover une façon de voir qui a déjà été là, mais une conception avancée, à la mesure de l'esprit humain pour pouvoir pressentir ce mystère. C'est cela que j'ai aimé dire sur cette question.

*Peut-on dire d'une connaissance de science de la nature, comme celle de la nature des nerfs, qu'elle serait en soi sociale ou non sociale ?*

Oui, cela est quelque chose, sur quoi je parlerais encore très volontiers un peu dans la conférence demain. Je voudrais dire aujourd'hui ce qui suit : finalement, tout événement extérieur dans la vie sociale en commun de l'humain part vraiment de la façon et de la manière dont les humains pensent, sentent et veulent. C'est seulement une faiblesse de notre temps quand on voudrait dériver tout ce que l'humain pense et ressent et veut des événements extérieurs, aimerait considérer l'humain dans une certaine mesure comme un produit des événements extérieurs. En vérité tout ce qu'il y a en organisations extérieures retourne sur ce que les humains ont pensé et ressenti et voulu. C'est pourquoi il s'agit aussi de ce que des organisations extérieures saines indiquent vers des pensées saines et inversement des organisations extérieures malsaines sur des pensées malsaines. Une époque qui sur beaucoup de choses doit penser malsain, cela ne pourra développer sur la vie extérieure de saines volitions, saines impulsions volontaires.

À l'intérieur de notre constitution socio-économique en cours dans le pays le concept le plus douteux est celui du travail humain. J'ai déjà évoqué ce concept du travail humain. J'ai dit, dans le marxisme le concept de la force de travail joue un grand rôle, mais il s'agit de ce qu'à l'intérieur de cette théorie marxiste le concept de travail sera considéré entièrement faussement. Travail, force de travail comme telle a socialement une signification par la prestation, respectivement la fonction de la prestation, dans la vie commune des humains. J'ai dit ici voici quelques jours, il serait une grande différence si quelqu'un fait du sport et à cela consomme sa force de travail ou s'il fend du bois. Quand il fend du bois, ainsi la manière dont les prochains jours son travail coule dans la vie en commun sociale est ce qui est significatif, pas la consommation de la force de travail en tant que telle. Et ainsi s'établira dans les prochains jours que nous ne devenons pas du tout équitable au travail comme fonction sociale, quand nous ne regardons pas



dans son couler dans l'organisme social, mais quand nous parlons de la consommation de la force de travail comme telle.

Maintenant on peut se dire : d'où proviennent donc les faux concepts sur le travail ? - Qui a des concepts corrects sur les ainsi nommés nerfs moteurs, celui-là viendra aussi bientôt aux concepts corrects sur la fonction du travail dans l'organisme social. Qui notamment reconnaît qu'il n'y a pas de nerfs moteurs, mais que les ainsi nommés nerfs moteurs ne sont que des nerfs sensitifs pour la nature du membre concerné, sur lequel la volonté reporte sa force, celui-là trouvera combien forte chaque impulsion de volonté déjà par là qu'elle en est une telle, vient à l'expression dans le travail, comme forte elle se tient dans le monde extérieur. Mais par cela, par un véritable concept de la volonté et le rapport de la volonté à l'organisme humain, il recevra un véritable support, de reconnaître la parenté entre volonté et travail. Mais par là il arrivera aussi aux concepts sociaux corrects, à des représentations sociales et aussi sensations correctes sur une telle idée. On peut dire : comment l'humain social pense, cela est dans beaucoup de rapports dépendant de s'il peut développer certains concepts de nature de manière correcte ou incorrecte. On doit être clair là-dessus que celui qui pense que dans l'humain lui-même les nerfs moteurs seraient les excitateurs de la volonté, ne pourra en fait jamais découvrir un véritable rapport entre l'excitateur du travail, la volonté, et la fonction du travail dans l'organisme social. C'est ce que je veux dire là-dessus par avance aujourd'hui.

*Comment l'expressionnisme est-il à valoriser ?*

Maintenant, je peux amener cela tout de suite en rapport à ce qui a encore été demandé ici :

*Jusqu'où l'art moderne peut-il être caractérisé comme naturaliste ?*

Je suis absolument, comme je l'ai déjà évoqué dans la conférence, pas de l'avis qu'à peu près tous les artistes se tiennent sur sol naturaliste. Cela serait donc faux. Car tout de suite les dernières décennies nous ont montrés comme beaucoup d'artistes sortent du naturalisme. Mais c'est quelque chose d'autre de parler de cette évolution de l'art en toute sorte de commencements, qui doivent encore se façonner plus loin, quelque chose d'autre, que tout le phénomène de l'art dans notre vie actuelle. Et avec celui-ci j'ai aujourd'hui à faire.

On pourra donc premièrement dire : notre conception de l'art en tant que telle, la position de notre art dans la vie publique, elle est absolument ainsi que seulement le naturaliste de l'art repose à la base de cette position. Ce qui aspire à sortir du naturalisme, cela n'a absolument encore pas pu se faire valoir en quelque manière sociale. Que l'essentiel, ce qui donne la mesure dans notre aspiration artistique est le naturaliste, cela vous ne le connaissez peut-être donc au mieux pas alors que vous voulez caractériser des œuvres d'art, où vous devez plus regarder vers les artistes, que quand vous testez aujourd'hui le public à son plaisir artistique, testez, pour combien d'humains c'est l'unique mesure, si une figure de roman est bonne ou mauvaise, quand vous pouvez vous dire : cela est absolument la vraie vie – avec quoi vous pensez : la vie extérieure reproduite. C'est cela le jugement le plus non artistique qu'on peut prononcer, mais c'est cela qui la plu-



part du temps est aujourd'hui prononcé. Et c'est aujourd'hui en beaucoup de choses tout simplement tangibles comme tout travaille dedans, dans le naturalisme. Seulement, on ne voit pas comme les choses sont naturalistes.

Prenons l'art de la déclamation du présent. Je rappelle à ce qu'on déclame aujourd'hui pour la plus grande part ainsi – et le tient pour correct, de déclamer ainsi –, qu'on essaye de préférence d'amener à l'expression le contenu en prose du poème par accentuation, par n'importe quoi d'autre. Retournons dans des temps plus anciens de l'évolution de l'humanité. Nous trouvons – et on l'a même encore pu voir chez des gens primitifs à la campagne, quand on est quelque peu devenu plus vieux –, là les gens récitaient ainsi qu'ils allaient vers en haut et vers en bas et amenaient tout le corps en rythme. Je remémore à cela que là se montre quelque chose, qui indique sur le particulièrement artistique aussi de l'art poétique par exemple. Schiller avait, quand il écrivait une poésie – à beaucoup des poésies qu'il écrivit, c'était le cas –, le plus souvent une mélodie indéterminée dans son âme. Alors seulement il trouvait les mots pour cela. Cela signifie : mélodieux, rythme, mesure, cela reposait à l'origine à la base. Goethe répéta son « Iphigénie », donc un poème dramatique, comme un maître de chapelle avec la baguette et tint là dessus que ce qui dans l'actuelle récitation tombe sous la table, tout de suite soit déterminant, tandis qu'il accorda très, très peu à mener à l'expression ce qu'on considère aujourd'hui comme l'essentiel, le contenu en prose.

Ce n'est que lorsque nous aurons dépassé le naturalisme de l'époque actuelle, qui n'est pas du tout ressenti par beaucoup comme un naturalisme, mais même souvent, comme dans l'art de la récitation, comme le véritable esprit de l'art, ce n'est que lorsque nous aurons dépassé le naturalisme, le naturalisme dans les domaines les plus divers, que nous verrons comment l'époque actuelle s'y trouvait.

Toutefois, des choses comme l'expressionnisme cherchent à dépasser le naturalisme. Et là, il faut dire que même si l'on a beaucoup d'objections à faire à ce que font les expressionnistes d'aujourd'hui – mais il y a déjà parmi eux des réalisations très respectables –, c'est justement un début pour donner forme à ce qui n'est pas vu dans la réalité extérieure, mais qui ne peut vraiment se révéler à l'humain que dans la vision intérieure. Parce que les humains aujourd'hui ne sont pas encore très loin dans la contemplation de l'esprit, c'est pourquoi les essais expressionnistes sont souvent si gauches. Mais l'impressionnisme je le compte bien aux derniers extrêmes du naturalisme. Car là ne sera pas fait l'essai, de concevoir une quelque chose en naturaliste, mais là sera fait l'essai de concevoir l'impression d'un seul instant. Cet impressionnisme a été, ainsi plein d'esprit qu'il aimerait être, la dernière conséquence après le naturalisme. Et l'expressionnisme est, j'aimerais dire, un s'extraire obstiné du naturalisme.

À ces choses, pourrait être vu extérieurement, quand on ne l'éprouve pas intérieurement, comme toutefois la direction de l'art moderne est fortement plantée dans le naturalisme. Et finalement : je crois quand aujourd'hui quelque chose survient qui ne peut pas satisfaire à l'exigence de concourir avec la réalité extérieure, mais qui veut dévoiler un regardé spirituel, alors ce sera âprement blâmé. C'est cela sur quoi je voulais essentiellement rendre attentif.



Alors m'a encore été posée la question de

8

*comment ce que j'ai exposé dans ces conférences se laisse transférer dans la pratique.*

8

Celui, qui se tient sur le sol, que finalement tout ce qui sera fait dans la vie humaine sociale extérieure, vient de l'humain, ne doutera pas un instant de cela : quand un nombre suffisamment grand d'humains est parcouru d'une quelque chose, alors le chemin dans la pratique extérieure est donné. Il s'agit seulement de ce qu'on considère finalement une fois, comme ce rapport du vraiment vécu intérieurement, et une telle chose est aujourd'hui aussi pensée pour ce qui est de l'ordre de la science de l'esprit, se comporte à la pratique extérieure. Prenez-le aujourd'hui en petit – sur ces choses peut seulement parler qui a une expérience là-dedans –, vous aimez aujourd'hui le croire ou pas, que l'humain quand il accueille la science de l'esprit en soi, comprend intérieurement, comprend plein de vie, ce que signifie la science de l'esprit, s'acquiert par là un savoir, peut être un savoir de mondes très intéressant. Cela n'est pas le cas. C'est cela dont j'aimerais dire : vous aimerez le croire ou pas. C'est ainsi quand l'humain pénètre vraiment intérieurement ce que j'ai aujourd'hui pensé comme science de l'esprit, ainsi ce n'est pas purement un abstrait, ainsi ce ne sont pas purement des idées telles qu'aujourd'hui elles seront données dans les sciences de la nature ou dans l'actuelle économie sociale, mais c'est de la force intérieure, c'est quelque chose, qui intérieurement met au monde de la force intérieure. Tout de suite qu'ainsi quod ce que je j'ai pensé aujourd'hui comme pédagogie, pénètre le professeur avec force intérieure, ainsi qu'il ne suit pas des normes d'éducation, mais ce qui comme impondérables se joue entre l'écologiste et lui. L'humain sera par ce que j'ai décrit aujourd'hui comme science de l'esprit, aussi plus intelligent jusque dans la pointe des doigts. Seulement, on doit quand on veut comprendre de telles choses, les comprendre vraiment aussi en petit. Alors, on n'aura plus de doute à ce que, quand un nombre suffisant d'humains – et ceux-là appartiennent naturellement à la vie sociale en commun – accueillent ces impulsions en eux, ces impulsions deviennent aussi immédiatement pratiques par ces humains.

8

Prenez par exemple l'écriture humaine pour faire un petit exemple. Il y a deux sortes d'écritures. L'une est l'écriture qui sera ambitionnée ordinairement. Là l'humain écrit en ce qu'il a justement une écriture. La plupart des humains ont une telle écriture. Là, une écriture provient de leur organisme comme avec une nécessité. Mais vous voyez, d'autres ont une autre écriture, qui prise à la base d'après leur manière est une tout autre écriture, que ce qu'on appelle écriture ordinaire. Ceux-là dessinent en effet les lettres. Chez ceux-là, l'écrire repose dans le regarder, comme dans la force pulsant au travers la main. Il y a des écritures qui ne proviennent que de la main, mais aussi des écritures qui seront couchées avec les yeux, en ce que des formes de lettres seront suivies. Là le spirituel ne vit pas purement organiquement dans les membres, mais là vit l'organique dans l'articulation de l'écriture. Ce sera immédiatement pratique ce que l'humain vit spirituellement.

8

Ainsi, on vit tout le spirituel-scientifique. Et ainsi, celui qui saisit l'esprit vivant dont a été parlé aujourd'hui, sera aussi saisi par la disposition pour la pratique de

8



ces choses. Certainement il se tiendra là dans le temps actuel comme ermite, comme prédicateur dans le désert, mais cela ne fait pas la chose meilleure pour la vie actuelle. On se sent quand on représente la vraie pratique de vie, toutefois curieux « praticien » vis-à-vis de ceux qui ont seulement une certaine routine pour les cercles les plus proches, pendant que la véritable pratique de vie dans la domination de la vie extérieure consiste en des idées englobant la vie.

Ainsi que pourra être dit : le premier dont il s'agit pour de telles choses comme elles ont été pensées ici dans ces conférences, est de créer des explications là dessus, les faire découvrir au plus d'humains possible. Sont-elles dans le cœur et le sens de beaucoup d'humains alors elles deviendront incontestablement pratiques. Elles ne seront pas pratiques à cause de ce qu'aujourd'hui elles n'ont pas encore pénétré en suffisamment d'humains. Pour des idées sociales n'est en effet pas simplement nécessaire que l'individu, qui se tient seul, les domine, mais qu'il trouve ceux-là chez lesquels il trouve compréhension pour la coopération avec eux. Mais la pratique suit chez des idées vraiment pratiques de l'être-là de l'idée elle-même. Et c'est seulement l'absolue incroyance, l'absolu scepticisme, pas la pratique des idées, pas la pratique de l'esprit qui empêche que notre vie devienne un vraiment pratique.

On le vit donc partout, n'est-ce pas ? Le non pratique dans le sens de beaucoup de gens – je vous le décrivais aujourd'hui au début de la conférence –, il devait dire au printemps 1914 : notre vie sociale souffre d'un abcès cancéreux, qui dans le prochain temps doit venir à éruption de manière terrible. Une paire de mois là-dessus suivit la catastrophe guerrière mondiale, sur laquelle je voulais jadis rendre attentif. Naturellement tous les « praticiens » m'auraient moqué. Mais ces « praticiens », ils ont aussi parlé autrement. Je pourrais vous mentionner des hommes d'État qui ont dit encore en ce printemps 1914, par exemple des hommes d'État des états centre européens : nous vivons dans les rapports de voisinage les plus amicaux avec Saint-Pétersbourg, et ces rapports de voisinages amicaux offriront une base sûre à la paix mondiale dans les prochains temps. - Le monsieur concerné a parlé d'un similaire sur le rapport des puissances du centre à l'Angleterre. Alors, il a résumé cela dans les paroles : la détente politique générale fait de bons progrès.- Maintenant, la détente politique a fait des progrès si réjouissants que peu de semaines là-dessus ces événements on suivit par lesquels dix à douze millions d'humains ont été frappés à mort et trois fois autant ont été frappés à en être estropiés. De la dernière sorte a parlé le « praticien », de la première sorte celui-là qui par les « praticiens » était tenu pour un idéaliste.

C'est cela, qui nous fait amèrement besoin que tout de suite nous devons apprendre autrement dans la pratique que nous devons apprendre à connaître que pour une vraie pratique premièrement alors doit pourvoir être créer un sol quand un véritable apprendre autrement est là en rapport à la vie de l'esprit. C'est pourquoi on devait en fait répondre à la question : comment de tels exposés peuvent être portés dehors dans la pratique ? : on les porterait seulement en premier dans les âmes des humains, alors, alors on verra vite comme elles rayonneront en retour à partir de la pratique des humains.



**CINQUIÈME CONFÉRENCE -  
Zurich, 29 octobre 1919 -  
LES EFFETS CONJUGUÉS des vies de l'esprit, du droit et de l'économie pour  
l'organisme social tri-articulé unitaire.**

*L'impulsion de la tri-articulation comme résultat d'observations historico-évolutives objectives. L'État unitaire et de la nécessité de le surmonter par la tri-articulation. Critiques d'habitudes de pensée contemporaines aux exemples de la législation fiscale, la gestion du capital et de la possession de moyens de production. De la société de pouvoir à la société commune.*

*Trad. F. Germani - v. 02 - 11/05/2023*

Dans la deuxième conférence j'ai déjà esquissé comment un tel façonnement des vies de l'esprit, droit et économie, comme je cherchais à les décrire dans les trois conférences passées, est seulement accessible par ce que ce qu'on a pensé jusqu'alors comme un État unitaire sévèrement formé en lui-même, serait tri-articuler, deviendrait organisme social tri-articulé, cela signifie, que tout ce qui se rapporte sur des rapports de droit -politiques, étatiques, trouve son administration en un parlement démocratique, que par contre serait démembré de cette organisation politique ou de droit tout ce qui se rapporte à la vie de l'esprit d'un côté et cette vie de l'esprit serait administrée autonome dans sa liberté ; que de l'autre côté se démembrerait du politique la vie économique, qui à nouveau à partir de ses propres rapports, de ses propres conditions trouverait son administration, fondée sur connaissance métier et compétence.

Maintenant sera toujours de nouveau soulevé l'objection qu'une telle articulation de l'organisme social contredirait la nécessité de former la vie en société en une unité, car toutes les institutions particulières, tout particulier que l'humain peut accomplir à l'intérieur de l'organisme social devrait concourir à une telle unité. Et une telle unité serait brisée, ainsi sera dit, quand on essayerait de faire éclater l'organisme social en trois membres. - Une telle objection est tout à fait compréhensible et intelligible des habitudes de penser du présent. Mais elle n'est, comme nous voulons voir aujourd'hui, absolument pas justifiée. Elle est compréhensible parce qu'on a donc seulement besoin de regarder sur la vie économique elle-même : comme dans cette vie économique tout s'écoule ensemble en le plus petit ; spirituel, juridique et en fait économique. Vis-à-vis de cela on peut déjà dire : comment là une quelque séparation, une articulation devrait venir à un salut ?

Prenons seulement une fois le problème de la valeur des marchandises, des biens eux-mêmes, ainsi nous trouverons que la valeur des biens, des marchandises, porte pour soi déjà trois aspects, mais trois aspects, qui en ce que le bien sera produit dans l'organisme social, circulera, et sera consommé, se montre comme une unité, j'aimerais dire, attaché à l'unité du bien, de la manière suivante : qu'est-ce qui conditionne la valeur d'un bien par lequel l'humain peut satisfaire ses besoins ? - Tout d'abord l'humain subjectif doit avoir un quelque besoin pour ce bien. Mais regardons par quoi un tel besoin se détermine. Cela dépend premièrement de la constitution corporelle de l'humain. La constitution corporelle conditionne en effet la valeur des plus différents biens matériels. Mais aussi les biens matériels seront jugés différemment, selon que l'humain aura passé par telle ou telle éducation et a telle ou telle exigence. Et d'abord quand il s'agit de biens spirituels, qui donc souvent ne pourront pas du tout être séparés de la sphère des biens physiques charnels, là nous verrons que l'entière constitution de l'humain conditionne absolument la



façon et la manière dont l'un valorise quelque bien, ce qu'il aimerait fournir comme travail pour un quelque bien, ce qu'il aimerait appliquer en prestations propres pour un tel bien. Là nous voyons que l'élément spirituel qui vit dans l'humain est déterminant pour la valeur d'un bien, pour la valeur d'une marchandise.

De l'autre côté nous voyons que donc les marchandises, en ce qu'elles seront 0 échangées entre humain et humain, sont attachées à des rapports de possession, 4 cela ne signifie pas autre chose qu'à des rapports de droit. En ce qu'un quelque humain veut acquérir un bien d'un autre il butte sur des droits, que l'autre a à ce bien d'une quelque manière. Ainsi que la vie de l'économie, la circulation de l'économie est absolument traversée de purs rapports de droit.

Et comme troisième : un bien a aussi une valeur objective, pas seulement cette va- 0 leur que nous lui attribuons par notre besoin et la valorisation subjective de ce be- 5 soïn, qui alors se transfère sur le bien, mais un bien a sa valeur objective, en ce qu'il est conservable ou in-conservable, durable ou non durable, en ce qu'il est plus ou moins utilisable selon sa nature, en ce qu'il est plus ou moins fréquent ou plus ou moins rare. Tout cela conditionne une valeur objective, une valeur économique particulière, à la détermination de laquelle est nécessaire une connaissance objective de la chose et à la fabrication de laquelle est nécessaire une objective compétence.

Mais ces trois déterminations de valeur sont unifiées dans le bien en une unité. Et 0 de cela on peut dire avec droit : comment devrait donc, ce qui s'unifie dans le bien, 6 être séparé en trois domaines d'administration, qui se rapportent à ce bien, qui ont une quelque chose à faire avec ce bien dans sa circulation ?

Maintenant, tout d'abord il s'agit purement d'après l'idée, de considérer que tou- 0 tefois dans la vie peuvent s'unifier des choses qui seront administrées des plus 7 différents côtés. Pourquoi ne devrait pas d'un côté ce que l'humain subjectif apporte en vis-à-vis d'estime des biens à partir de lui, être déterminé à partir de son éducation qui a sa propre administration ? Pourquoi ne devrait pas être formé à partir de tout autre côté ce que sont des rapports de droit dedans la vie économique et pourquoi ne devrait pas s'ajouter à tout cela et s'unifier dans l'objet en une unité ce qui de la connaissance des choses et compétence en la matière revient de valeur objective au bien ? Mais cela est pour le moment idéal et n'a pas particulièrement beaucoup de valeur. Cela devra être bien plus profondément fondé, ce que veut en fait la tri-articulation de l'organisme social dans cette direction.

Et là doit pour l'instant être dit : cette tri-articulation de l'organisme social n'est 0 pas une quelque idée qui sera saisie aujourd'hui par un ou une paire d'humains à 8 partir de motivations subjectives, mais cette impulsion de la triarticulation de l'organisme social se montre d'un regard objectif sur l'évolution de l'humanité dans les temps récents. Ainsi qu'on peut dire : en fait déjà depuis des siècles l'humanité tend inconsciemment dans les motivations les plus importantes vers cette tri-articulation. Elle n'a seulement jamais trouvé la force de faire vraiment cette tri-articulation et du manque à ce développement de force sont nos situations actuelles, est apparu le malheur de notre environnement. Mais aujourd'hui les choses sont mûres aussi loin qu'on doit dire : on devra s'attaquer à ce qui s'est préparé depuis



des siècles pour la formation de l'organisme social.

Tout d'abord, on doit dire : la vie de l'esprit vraiment libre s'est en fait déjà depuis 0  
longtemps démembré de la vie de l'État et de la vie de l'économie. Car la vie de 9  
l'esprit qui est dépendante de la vie économique et de la vie de droit et d'État, cet-  
te vie de l'esprit n'est absolument pas une libre. Elle est un bout de vie de l'esprit,  
qui a été arrachée détachée de l'en fait fructueuse vie de l'esprit libre. Nous pouv-  
ons beaucoup plus dire qu'au début du temps, dans lequel le capitalisme, dans le-  
quel l'ordre économique technique moderne avec sa géniale division du travail est  
monté, que dans ce temps la véritable vie de l'esprit libre – cette vie de l'esprit, qui  
se crée elle-même seulement des motivations de l'humain, ainsi que je l'ai hier re-  
vendiqué pour la vie de l'esprit d'ensemble -, que cette vie de l'esprit libre, mais  
justement, en certains domaines de l'art, de la conception du monde, de la convic-  
tion religieuse, s'est détachée de la vie économique et de la vie d'État et dans une  
certaine mesure sera cultivée entre les lignes de la vie pendant qu'est arrachée à  
nouveau de cette libre vie de l'esprit créant à partir de la motivation humaine elle-  
même ce dont la vie économique a besoin pour son administration, ce que l'État a  
besoin pour son administration.

Ce dont la vie de l'économie a besoin pour son administration est devenu dépen- 1  
dant des puissances économiques elles-mêmes. Aux endroits, dans les cercles dans 0  
lesquels est le pouvoir économique, la possibilité est disponible, de former aussi au  
préalable les descendances selon la science économique ainsi qu'à nouveau elles  
soient appropriées à atteindre à nouveau le pouvoir économique. Mais ce qui là  
comme science économique provient de l'économie elle-même, est seulement une  
partie de ce qui pourrait couler dans la vie de l'économie, si la vie de l'esprit d'en-  
semble était rendue féconde pour la vie de l'économie. C'est seulement ce qui reste  
encore de l'économie de hasard pour la réflexion et ce qui alors est fait science de  
l'économie.

Et à nouveau la vie de l'État : l'État a besoin de ses fonctionnaires, donc même ses 1  
érudits ainsi qu'ils correspondent à ses modèles, qu'il a une fois formés pour ses 1  
fonctions. Il souhaite, réclame que dans les humains serait formé ce qui s'adresse à  
l'environnement de ce qu'il a déterminé pour sa fonction. Mais cela est une vie de  
l'esprit non libre même quand cela croit être libre. Cela ne remarque pas sa dépen-  
dance, cela ne remarque pas comme ce sera placer dans les frontières/limites du  
modèle de position.

Mais la véritable vie de l'esprit libre s'est, indépendamment de la vie de l'écono- 1  
mie, de la vie de l'État, malgré tout acquis une certaine position dans le monde. 2  
Mais laquelle ! Je l'ai pour part déjà caractérisée. Cette vie de l'esprit qui s'est con-  
servé sa liberté est devenue étrangère à la vie. Elle a dans un certain sens accueilli  
un caractère abstrait. On n'a besoin aujourd'hui que de voir ce qui est disponible  
de la libre vie de l'esprit dans l'esthétique, dans le religieux, même dans les con-  
ceptions du monde orientées scientifiquement, ainsi on verra : il sera donc dit de  
toutes sortes, mais ce qui sera dit est plus ou moins seulement prédication pour  
l'humanité. C'est là, pour saisir la raison et l'âme tranquille (NDT Gemüt). C'est là,  
pour jouer un rôle à l'intérieur de l'humain, pour remplir l'âme dans l'intérieur de



délectation et sensation de bien-être, mais cela n'a pas la force, pas la force de propulsion, de vraiment intervenir dans la vie extérieure. Pour cela est aussi venue l'incroyance à cette vie de l'esprit, cette incroyance qui là part de côté socialiste, qui là dit : jamais une quelque idée sociale, et si elle est encore si bien pensée, quand elle est purement née à partir de l'esprit, transformera la vie sociale. Pour cela il y a besoin de forces réelles. – Et aux forces réelles cette vie de l'esprit sécessionniste n'est pas du tout comptée. Comme cela est éloigné – j'ai déjà aussi exprimé cela – ce qu'aujourd'hui le commercial, le fonctionnaire d'État, l'actif industriel a comme sa vie de conviction intérieure, religieuse, même sa scientifique des lois qu'il applique dans la vie économique, dans sa position extérieure, dans l'administration d'affaires publiques ! Continuellement une reconnaissance double de la vie ! D'un côté certains principes de base, mais qui sont entièrement issus de la vie de l'économie et de l'État, de l'autre côté un reste de liberté, de vie de l'esprit, mais qui est jugé comme nostalgie vis-à-vis des affaires extérieures de la vie.

Cela devra être dit d'un côté qu'une vie de l'esprit libre s'est déjà démembrée depuis des siècles, mais parce ce qu'on ne voulait pas le reconnaître dans la formation de la vie publique, cette libre vie de l'esprit est devenue abstraite, étrangère à la vie. Mais cette vie de l'esprit revendique aujourd'hui le retour de son pouvoir, de sa force, parce qu'on a besoin de l'influence de l'esprit sur la vie sociale extérieure. C'est la situation, qui nous sera donnée aujourd'hui.

La vie du droit a pris un autre chemin. Pendant que la vie de l'esprit s'est dans une certaine mesure, aussi loin que c'est une libre, émancipée, la vie du droit s'est complètement laissé fusionner avec les rapports de pouvoir économiques. On ne l'a pas du tout remarqué, mais les deux sont pleinement devenus un. Ce qu'étaient les intérêts économiques et les besoins, cela a été exprimé en droits publics. Ces droits publics on les tient pour des droits de l'humanité. Examinés exactement ils sont seulement des intérêts et besoins étatiques et économiques transposés dans un caractère de droit. Pendant que d'un côté la vie de l'esprit revendique sa force, nous voyons de l'autre côté comme maintenant un désarroi est entré en rapport à la relation des conditions de droit et d'économie. De par le monde civilisé, de larges cercles de notre population actuelle revendiquent en cela qu'ils appellent la question sociale, des soudures supplémentaires entre la vie de droit et la vie de l'économie. Nous voyons, comme sous des concepts politiques, de droit, devrait être formé l'ensemble de la vie de l'économie. Et si nous considérons les slogans appréciés chez beaucoup aujourd'hui, que sont-ils alors d'autre que la dernière conséquence de la fusion de la vie de droit avec la vie de l'économie ? Nous voyons aujourd'hui le parti radical socialiste tirant de larges cercles revendiquer – comme je l'ai déjà exprimé hier – que serait basculé sur la vie de l'économie un système politique central, construit hiérarchisé par-dessus, administré articulé. La vie de l'économie devrait être entièrement saisie dans de purs rapports de droit. Nous voyons tout simplement comme le pouvoir des rapports de droit devrait être entièrement et complètement déployé sur les rapports de l'économie.

Cela est l'autre (chose), qui rentre comme la crise dans notre temps, ce qu'on peut exprimer par ce qu'on dit : en ce que de manière radicale ces rapports politiques et de droit seront revendiqués pour la vie de l'économie, devrait déferler dans une



certaine mesure la tyrannie de l'État, du système juridique sur le système économique. Nous voyons que pour la vie de l'économie et sa guérison ne sera pas revendiquée une formation de la vie économique, qui est formée à partir de rapports économiques eux-mêmes, mais qu'est revendiquée une domination du pouvoir politique à partir du point de vue d'amener à soi et dominer la vie de l'économie par ce pouvoir politique. Dictature du prolétariat, qu'est-ce d'autre que la dernière conséquence de la fusion ensemble de vie de droit ou d'État et vie de l'économie ?

Ainsi sera ici prouvé, bien sûr d'une manière négative, comme est nécessaire aujourd'hui d'aller à l'ouvrage testant fondamentalement sur le rapport de vie de droit ou d'État et la vie de l'économie. Ainsi, on voit d'un côté que dans une partie de sa force, la libre vie de l'esprit s'est émancipé et revendique sa force originelle ; ainsi, on voit de l'autre côté que la vie de droit amène tout l'organisme social en désordre si elle devait plus longtemps être toujours étroitement et plus étroitement liée à la vie de l'économie.

Cela a duré assez longtemps que l'organisme social unitaire a été pensé sous la suggestion de l'État unitaire. Aujourd'hui le temps est venu où le fruit de cette pensée vient vers nous en un chaos social qui est répandu sur une grande partie du monde civilisé. Les conditions économiques exigent au sens strict de devenir séparées de la vie du droit parce que s'est montré quelle bêtise cette vie du droit elle-même devait présenter de proche en proche pour la vie économique, quand la dernière conséquence était tirée de ce qui s'est formé à partir de cela dans le cours des derniers siècles.

L'impulsion de l'organisme social triarticulé compte avec ces faits. Et je voudrais vous montrer à un exemple parlant comment par ce fait tout de suite a été arraché l'un de l'autre ce qui dans la vie devait œuvrer comme une unité. On dit aujourd'hui, la tri-articulation de l'organisme social voudrait déchirer l'unité de la vie sociale. On dira dans le futur : cette tri-articulation a fondé pour la première fois cette unité dans le sens correct. Que l'aspiration abstraite après l'unité a tout de suite détruit cette unité, cela on peut justement le voir à un exemple parlant. Aujourd'hui certaines personnes sont extraordinairement fières de faire la différence théorique entre droit et morale. La morale est l'estimation de l'acte d'un humain purement d'après des points de vue intérieurs de l'âme. Le jugement d'un acte, s'il est bon ou mauvais, sera seulement guidé par de tels points de vue intérieurs de l'âme. Et on différencie très soigneusement, tout de suite dans des questions de conception du monde, de ce jugement moral le jugement juridique qui concerne la vie publique extérieure, qui doit être déterminée par les dispositions, par les mesures de la vie étatique ou autres vies sociales publiques sinon.

De cette séparation de morale et droit on ne savait tout le temps rien jusqu'à un moment où montèrent le récent développement technico-économique et le récent capitalisme. Dans les derniers siècles ont été arrachées l'une de l'autre en premier les impulsions de droit et de morale. Et pourquoi ? Parce que le jugement moral a été déchargé dans cette libre vie de l'esprit, qui s'est émancipée, mais qui, vis-à-vis de la vie extérieure, est devenue sans pouvoir de vraiment intervenir dans la vie, qui dans une certaine mesure n'est seulement là que pour prédication et juge-



ment. Mais ces maximes-là qui peuvent intervenir dans la vie, elles ont besoin de motivations économiques parce qu'elles ne peuvent plus trouver de pures motivations humaines qui sont débarrassées sur la morale, et elles seront alors transposées dans le droit. Ainsi est au milieu arraché l'un de l'autre ce qui agit dans la vie : la détermination du droit et son imprégnation de chaleur avec la morale humaine – déchiré l'une de l'autre au milieu en une dualité ce qui tout de suite devrait être une unité.

C'est pourquoi qui étudie mieux l'évolution des États modernes, celui-là trouvera 2 que tout de suite la suggestion de l'État unitaire a amené une séparation des 0 forces, qui en fait devrait collaborer en une unité. L'impulsion de la triarticulation de l'organisme social veut tout de suite œuvrer contre cette séparation. Déjà quand on regarde correctement le véritable principe de cette impulsion, on verra que ne peut pas du tout être parlée en cela d'une fission de la vie.

À la vie de l'esprit, qui devrait avoir son administration propre – chaque humain 2 ne se tient pas en un rapport à cette vie de l'esprit, quand, comme je l'ai décrite, 1 elle se développe pleinement libre ? Il sera éduqué dans cette vie de l'esprit libre, il laisse à nouveau éduquer ses enfants, il a ses intérêts spirituels immédiats pour cette vie de l'esprit, il est lié avec cette vie de l'esprit. Et les mêmes humains qui sont liés avec cette vie de l'esprit de cette manière, qui tirent leurs forces de cette vie de l'esprit, se tiennent dans la vie de droit ou d'État et déterminent en celle-ci ce qui œuvre entre eux comme ordre de droit. Ils déterminent à partir de l'esprit, car ils accueillent de cette vie de l'esprit, cet ordre de droit. Cet ordre de droit est immédiatement provoqué par ce qui sera acquis par le rapport à la vie de l'esprit. Et à nouveau, ce qui sera développé d'humain à humain démocratiquement sur le sol de l'ordre de droit, ce qu'ainsi l'humain accueille comme l'impulsion de sa relation à d'autres humains, il le porte parce que donc à nouveau ce sont les mêmes humains qui ont des relations à la vie de l'esprit, qui se tiennent dans la vie de droit et gèrent dans la vie de l'économie. Les institutions qu'il rencontre, la façon et la manière dont il s'associe avec d'autres humains, l'art et la manière dont absolument il gère, tout cela est parcouru par ce qu'il développe dans la vie de l'esprit, ce qu'il règle comme ordre du droit dans la vie de l'économie, car ce sont les mêmes humains qui se tiennent dans l'organisme social triarticulé, et pas par un quelque ordre abstrait, mais par l'humain vivant lui-même sera obtenue l'unité. Seulement chacun des membres se forme sa propre nature et essence par son autonomie et ainsi tout de suite de la manière la plus pleine de force peut œuvrer à l'unité. Chacun des membres peut œuvrer ainsi pendant que nous pouvons justement voir comment par la suggestion de l'État unitaire tout de suite ce qui fait partie de la vie, en fait partie même si intérieurement se disloquent comme droit et morale . Donc l'impulsion pour la triarticulation de l'organisme social, se fait valoir, pas pour séparer ce qui va ensemble, mais pour vraiment amener à collaborer du collaborant ou ce qui est déterminé à la collaboration.

La vie de l'esprit que j'ai décrite hier, celle-là peut seulement se développer sur 2 son propre sol libre. Mais quand elle se développe sur son propre sol libre, alors elle 2 ne sera pas, quand on lui concède qu'elle aurait même droit à côté des deux membres restants de l'organisme social, une structure étrangère à la vie comme



cette vie de l'esprit là qui s'est développée justement étrangère à la vie et abstraite depuis des siècles, mais elle développera la force de propulsion d'intervenir immédiatement dans la véritable, réelle vie extérieure du droit et de l'économie. Cela pourrait sembler comme une contradiction paradoxale quand d'un côté sera prétendu que la vie de l'esprit devrait devenir pleinement autonome, devrait se développer à partir de ses propres bases ainsi que je l'ai décrit hier et qu'elle pourrait quand même intervenir sur les autres côtés dans les domaines pratiques de la vie. Mais alors tout de suite quand l'esprit est laissé à lui-même, il développe les impulsions qui peuvent englober toute la vie. Car cet esprit laissé à lui-même, celui-là n'est pas assigné à écouter sur ce que l'humain devrait former en soi au but d'un quelque modèle d'État, il n'est pas déterminé par ce que seulement celui-là pourra être formé à qui revient un certain pouvoir économique, mais ce sera développer à partir des conditions de l'individualité humaine, à partir de l'observation des facultés humaines, ce qui veut pénétrer au grand jour en une quelque génération.

Mais ce qui veut pénétrer au grand jour en une quelque génération, cela ne sera 2 pas, parce que l'esprit déploie son intérêt par-dessus toute la vie, englober seule- 3 ment la nature dans ses phénomènes et faits, mais qu'avant toutes choses cela englobera la vie humaine elle-même. Nous étions condamnés à être non pratiques sur domaine spirituel, parce que nous étions laissés pour la vie de l'esprit libre ces domaines qui n'avaient pas le droit d'intervenir dans la réalité extérieure. À l'instant où on concède à l'esprit, pas purement d'enregistrer ce que parlements déterminent comme droit d'État, mais où de lui-même, comme cela devrait être, il a à déterminer le droit d'État, en cet instant il fera le droit d'État à sa création et il interviendra dans la boîte de vitesse, dans l'ordonnance de l'économie à l'instant où on formera certains points de vue et maximes pour cette vie de l'économie pas purement d'après une économie laissée à elle-même, qui roule plus loin après ses faits, sans qu'elle soit dominée par des pensées, mais quand ce sera laisser à l'esprit, d'intervenir dans cette vie de l'économie. Alors, elle s'avérera aussi capable à la pratique de vie à l'intérieur du cycle économique. On a seulement besoin de lui concéder la force d'intervenir dans la vie pratique, alors elle le fera. Mais à cette façon de voir la réalité est nécessaire qu'on n'enferme pas hermétiquement l'esprit dans l'abstraction, mais qu'on lui donna l'influence dans la vie. Alors, il fécondera tout de suite à partir de lui la vie de l'économie à tout moment, tandis que sinon cela reste infécondé ou sera seulement fécondé par des phénomènes de hasard.

Cela doit être considéré quand on veut voir clair, comment dans l'organisme social 2 triarticulé esprit, droit et état, et économie devraient œuvrer ensemble. Sur ces 4 choses, des personnalités très sensées du présent sont aussi absolument dans la non-clarté. Ces personnes sensées voient souvent comme sous la vie de l'économie, dont l'esprit s'est de lui-même dans une certaine mesure propulsé au-dehors, se sont développés des contextes qui aujourd'hui sont devenus socialement intenable. Là nous avons par exemple un penseur sur la vie de l'économie, très considéré aujourd'hui, qui trouve par exemple ce qui suit. Il dit : quand aujourd'hui nous regardons la vie de l'économie, ainsi nous voyons avant toutes choses un



système de consommation, qui conduit à des dommages sociaux à un haut degré. Les humains, qui le peuvent, consomment ceci ou cela qui en fait est seulement du luxe. - Ce penseur rend attentif à quel rôle ce qu'il nomme luxe, joue aujourd'hui dans la vie de l'humain, quel rôle cela joue aussi dans la vie économique des humains. Certainement, on le peut facilement ; on a seulement besoin de rendre attentif à des phénomènes tels que, par exemple, quand, disons, une dame s'achète aujourd'hui un collier de perles. Cela maints aujourd'hui le verront toujours encore pour un très insignifiant luxe. Mais il ne sera pas considéré pour cela ce que ce collier de perles a comme valeur à l'intérieur de la structure économique actuelle. Pour ce collier de perles, pour la valeur de ce collier de perles on peut entretenir six mois durant cinq familles de travailleurs ! Cela pend autour du cou de la dame concernée. Oui, on peut reconnaître cela et on peut à partir de l'esprit actuel chercher après un remède. Le penseur estimé, que j'ai à l'œil ici, celui-là trouve à partir de cela que ce serait nécessaire, que l'État - évidemment, par l'État chacun est suggéré ! - introduise de hauts impôts sur le luxe, et d'ailleurs de tels impôts sur le luxe qu'il passe absolument aux gens de se procurer un tel luxe. Il ne laisse pas valoir l'objection que beaucoup font que quand on impose le luxe, alors le luxe diminue et l'État n'aurait rien de ce luxe. Il dit : non, cela est tout de suite correct, que le luxe s'arrête, car l'imposition doit avoir un but éthique. La moralité humaine devrait être promue par l'imposition.

Voyez-vous, ainsi est la pensée. On a si peu de foi à la force de du psychisme hu- 2  
main, du spirituel humain que ce qui devrait jaillir du psychisme humain, du spiri- 5  
tuel humain, on veut l'établir sur le chemin de l'imposition, cela signifie le droit !  
Pas de miracle que là toutefois on ne vient pas à une articulation unitaire de la vie.

Le même penseur rend attentif alors sur ce que l'acquisition de propriété devient 2  
non droit par ce que dans notre vie des monopoles sont possibles, que toujours en- 6  
core la vie sociale se tient sous l'influence du droit successoral et du genre. À nou-  
veau il fait la proposition, de régler toutes ces choses par la législation fiscale.  
Quand on imposerait aussi fortement que possible la propriété héritée, alors res-  
sortirait, comme il pense, une justice en rapport à la propriété. On pourrait juste-  
ment ainsi par lois d'État, cela signifie par maximes juridiques, agir contre les mo-  
nopoles et plus du genre. L'étrange est que ce penseur dit : oui, mais il ne s'agit pas  
du tout de ce que par des lois d'État, des lois fiscales et ainsi de suite tout ce qui  
place donc en vue, serait vraiment déterminé, car il se montrerait donc que la va-  
leur de telles lois d'État en serait absolument une contestable, que de telles lois  
d'État ne font pas du tout toujours ce qu'elles devraient faire. Mais maintenant il  
dit : il ne s'agit pas de ce qu'en fait ces lois lèvent la moralité, empêchent les mo-  
nopoles et ainsi de suite, mais il s'agirait de la mentalité à partir de laquelle ces lois  
seront données.

Maintenant nous sommes donc arrivés dans le plus absolu tourner en rond. Un 2  
penseur politique estimé du présent dit à peu près, ce que je vous ai caractérisé. Il 7  
veut susciter mentalité, mentalité éthique par législation ; mais il ne s'agit pas de  
ce que les résultats de cette législation se manifesteraient, mais que les humains  
aient la mentalité à cette législation ! C'est le pur chinois qui veut se suspendre à  
sa propre tresse. C'est un étrange cercle vicieux, mais un cercle vicieux qui œuvre



fondamentalement dans notre vie sociale actuelle. Car sous l'influence d'une telle manière de penser, on fait aujourd'hui la vie publique. Et on ne voit pas que toutes ces choses conduisent en dernière fin à reconnaître que les fondements devront être pour une véritable nouvelle formation de la vie sociale : la vie de l'esprit dans son autonomie, la vie du droit dans son autonomie, dans son détachement de l'organisme économique et la libre formation de l'organisation économique comme une telle.

De telles choses se montrent à vous particulièrement clairement aujourd'hui, 2 quand, comme maintenant par exemple chez Robert Wilbrandt, c'est le cas, qui 8 écrit dans son livre sur socialisme, qui justement est paru, quand on voit là, comme des gens extraordinairement bien pensants, chez des gens, qui ont absolument l'éthique pour une nouvelle formation de la vie sociale, se montre, j'aimerais dire, un léger montrer sur l'absolue nécessité par exemple d'une base spirituelle de l'édification sociale, mais comme partout manque la révélation par laquelle cette base spirituelle serait à remporter. Robert Wilbrandt n'est pas un humain qui simplement parle purement à partir de la théorie. Premièrement, il parle d'un cœur chaud et socialement enthousiaste. Deuxièmement, il a pratiquement voyagé dans le monde entier, pour apprendre à connaître les rapports sociaux, et il décrit fidèlement dans son livre comme durement la misère joue aussi encore sur tout le monde civilisé. Il donne des exemples parlants de la misère du prolétariat dans le monde civilisé. Mais il indique aussi de son point de vue, comme dans les plus différents domaines dans lesquels la question sociale est aujourd'hui devenue actuelle, les humains ont essayé de travailler à une reconstruction, mais comme ils ont soit échoués, ou comme se montre clairement comme, par exemple, dans l'actuelle Allemagne, qu'ils doivent échouer, et Robert Wilbrandt est pour lui entièrement clair là-dessus qu'échoueront tous les essais qui seront faits à partir du sens actuel. Avec cela il conclut à peu près son livre. Après que cela ait déjà été évoqué en différents tons au cours des textes du livre, le livre entier résonne alors de cette étrange manière. Là il dit : les essais qui là seront faits doivent échouer ; vous n'arriverez à nouveau à aucune édification parce qu'a l'organisme social manque aujourd'hui l'âme et avant qu'il ne reçoive l'âme, il ne fournira pas de travail fructueux. – L'intéressant est, que le livre se conclut avec cette tonalité, qu'il ne parle pas de la façon et la manière dont cette âme devrait être trouvée.

L'impulsion pour l'organisme social triarticulé aimerait justement ne pas parler 2 théoriquement, que l'âme est nécessaire, et attendre, jusqu'à ce que l'âme se man- 9 feste d'elle-même, mais rendre attentif sur comment cette âme se développera. Elle se développera quand on détachera la vie de l'esprit de la vie de l'État et de la vie de l'économie. Et alors, cette vie de l'esprit deviendra forte quand elle peut seulement suivre les motivations, que l'humain se donne lui-même pour l'esprit, pour aussi pouvoir intervenir dans la vie pratique restante. Alors se formera cette vie de l'esprit ainsi que j'essayais hier de décrire cette vie de l'esprit. Alors, cette vie de l'esprit contiendra de la réalité en elle-même. Et alors, on pourra dire de cette vie de l'esprit qu'on est dans la situation de lui imputer ce qui par exemple lui sera imputé dans mes « Noyaux germinatifs de la question sociale dans les nécessités de vie du présent et du futur ».



Certes, on peut aujourd'hui rendre attentif là-dessus – et nous l'avons fait dans la 3  
deuxième conférence –, sur comment le capital œuvre aujourd'hui dans le proces- 0  
sus social économique. Seulement, quand on parle purement de ce que le capital  
devrait être supprimé ou être transféré dans la propriété publique, ainsi on n'a pas  
de concept de comment en fait, à l'intérieur de la vie économique, particulière-  
ment sous les conditions de production actuelles, œuvre le capital, comment c'est  
nécessaire que les amoncellements de capital aient lieu, afin que les humains ren-  
dus capables puissent tout de suite œuvrer au service public par l'administration  
de ces masses de capital. Pour cela au fond dans mes « Points fondamentaux de la  
question sociale » l'administration du capital a été faite dépendante de la vie de  
l'esprit sous collaboration de l'autonome vie de droit. Pendant qu'aujourd'hui  
nous disons que le capital gère lui-même, sera réclamé par l'impulsion pour la tri-  
articulation de l'organisme social que certes il devrait toujours être possible de  
former des amoncellements de capital, que ce devrait être possible que cet amon-  
cellement de capital puisse être administré par celui qui a développé, de la vie de  
l'esprit, les capacités nécessaires pour quelque affaire, mais que ces amoncelle-  
ments de capital devraient être administrés par celui qui les a amoncelés seule-  
ment aussi longtemps qu'il peut les administrer lui-même. À l'instant, ou au moins  
bientôt après cet instant – sur le particulier nous n'avons pas besoin aujourd'hui  
d'aller –, quand le concerné ne peut plus se tenir lui-même avec ses facultés derriè-  
re l'administration du capital, il a pour cela à veiller, où s'il se sent incapable de ce-  
la, il y a une quelque corporation de la vie de l'esprit qui doit être là pour laisser  
veiller à que cette exploitation puisse passer à nouveau à un plus capable qui peut  
l'administrer pour le service public. Cela signifie : le transfert d'une exploitation  
(NDT ou entreprise) à une personnalité ou groupe de personnes n'est pas attaché à  
l'achat ou à de tels transferts de capitaux, mais est attaché à ce qui se présente à  
partir des capacités de l'humain lui-même, des capacités aux capacités, de ceux,  
qui peuvent travailler dans le service de la communauté de la meilleure manière à  
ceux qui à nouveau peuvent travailler au service de la communauté de la meilleure  
manière. De ce transfert dépend la guérison sociale du futur. Mais ce transfert ne  
sera pas un économique, comme c'est aujourd'hui, mais ce transfert proviendra  
d'impulsions de l'humain, qu'il reçoit de la vie de l'esprit autonome et de la vie du  
droit autonome. Il y aura même des corporations disponibles dans la vie de l'es-  
prit, liées avec tous les autres domaines de la vie de l'esprit, auxquelles incombera  
pour ainsi dire l'administration du capital.

Ainsi pourrais-je à la place du transfert des moyens de production à la commun- 3  
auté placer la circulation de moyens de production dans l'organisme social, le 1  
transfert des capables aux capables, cela signifie la circulation ; et cette circulation  
dépend de l'autonomie de la vie de l'esprit, à laquelle elle est dans une certaine  
mesure subordonnée, par laquelle elle sera provoquée. Ainsi qu'on peut dire : dans  
ce qui en un sens le plus éminent se tient dedans le cycle économique, agi, ce qui  
comme force est disponible dans la vie de l'esprit, est disponible dans la vie du  
droit. On ne peut se penser fermée l'unité dans la vie de l'économie, comme elle  
sera obtenue par de telles mesures. Mais le courant qui s'articule dans la vie de  
l'économie provient de la vie de l'esprit autonome, de la vie de droit autonome.

L'humain ne sera plus livré au hasard, qui là œuvre par pure offre et de-



mande ou par les autres facteurs qui sinon aujourd'hui sont actifs dans la vie de l'économie, mais dans cette vie de l'économie agira la raison synthétique et la relation de droits entre humain et humain. Donc coopéreront esprit, droit et économie, quand aussi ils seront administrés séparés les uns des autres, parce que l'humain d'un domaine dans l'autre – il appartient à tous les trois – portera dedans ce qui est à y introduire. Toutefois, les humains devront se rendre libres de maints préjugés si ces choses devaient venir au grand jour de proche en proche.

Aujourd'hui on est encore absolument clair sur ce que moyen de production, fond et sol sont des choses de la vie de l'économie. L'impulsion de la triarticulation de l'organisme social réclame que dans la vie de l'économie seront seulement administrés les valeurs mutuelles, auxquelles les prix devraient être rapprochés, ainsi que purement la détermination de prix est ce qui finalement sort en fait de l'administration de l'économie.

Mais faire de cette détermination de prix une correcte est impossible quand, dans la vie de l'économie, agit le moyen de production comme tel, et fond et sol (NDT foncier) comme tel. La disposition sur fond et sol, qui aujourd'hui se concentre dans le droit de propriété de fond et sol, et la disposition sur les moyens de production terminés ne peuvent pas être des affaires économiques, mais ils devraient être affaire pour part spirituelle, pour part de droits. Cela signifie, le transfert de fond et sol d'une personne ou groupe de personnes à une autre ne devrait pas avoir lieu par achat ou héritage, mais par un transfert sur le sol de droit respectivement à partir des principes de la vie spirituelle. Le moyen de production, donc ce par quoi dans l'industrie ou du genre sera produit, qui de préférence repose à la base de la formation de capital, peut coûter quelque chose seulement que jusqu'à ce qu'il soit terminé. Est-il terminé, alors l'administre celui qui l'a amené à être, parce qu'il le comprend le mieux, aussi longtemps que lui-même peut être avec ses capacités à cette administration. Mais ce n'est pas plus loin un bien, qui peut être vendu, mais il ne pourra être transféré d'une personne ou groupe de personne sur une autre personne ou groupe de personne que par le droit seulement – respectivement par détermination spirituelle, qui sera réalisée par le droit.

Ainsi, ce qui aujourd'hui se tient à tort dans la vie de l'économie, le droit de disposition de propriété, le droit de disposition foncier, le droit de disposition de moyen de production, sera placé sur le sol autonome du droit sous participation du sol autonome de l'esprit.

Ces idées peuvent encore faire l'effet d'être étrangères aux humains actuels. Mais c'est donc tout de suite le triste, l'amer qu'elles font l'effet d'être étrangères aux humains actuels. Car d'abord par ce que ces choses vraiment diffusent dans les esprits humains, dans les âmes humaines et aussi dans les cœurs humains, ainsi que les humains se comportent socialement dans la vie d'après elles, tout d'abord par cela peut venir ce que tant d'humains veulent amener d'une tout autre manière, mais ne pourront jamais amener. C'est cela qu'on devrait enfin envisager : que maintes choses qui aujourd'hui encore semblent paradoxales, sembleront comme quelque chose d'évident à une vie vraiment sociale.

L'impulsion pour la tri-articulation de l'organisme social ne pose ses revendicati-



ons à partir des passions, des motivations et émotions desquelles aujourd'hui sou- 6  
vent seront placées les revendications sociales. Elle les pose d'une étude de la véri-  
table évolution de l'humanité dans les temps récents et jusque dedans le présent.  
Elle voit par exemple, comme au cours de longs siècles une forme sociale a dissout  
l'autre. Retournons-nous en arrière dans le dernier Moyen Âge – cela s'est encore  
étendu quelque peu dedans le dernier Moyen Âge ; notamment dans le monde civi-  
lisé européen – ainsi, nous trouvons la vie sociale dans une structure telle que  
nous pouvons parler d'une société de pouvoir. Cette société de pouvoir était  
montée, pour seulement amener un exemple, parce que, ma foi, un quelque con-  
quérant s'est fait sédentaire n'importe où avec une suite, a dans une certaine mes-  
ure fait de sa suite sa classe laborieuse. Alors par là que le guide fût considéré en  
vertu de ses particularités individuelles, efficacité individuelle ou efficacité indivi- 6  
duelle supposée, le rapport social fut amené entre son pouvoir et le pouvoir de  
ceux qu'il dirigea en premier et qui alors furent ses serviteurs, respectivement sa  
classe laborieuse. Là alla dans une certaine mesure comme donnant la mesure  
pour l'organisme social, ce qui jaillissait dans un individu ou dans un groupe aris-  
tocratique, cela continua à vivre dans l'ensemble. La volonté, qui était dans l'en-  
semble, fut dans une certaine mesure dans cette société de pouvoir seulement le  
décalque, la projection de la volonté individuelle.

Sous l'influence des temps récents, de la division du travail, du capitalisme, de la 3  
culture technique, à la place de cette société de pouvoir pénétra la société de 7  
l'échange, mais elle poursuivant absolument ses impulsions parmi les humains et  
le vivre ensemble humain. Ce que l'individu produisait, devint marchandise qu'il  
échangea avec l'autre. Car finalement l'économie de l'argent n'est rien d'autre,  
aussi loin qu'elle est circulation avec les autres individus ou avec les autres grou-  
pes. C'est une circulation d'échanges. La société est devenue une société  
d'échange. Pendant que dans la société de pouvoir l'ensemble a à faire avec la vo-  
lonté de l'individu, qu'elle absorbe, la société d'échange, au milieu de laquelle nous  
sommes encore et de laquelle une grande partie de l'humanité aspire à sortir, a à  
faire avec la volonté de l'individu qui se tient contre la volonté de l'individu, et de  
l'œuvrer ensemble de volonté individuelle à volonté individuelle, la volonté d'en-  
semble apparaît tout d'abord, comme un résultat du hasard. Là bourgeoise de ce  
qui advient de l'individu à l'individu, ce qui se forme comme communauté écono-  
mique, ce qui se forme comme richesses, ce qui s'en forme en ploutocratie et ainsi  
de suite. Mais dans tout cela agis dedans ce qui a à faire avec l'entrechoquement de  
la volonté individuelle sur la volonté individuelle.

Ce n'est pas étonnant que la vieille société de pouvoir ne pouvait pas aspirer à une 3  
quelque émancipation du spirituel. Car celui qui fut le guide fut aussi reconnu en 8  
vertu de son efficacité comme guide du spirituel et comme guide de l'ordre de  
droit. Mais c'est aussi compréhensible, que le principe politique, de droit, d'état, a  
particulièrement pris la main dans la société d'échange. Avons-nous donc vu sur  
quoi en fait le droit veut reposer, quand aussi ce vouloir ne vient pas à correcte ex-  
pression dans l'ordre social actuel. Le droit a en fait à faire avec ce que l'humain  
individuel comme égal a à définir vis-à-vis de l'autre, qui lui est égal. Dans la so-  
ciété d'échange l'individu a à faire avec l'individu. Ainsi la société des échanges a



l'intérêt de transformer sa vie économique où aussi l'individu a à faire avec l'individu, en une vie de droit, cela signifie, de transformer en statuts de droit ce que sont des intérêts économiques.

Tout comme la vieille société de pouvoir est passée en une société des échanges, 3  
ainsi la société des échanges aspire aujourd'hui d'impulsion les plus intérieures de 9  
l'évolution humaine à une nouvelle société, notamment sur sol économique. Car la  
société des échanges est de proche en proche, en ce qu'elle s'est appropriée la vie  
de l'esprit, l'a fait non libre, l'a fait étrangère à la vie, devenue une pure société de  
l'économie, et elle sera exigée comme telle par certains socialistes radicaux. Mais  
de plus profondes impulsions de l'humanité actuelle cette société des échanges,  
notamment sur domaine économique, veut se changer en ce que je voudrais nom-  
mer – quand aussi le nom boîte un peu, mais c'est justement une chose nouvelle, et  
on n'a en règle générale pas de descriptions pertinentes, qui donc devront être  
formées de la langue – la société commune/collective (NDT : Gemeingessellschaft).  
La société des échanges doit passer dans la société commune.

Comment sera formée la société commune ? Tout comme dans la société de pou- 4  
voir la volonté individuelle ou volonté d'une aristocratie, donc aussi une sorte de 0  
volonté individuelle agit loin dans l'ensemble, ainsi que les individus dans leurs  
volitions n'interprètent que des transpositions de la volonté de l'individu, et com-  
me la société des échanges a à faire avec l'affrontement de volonté individuelle sur  
volonté individuelle, ainsi l'ordre économique de la société commune aura à faire  
avec une sorte de volonté d'ensemble, qui maintenant agit en retour à l'envers sur  
la volonté individuelle. Car je l'ai expliqué, dans la deuxième conférence comment  
des associations des différentes branches de production doivent apparaître sur le  
domaine de la vie économique, associations des différentes branches de productio-  
n avec les consommateurs, ainsi que partout devraient se grouper les faisant l'éco-  
nomie et aussi les consommateurs économiquement. Les associations passeront des  
contrats les unes avec les autres. Il se formera à l'intérieur de groupes, qui sont  
plus grands ou plus petits, une sorte de volonté d'ensemble. Vers cette volonté  
d'ensemble aspirent donc beaucoup de se languissants socialistes. Seulement, ils se  
représentent souvent la chose d'une manière au plus non claire, de manière abso-  
lument non sensée.

Tout de suite comme dans la société de pouvoir, dans la société de puissance la vo- 4  
lonté unique a agi dans l'ensemble, ainsi dans la société commune du futur une vo- 1  
lonté conjointe, une volonté globale devra agir dans l'individu.

Mais comment cela sera-t-il possible ? Qu'est-ce qui doit dans la volonté d'ensem- 4  
ble – elle doit donc apparaître par l'agir ensemble des volontés uniques, les vo- 2  
lontés uniques doivent engendrer quelque chose, qui n'est pas tyrannie, n'est pas  
tyrannie démocratique pour l'individu, à l'intérieur de quoi l'individu peut se sen-  
tir libre – donc être fiché dans cette volonté d'ensemble ? Dans cette volonté d'en-  
semble doit être fiché ce que l'âme individuelle et l'esprit humain individuel peu-  
vent accueillir, avec quoi ils peuvent se déclarer d'accord, ce dans quoi ils peuvent  
s'acclimater. Cela signifie, ce qui vit dans l'humain individuel, esprit et âme, cela  
doit vivre dans la volonté d'ensemble de la société commune. Cela n'est pas autre-



ment possible que quand ceux qui façonnent cette volonté d'ensemble, à partir de la volonté particulière portent en eux dans leur volonté, dans leur sentiment, dans leur représentation la pleine compréhension pour l'humain particulier. Dans cette volonté d'ensemble doit s'écouler ce que l'humain particulier ressent comme son propre spirituel et psychique et corporel. Alors, cela doit être déposé dedans.

Ce fut autrement dans l'instinctive société de pouvoir, où l'individu était reconnu 4 de l'ensemble parce que les individus ne faisaient pas valoir leur volonté propre ; 3 ce fut autrement dans la société des échanges, où la volonté individuelle est percutée et une sorte de point commun de hasard en est sortie ; mais cela doit être autrement quand une volonté d'ensemble organisée devrait agir sur l'individu. Alors, personne n'a le droit, qui prend part au façonnement de cette volonté d'ensemble, d'être déraisonnable vis-à-vis de ce qu'est le vraiment humain. Alors, on n'a pas le droit de se rapprocher de la vision de la vie avec une science de la nature abstraite, qui est purement orientée sur la nature extérieure et ne peut jamais comprendre tout l'humain. Alors, on doit se rapprocher de la vision de la vie avec science de l'esprit, avec cette science de l'esprit qui, parce qu'elle englobe l'humain entier d'après corps, âme et esprit, suscite aussi une compréhension pour ces humains individuels à la mesure du sentiment et à la mesure de la volonté.

Veut-on par là susciter un ordre économique communautaire, on pourra seule- 4 ment le susciter quand on pourra le doter d'âme à partir de la vie de l'esprit auto- 4 nome. Ainsi, sera seulement possible de former un avenir prospère quand d'autre part pourra se passer que rayonne en retour de la vie économique ce qui est pensé dans la vie libre de l'esprit. Et cette vie libre de l'esprit ne s'avérera pas non pratique, elle s'avérera comme très pratique. Seulement qui séjourne dans la vie non libre de l'esprit peut vivre ainsi qu'il réfléchit sur le bien, qu'il réfléchi sur le mal, sur le correct et sur le vrai, sur le beau et sur le laid et cela seulement réside dans l'intérieur de son âme. Mais celui-là qui regarde l'esprit comme quelque chose de vivant saisit par connaissance de science de l'esprit, celui-là devient pratique dans tous ses actes en particulier en rapport à la vie humaine. Ce qu'il prend en lui de la vision de l'esprit, cela va immédiatement dans les mains, cela passe dans chaque tache de vie, cela se forme vraiment ainsi que cela peut se vivre dedans, dans la vie pratique immédiate. Seulement une culture de l'esprit évincée de la vie pratique deviendra étrangère à la vie. Une culture de l'esprit à qui on autorise de l'influence sur la vie pratique, celle-là se développe à la pratique. J'aimerais dire : Qui connaît vraiment la vie spirituelle, celui-là sait comme peu chaque élément spirituel qui est laissé à sa motivation propre se tient étranger à la vie pratique. J'aimerais dire : celui-là n'est pas un bon philosophe qui ne peut aussi fendre du bois à l'instant correct, car qui veut fonder une philosophie, sans qu'il puisse mettre la main à la vie immédiatement pratique, celui-là ne fonde aucune philosophie de vie, celui-là fonde une philosophie étrangère à la vie. La véritable vie de l'esprit est pratique.

Sous les influences, qui au cours des siècles sont montées, on peut le comprendre 4 quand aujourd'hui tout de suite des humains qui se tiennent à l'intérieur de la vie 5 de culture actuelle, des vies spirituelles dirigeantes actuelles comme, par exemple, Robert Wilbrandt, qui a écrit sa socialisation à partir d'une véritable bonne mentalité, d'une véritable éthique sociale, disent quand même : il ne peut pas être fourni



de travail innovateur parce que l'âme manque -, quand ils ne peuvent pas prendre leur essor à demander après la réalité de la formation d'âme, du façonnement d'âme, ne peuvent se décider de demander : que provoque une vie véritablement libre de l'esprit pour la vie d'État et aussi pour la vie de l'économie ? Cette vie de l'esprit libre collaborera de manière correcte, comme je l'ai montré, avec la vie de l'économie. Mais alors la vie de l'économie qui peut collaborer avec la vie de l'État et de l'esprit, pourra à tout moment former de tels humains qui à nouveau peuvent donner l'impulsion à la vie de l'esprit.

Un vivre ensemble libre, immédiatement réel sera provoqué par la tri-articulation de l'organisme social. C'est pourquoi on aimerait rétorquer aux humains qui aujourd'hui à partir d'un instinct, mais absolument pas à partir d'un véritable courage de vie, réclament après une âme indéterminée, après un esprit indéterminé : apprenez à connaître ce qu'est la réalité de l'esprit, priez l'esprit, ce qu'est l'esprit, priez l'âme, ce qu'est l'âme, et il apparaîtra aussi à la vie de l'économie, ce qu'est l'économie.

*Réponses aux questions après la cinquième conférence. [p. 173]*

Ici est tout d'abord posée la question :

Je crains que par la triarticulation de l'organisme social sera produit un éternel schématisme, comme celui de l'idéalisme allemand, spécialement Kant l'était, qui a pressé le riche ensemble de vie de l'esprit dans le schéma de la nature triarticulée de pensée, sentir et vouloir

Pardonnez-moi quand j'indique d'abord sur quelque chose de personnel. Je me suis placé la tâche dans les plus différents livres - et c'est donc une grosse série que j'ai écrite, une bien trop grosse -, d'expliquer le non correct, l'erroné dans un certain rapport même du kantisme dans la conception du monde. C'est aujourd'hui encore une affaire bien impopulaire. Et j'ai en particulier toujours à nouveau du rendre attentif au malsain de la manière de penser kantienne pour la raison que je sentais comment une pensée formée et façonnée à partir de la réalité est exactement opposée à la kantienne. On aimerait dire : la pensée kantienne est tant aimée parce qu'elle schématise. Qui a suivi mes exposés ici, celui-là trouvera que je dois d'ailleurs aussi utiliser des mots, mais ne pourrait trouver qu'esprit schématique dans ces mots, dans ces explications qui lui-même le porterait d'abord dedans. Dans la façon et la manière dont je tente de regarder la réalité, ne repose vraiment rien de schématisant, mais quand absolument on parle - là on peut tenir la parole pour inutile, cela font donc seulement peu d'humains aujourd'hui -, ainsi on doit se servir de mots et alors il s'agit seulement de ce qu'on sera compris de la manière correcte. Je ne parle pas ainsi que j'ai à l'œil un quelque thème philosophique, mais j'aimerai saisir des yeux toute la vie.

À l'occasion il est déjà nécessaire, de toucher quelque chose de personnel. J'ai donc bientôt accompli ma sixième décennie de vie et ai en fait traversé maintes choses, j'ai été porté par mon destin dans toutes sortes de domaines de vie, ai pu apprendre à connaître ce que l'humain actuel vit dans les différentes classes, états et d'ail-



leurs appris à connaître ainsi que là véritablement aucun schématisme ne reposait à la base, mais que justement je pouvais accepter la pleine vie. Et à partir de cette pleine vie se sont montrées à moi des façons de voir que maints humains ne trouvent pas aussitôt compréhensibles pour la raison que justement tout de suite le schématisme qui est tant apprécié aujourd'hui ne suffit pas à leur compréhension, mais parce qu'on a besoin d'un certain instinct de vie, pour savoir ces choses de la manière correcte. Toutefois une chose – malgré que j'ai appris à connaître des hommes de parti de la droite la plus extérieure aux radicaux les plus à gauche et aussi dans le centre – je n'ai pas mené à terme d'appartenir moi-même à un parti. Peut-être dois-je tout de suite à cette circonstance – au moins d'après ma propre croyance c'est ainsi – une certaine impartialité.

Maintenant ce que j'expose pour la triarticulation de l'organisme social ne devrait 5 véritablement pas correspondre à un quelconque schématisme, mais partout, où on 2 saisit la vie, cela se montre dans cette triarticulation. Vérifiez dans mon livre « Des énigmes de l'âme » : là il ne s'agit pas d'un schématisme, après lequel je veux répartir à peu près tout l'organisme naturel humain, comme Kant a réparti si finement soigneux la vie de l'esprit dans ses trois sections, mais là c'est ainsi que vraiment trois membres œuvrent l'un dans l'autre. Cela n'est pas schématisme, quand on décrit une quelconque chose de la réalité, où il s'agit des trois membres et fait en cela ces trois membres nommables. C'est quelque chose de tout autre quand on répartit d'après des points de vue subjectifs, que quand on tente de rendre la réalité. Et cela repose tout de suite à la base de la manière de penser, qui ici sera faite valant ; que la réalité en tant que telle sera prise, que ne sera pas prétendu ce qui ne sera pas tout de suite dicté par la réalité elle-même.

J'aimerais vous le faire clair par un exemple. J'ai une fois dans une petite ville d'Al- 5 lemagne du Sud tenu une conférence sur la sagesse du christianisme. Là étaient 3 aussi deux prêtres catholiques. Et parce la conférence ne contenait pas ce qu'ils pouvaient contester quant au contenu, ainsi ils vinrent à moi après et dirent : oui, voyez-vous nous ne pouvons rien dire contre ce que vous avez exposé aujourd'hui, mais vous exposez cela ainsi que vous parlez seulement à quelques humains qui tout de suite par leur formation sont prédestinés à écouter ces choses, pendant que nous parlons à tous les humains. - Je disais en ce temps-là : oui, savez-vous, que vous et moi, nous nous imaginons quelque peu que nous parlons à tous les humains, cela est subjectif, cela au fond chaque humain peut se l'imaginer ; car pourquoi devrait-il sinon absolument parler à des humains, s'il ne croyait pas que ce qu'il dit est universellement valable et éclairant. Mais de ce subjectif il ne s'agit pas du tout. Il s'agit de si les faits objectifs parlent et si on se comporte au sens de ces faits objectifs. Et maintenant je leur demande : vous dites, vous parlez à tous les humains, cela est votre opinion subjective, aussi votre aspiration subjective, ma foi, mais tous les humains vont-ils chez vous dans l'église ? Cela serait la preuve que vous parlez à tous les humains. Là ils ne pouvaient naturellement pas dire : oui, ce serait ainsi. Car là parlent les faits, pas les opinions subjectives. Maintenant je disais : cela nous le prenons maintenant comme un fait, et à ceux, qui ne vont pas chez vous à l'église, à ceux-là je parle, car ceux-là ont aussi un droit d'entendre du Christ.



Ainsi, on laisse parler la réalité. Là on ne schématise véritablement pas, ne s'orien- 5  
te absolument pas d'après subjectif, mais tente d'interpréter ce que sont les vérita- 4  
bles impulsions du temps. À partir de telles véritables impulsions du temps veut  
être parlé.

Vous pensez-vous la triarticulation de l'organisme social mise à exécution à l'in- 5  
térieur des États existants ou comment ? Cela signifie, l'actuel État est-il le cadre 5  
avec ses frontières politiques aussi dans le nouvel ordre ?

Maintenant il est seulement possible, de former une quelque chose fructueuse 5  
quand on ne veut pas taper court et petit, mais quand on est centré sur la véritable 6  
évolution, quand on travaille au sens de la véritable évolution. Vous avez peut-être  
déjà pu remarquer, comme tout de suite à l'intérieur des idées d'organisme social  
triarticulé sera recherché après une organisation de la vie à partir de bases spiritu-  
elles-scientifiques. Ces bases spirituelles-scientifiques montreront aussi ce que des  
penseurs estimés négligent, notamment une véritable science de l'économie. Ce  
qui aujourd'hui est nommé science de l'économie, ce sont donc seulement des  
morceaux portés ensemble d'observations isolées. Cela n'est pas quelque chose qui  
vraiment pourrait devenir une impulsion pour la volonté sociale. Une véritable  
science de l'économie peut justement seulement grandir de bases spirituelles-  
scientifiques.

Là se montreront maintes choses en rapport à la délimitation des organisations so- 5  
ciales. Par exemple, des lois se donneront d'elles-mêmes à partir de la vie de l'éco- 7  
nomie, comment domaines économiques, territoires économiques devraient être  
délimités en eux-mêmes, ainsi qu'on puisse jeter un regard sur un futur sur lequel  
on devrait parler quelque peu de la manière suivante. Une véritable science de  
l'économie montre : quand les associations, desquelles je vous ai parlé dans la deu-  
xième conférence et dans celle d'aujourd'hui, deviendront trop grosses, alors elles  
ne sont aussi plus possibles économiquement, quand elles deviennent trop petites  
elles ne sont aussi plus possibles économiquement. Par les conditions intérieures  
d'un territoire économique, par la production variée, par les branches variées, do-  
maines variés, qui sont là, la grandeur de ce territoire est aussi déterminée. Si je  
voulais exprimer la loi pour cette grandeur, ainsi je devrais dire à peu près : de  
trop petits domaines économiques œuvrent par là dommageable, qu'ils ne laissent  
aucune place aux humains associés, dans une certaine mesure laissent mourir de  
faim les humains associés, de trop grands territoires économiques par contre œu-  
vrent ainsi qu'elles nuisent à ceux se trouvant en dehors du territoire, les laissent  
mourir de faim. On peut en fait pour de plus petits points de vue économiques et  
aussi pour de plus grands points de vue économiques laisser déterminer la gran-  
deur du territoire économique à partir de lois internes. Et il n'est aussi pas du tout  
requis – j'aurai encore à parler de cela –, quand l'organisme social est vraiment tri-  
articulé, que les frontières de l'esprit tombent ensemble avec les frontières de 5  
l'économie ou avec les frontières du droit. Une grande partie du malheur dans le  
présent qui s'est déchargé en cette terrible catastrophe guerrière mondiale – qui,  
comme je l'ai expliqué à la fin de la conférence d'hier, n'est absolument pas finie –,  
repose là-dessus, que justement sous l'état unitaire on a laissé tomber partout en-  
semble frontières culturelles spirituelles, politiques, et économiques. Il s'agit donc



de ce que d'une légalité interne, à partir de la vie vivante elle-même se montrera la grandeur des territoires.

Mais on doit compter avec l'évolution. C'est pourquoi le début devra tout d'abord être fait avec le donné. Et là on peut dire : tout d'abord, s'établira toutefois que les corporations et structures historiques doivent évoluer d'après cette impulsion de triarticulation de l'organisme social. Mais alors, quand elles ont de manières saines, je ne veux pas dire, mis à exécution, mais ont en soi, alors des lois de la vie se produira bien l'autre qui se montre alors.

Donc il ne saurait être permis de répondre théoriquement à ces choses, mais à la mesure de la vie. Ainsi qu'on dit : ce qui se montre à peu près demain, cela sera premièrement la base pour après-demain. Donc, il s'agit de rendre attentif à une vie, pas d'inventer de quelconques programmes. De tels programmes sont terriblement bon marché, et ont déjà été véritablement assez inventés.

Le traitement des moyens de production agraires se différenciera-t-il de ceux industriels ?

Le traitement des moyens de production agraires, donc de préférence fond et sol – car aussi loin que viennent en considération d'autres moyens de production, ils sont donc aussi des moyens industriels de production –, se présente aujourd'hui sur le sol ce combat qui sera conduit par les réformateurs fonciers. Vous pouvez donc facilement vous approprier ce qui vient là en considération, quand vous remontez sur le réformateur foncier originel, sur Henry Georges « Progrès et pauvreté » et sur son souci de faire équilibrer, supprimer, par l'ainsi nommée « single tax » les injustices de l'ordonnance sociale qui pourront être créées par la valorisation du sol. Celui qui a la possession du sol peut gagner sans le moindre travail à fournir sous certaines circonstances. Ainsi sera tenté de ce côté là, de placer tout d'abord, au moins en certaines limites, les moyens de production agraires au service du commun.

Maintenant il y a beaucoup d'années, j'avais une fois une discussion avec Damaschke, qui donc en certains sens repose sur Henry George, et je lui disais cette fois-là : les moyens de production agraires n'ont pas, sans plus, le droit d'être confondus avec les moyens de production industriels, car il existe une différence considérable de l'un et l'autre qui conditionne tout l'ordre social. Le sol a une grandeur déterminée, le sol n'est pas élastique. Quand deux maisons se trouvent l'une à côté de l'autre, se font limite l'une l'autre, ainsi on ne peut pas aussi, étirer le sol sur lequel elles sont, ainsi que là entre, pourra être construite une troisième maison. Par contre, des moyens de production industriels pourront, j'aimerais dire, être maintenus en élasticité, pourront être multipliés. Cela provoque une grosse différence. C'est pourquoi les deux devront être traités différemment. Il n'est pas droit de transférer quelque peu sans plus sur le moyen de production fond et sol la théorie sociale démocrate, qui est de préférence taillée pour les moyens de production industriels. Ce dont il s'agit est ce que j'ai tout de suite dit aujourd'hui dans la conférence : que fond et sol, aussi bien que le moyen de production terminé, ne devraient pas être un objet de gestion (NDT économique), mais un objet du transfert de droit à partir de points de vue spirituels. Quand cela est le cas chez



les deux, alors les différences ne se montrent pas de manière théorique, mais de la vie immédiate. Pensez par exemple seulement le suivant : Les moyens industriels de production s'usent, ils doivent toujours être rénovés. Chez les moyens de production agraires, cela est déjà à nouveau quelque peu autre, pas seulement, qu'ils ne sont pas élastiques, mais ils ne s'usent seulement que dans une mesure bien moindre, ils devront au moins être traités tout autrement que les moyens de production industriels.

Mais il existe encore un rapport essentiellement autre entre moyen de production 6  
agrarie et moyen industriel de production. On aimerait penser à ce que, oui, une 3  
partie du rendement de l'industrie devra être utilisé pour amener l'industrie plus  
haut, pour la façonner toujours plus et plus. Là nous voyons qu'une partie de ce  
que nous pouvons nommer l'administration du capital de l'industrie, sera à nou-  
veau avalée par l'industrie. Cela n'est pas le cas de la même manière chez les moy-  
ens de production agraires. Les livres (NDT comptables), s'ils étaient conduits  
comme livres d'ensembles pour une vie économique, indiqueraient deux pôles :  
l'un des pôles indiquerait à peu près vers la production de charbon, là on aurait,  
partant de la production de charbon, à peu près tous ces postes qui se promènent  
dedans l'industriel. L'autre pôle va vers le pain, si on écrivait ensemble tous les  
postes qui se rapportent au pain – au sens plus large évidemment, comme mon-  
trent les autres produits alimentaires qui seront créés par fond et sol -, si on les in-  
scrivait, ainsi on verrait à peu près en ressortir ce que fournit fond et sol.

Maintenant beaucoup de ce qui dans ce livre d'ensemble serait fiché, quand fond 6  
et sol aussi bien que les moyens de production de l'économie seraient sortis et at- 4  
tribués à l'ordonnance du droit, à l'ordonnance de l'esprit, beaucoup de cela est  
recouvert par ce que l'industrie sera confondue avec l'administration de fond et  
sol. On a donc seulement besoin d'être industriel et avoir des hypothèques sur  
fond et sol, ainsi la confusion est déjà là. Mais encore par nombreuses autres cho-  
ses. Si cela n'était pas le cas, on verrait purement que l'économie mondiale se tient  
aujourd'hui ainsi – aussi paradoxal que cela semble pour maints aujourd'hui -, que  
fond et sol sont vraiment productifs, que l'ensemble de l'industrie n'est pas pro-  
ductive, mais est en vérité obtenue par les rendements de fond et sol. Aussi cu-  
rieux que cela sonne aujourd'hui pour maintes gens, c'est malgré tout ainsi le cas.  
Chaque entreprise industrielle est au fond ce qu'on nomme dans l'agriculture un  
bien qui broute (NDT fressendes Gut), cela signifie un bien qui en fait grignote ses  
bénéfices/résultats.

On ne regarde absolument pas aujourd'hui l'économie d'ensemble. Elle est recou- 6  
verte par les circonstances les plus variées. Mais dans la vie réelle se montreraient 5  
les points de vue qui peuvent donner la mesure lors du transfert aussi bien des  
moyens agraires de production d'un côté, comme des moyens industriels de pro-  
duction de l'autre côté.

Au pôle industriel ce sera donc de préférence les capacités spirituelles individuel- 6  
les des humains, ce qu'ils peuvent, ont appris, ce à quoi ils sont adaptés, qui vien- 6  
nent en considération à ce transfert. Au transfert agraire vient autre chose en con-  
sidération, là vient par exemple en considération l'avoir-grand-ensemble de l'hu-



main avec fond et sol. Là devra absolument être tenu compte que celui-là, qui a les meilleures capacités pour continuer à travailler fond et sol, ne pourra être choisi de manière abstraite d'après son tempérament spirituel, mais devra d'une certaine manière avoir grandi ensemble avec sol. Quand de la manière correcte tout de suite dehors à la campagne pourrait être fait compris le sens de la triarticulation, ainsi l'ensemble de la paysannerie y souscrirait. Évidemment, quand un quelconque sort qui se tient dans le mauvais appel d'un cultivé ; alors, les gens naturellement ne l'écouteront pas, alors il n'a rien à dire, mais quand la chose sera amenée aux gens de la manière correcte, ils n'auront rien du tout contre. Car en fait sera donc agi d'après ce principe, tout de suite parmi les gens de la terre (NDT Agrariertum). Pas dans la grande propriété foncière, mais dans la paysannerie sera, aussi loin que l'État n'intervient pas gênant, penser et agit absolument pour l'essentiel en ce sens.

<

Il s'agit donc de ce que les points de vue se montrent dans le concret et à partir de 6  
cela. Des programmes n'auront pas le droit d'être faits pour un ordre social capa- 7  
ble de vie, mais il s'agit de caractériser ainsi que la vie peut réussir. La vie a alors  
encore quelque chose à faire.

Voyez-vous, cette impulsion de la triarticulation sociale qui ici sera exposée se 6  
différencie de toute sorte de programmes qui donc aujourd'hui en fait sont bon 8  
marché comme des mûres. Ces programmes sociaux, ils échafaudent : première-  
ment, deuxièmement, troisièmement et ainsi de suite. En fait, ils schématisent  
tout. Cette omniscience, l'idée de la tri-articulation ne se l'attribue absolument  
pas, mais elle veut que les humains puissent œuvrer ensemble à partir d'eux-mê-  
mes ainsi qu'ils viennent à former l'organisme social approprié. Elle aimerait seu-  
lement amener les humains dans de tels rapports que de cela peut apparaître une  
ordonnance sociale correspondante. Quand on ne comprendrait que cela, que cela  
est une différence principale entre l'impulsion de la tri-articulation et l'autre, qui  
aujourd'hui apparaît, ainsi on verrait, comme cette tri-articulation tout de suite  
créée justement à partir de la pleine réalité.

J'ai pour cela souvent dit aux gens : il ne s'agit pas du tout de si ça ou cet autre 6  
devrait être ainsi ou autrement. Ma foi, j'aimerais même dire radical : on attaquer- 9  
ait la chose, peut être s'en montre que ne reste plus une pierre sur l'autre, mais il  
naîtra quelque chose qui très certainement a stabilité parce que la réalité est saisie  
à un coin. Tout de suite quand on saisit la réalité, ainsi se montre peut-être quel-  
que chose de tout autre à ce qu'on a tout d'abord dit de programmatique. Mais il  
s'agit de cela, non pas d'installer un programme, mais d'indiquer comme on a à  
saisir la réalité.

Au début des réponses aux questions, un visiteur avait pris la parole pour de plus 7  
longs exposés. Dr Steiner répond là dessus. 0

Maintenant encore quelques mots en rapport à ce qu'a dit le cher Monsieur ora- 7  
teur précédent. Il disait par exemple, la triarticulation a toujours existé. Je com- 1  
prenais très bien qu'il a exprimé cela, car il a, ce que j'ai dit, confondu avec quel-  
que chose d'autre. Il a aussi clairement évoqué qu'il le confond : il parlait toujours



de la « triarticulation du socialisme », si je l'ai entendu correctement.

Je ne parlerais naturellement jamais de la « triarticulation du socialisme ». Cela m'apparaît comme une complète impossibilité. Car le socialisme peut naturellement comme conception du monde être seulement quelque chose d'unitaire. Et seulement quand on pense si abstrait, on est tenté de dire : maintenant la vie était donc toujours tripartite, pourquoi doit-on premièrement parler de cette triarticulation, tripartition de la vie ?

Oui, cela est tout de suite de quoi il s'agit ! Certainement, la vie était toujours tripartite, et il ne s'agit pas de cela qu'on tripartitionne tout de suite la vie. Cela se partage de soi-même. Il s'agit de cela que dans l'administration de la vie on a pas toujours atteint la manière correcte, justement pour administrer, pour ordonner, pour orienter la vie triarticulée. C'est donc une évidence que la vie est triarticulée. C'est donc de cela qu'on parle tout de suite ! Parce que la vie est triarticulée, on demande : comment devrions-nous le faire, quand une unité devrait en sortir, que celle-ci en sorte vraiment ? - Elle n'est pas sortie pour les derniers siècles et le présent. Donc, à cause de cela il s'agit de trouver un nouveau chemin. C'est au plus haut sens – quand elle croit aussi être bienveillante à la réalité – une manière de penser abstraite, étrangère à la vie quand on veut écarter avec des évidences ce qui absolument compte avec ces évidences, mais tout de suite à partir de ces évidences reconnaît la nécessité que justement la vie devrait être formée conformément à ces évidences. Dans la vie cela arrive justement seulement trop souvent qu'on pousse de telles évidences dans un faux chenal et de cela proviennent alors les crises de vie. C'est cela sur quoi j'aimais en particulier rendre attentif.

Justement ainsi c'est vraiment une pire façon de parler quand on dit : de l'économie ensemble avec l'esprit vient le droit. Maintenant, certes, cela vient déjà si une fois l'organisme triarticulé est là, alors viendra aussi le droit. Mais cela viendra justement de la manière dont on trouve comment, cela devrait venir. Les humains doivent l'instituer. Donc on doit réfléchir sur la méthode, comment ils devraient l'instituer.

Alors ont encore été dites maintes autres choses dignes d'être suivi sur le rattachement de vie spirituelle et travail pratique. Je n'aimerais pas arriver sur personnel, sinon je pourrais facilement prouver au cher orateur précédent comment je me suis efforcé durant toute ma vie, de relier travail pratique avec vie de l'esprit. Mais on a seulement pas le droit d'exiger de moi ce qu'on a exigé de moi dans maintes discussions : que dans ce domaine la vie pratique devrait consister en ce qu'on collabore dans le cadre d'un quelque parti. Cela maints l'ont notamment compris avec le « travailler social pratique ». Ce travailler social pratique est parfois un travailler social très théorique et non pratique. Donc on n'a absolument pas le droit de le confondre avec véritable pratique de la vie.

Alors a été dit que quand devait se montrer vraiment une amélioration, une guérison des conditions, il s'agirait de ce que la compagnie des travailleurs ( NDT Arbeiterschaft) s'occupe vraiment avec les fondements spirituels de la vie sociale. Je suis complètement d'accord avec cela, mais crois aussi avoir déjà évoqué dans ces conférences les moyens corrects par lesquels les travailleurs peuvent justement



s'occuper avec les questions spirituelles. J'ai déjà rendu attentif là-dessus que des années durant j'ai été professeur à une école de formation de travailleurs, que j'ai très bien trouvé là la compagnie des travailleurs, aussi le ton pour tout de suite parler scientifiquement aux cœurs des travailleurs. Seuls alors les dirigeants sont venus, ceux-là m'ont foutu dehors, si je devais dire cela en allemand, parce qu'ils voulaient qu'eux seulement soient écoutés et que seulement sera écouté ce qu'ils ordonnent que serait représenté. Je vous ai déjà raconté cela précédemment dans ces conférences. Alors que je disais : si la liberté d'enseigner ne devait pas régner ici, où doit-elle donc régner ? - Là répondit un des dirigeants : liberté d'enseignement, cela ne peut être chez nous, une contrainte raisonnable, c'est cela dont il s'agit !

Oui, voyez-vous, je pourrais vous exposer beaucoup ensemble avec ce qui serait un bon moyen par lequel les travailleurs actuels pourraient venir en fait à la saisie des bases spirituelle pour une réorganisation sociale. Ce moyen serait celui-là : se dire détaché de la plupart des actuels dirigeants, qui absolument n'ont pas à l'œil d'amener de manière sincère une réorganisation sociale, mais qui ont quelque chose de tout à fait autre à l'œil, mais auxquels sera encore beaucoup plus obéi sous beaucoup de rapports - cela a tout de suite montré la pratique de l'œuvrer dans la triarticulation sociale -, que sera obéi par les catholiques à leur archevêque. Cela est quelque chose qui devrait pris à cœur. Et je suis convaincu de cela. Il règne aujourd'hui tant de sens sain dans les larges masses du peuple que dans l'instant où maint dirigeant tomberait, apparaîtrait beaucoup de véritable saine raison sociale.

Nous avons aujourd'hui besoin que les humains se cristallisent à nouveau autour d'idées, autour de véritables impulsions idéelles, à partir desquelles la vie pourra être formée, afin que les vieux modèles de partis et programmes de partis soient surmontés, car ce sont eux, qui principalement empêchent une raison saine et aussi une activité saine au sens d'une telle raison. On doit seulement aussi là, à partir de la pleine réalité, rechercher ce qui peut conduire au salut. La pure revendication ne le fait pas, tout de suite aussi peu que le fait la pure revendication : abolition du capital - mais comment on doit voir, comment le capital devrait œuvrer. Alors « abolition », cela est facile. Cela signifie, ce n'est pas facile à cause de ce que cela conduit à la ruine. Mais quand on devrait sortir par-dessus les dommages du capitalisme, alors quelque chose d'autre est nécessaire. Comme c'est nécessaire, sur ce domaine concret de regarder dans la réalité, ainsi il est déjà aussi nécessaire, dans l'actuelle vie humaine de regarder dedans la pleine réalité de se dire que les partis ne vivent très souvent encore que des abstraites continuations de leurs programmes, mais qu'elles ne correspondent plus avec la vie. Mais cela est nécessaire en particulier là, où il s'agit d'une véritable nouvelle organisation sur le domaine de la vie sociale.

C'est cela que j'aimais dire aujourd'hui bien que pour l'éclaircissement de telles questions maint devrait encore être souligné.

**SIXIÈME CONFÉRENCE -  
Zurich, 30 octobre 1919 -**



# LA VIE NATIONALE ET INTERNATIONALE dans l'organisme social tri-articulé

*Egoïsme et amour comme impulsions de base de la vie commune humaine. Nationalisme et internationalisme, et leur moments d'apparition dans la nature de l'humain. Altruïsme et égoïsme dans la vie de l'économie. Conditions pour une économie mondiale. La signification de la vie de l'esprit pour la vie en commun internationale des peuples. L'idéalisme et sa relation à la vie pratique. Vérité et réalité.*

Trad. F. Germani - v. 02 - 12/05/2023

Peut-être qu'a maints sera apparu quelque peu étrange comme aura été traiter le 0  
thème que j'ai donné. Curieusement je pense d'après la direction que peut être 1  
pourrait être dit : oui, c'étaient justement des idées isolées, des pensées sur un  
aménagement possible de la structure sociale et de maintes choses qui dans le trai-  
tement de la question sociale aujourd'hui seront souvent répétées aujourd'hui  
sous forme de slogans qui a tout de suite été moins à remarquer dans ces con-  
férences. Certainement, ce devrait être de pensées et idées dont il s'agit ici.

Mais je pense avoir aussi rendu remarquable que je différencie ces pensées et idées 0  
de maintes autres qui seront exposées en ce domaine, que dans une certaine mesu- 2  
re sera dit : oui, il manquerait une répartition régulière des biens vitaux. Cela vien-  
drait de tels ou tels dommages. Ces dommages devraient être supprimés - et du  
genre. Ces paroles on les entend donc aujourd'hui très souvent. Il me semble que  
cela a plus à voir avec ce qu'on procède sur ce domaine comme sinon aussi dans la  
vie pratique. A-t-on à faire avec un quelque produit, qui devrait être fabriqué par  
une machine et dont l'humain a de quelque façon besoin pour son besoin, ainsi ce-  
la ne suffit pas qu'on élabore un programme et dise : maintenant quelques hu-  
mains devraient se rassembler, qui sont organisés ainsi et ainsi, afin que ce produit  
soit produit. - Ainsi sonnent aussi à peu près différents programmes sociaux qui  
sont établis dans le présent. Pour moi il s'agit beaucoup plus de cela, de mention-  
ner comme la machine, dans ce cas l'organisme social, devrait être articulée et  
être telle que pourrait être produit, ce qui est montré par les exigences sociales  
plus ou moins conscientes du présent. Et je crois, qu'on ne pourra pas dire, ces  
conférences n'ont pas traité de comment pain et charbon ou semblable devraient  
être procurés. À mon avis, elles ont traité de cela. Elles ont traité de cela, de ce que  
sont en fait les bases de l'organisme social, comment les humains doivent vivre et  
travailler ensemble dans cet organisme social afin que ressorte ce qui justement  
repose dans l'exigence sociale. Je voulais indiquer cela au préalable, parce que  
pourrait peut-être tout de suite se faire un reproche similaire pour ma conférence  
de conclusion.

Celui-là seul reconnaîtra le problème international comme un membre de l'entière 0  
question sociale qui voit à travers comment le prix du petit bout de pain, qui vient 3  
sur la table de tout un chacun dépend de l'ensemble de l'économie du monde,  
comme n'est pas indifférent ce qui se produit en Australie ou en Amérique, ce qui  
est travaillé là par des humains pour ce qui apparaît ici comme prix pour un petit  
bout de pain ou pour du charbon. Mais ce n'est aujourd'hui pas tout de suite facile  
vis-à-vis de maints jugements et préjugés, qui vivent là, de parler tout de suite des  
problèmes internationaux. Cette vie internationale l'humain se l'est donc conduite  
ad absurdum dans les cinq dernières années. La croyance n'était-elle pas déjà dis-  
ponible en de plus larges cercles que sentiment international, compréhension in-  
ternationale avaient pris place dans la récente humanité ? Où sommes-nous donc



arrivés avec ce sentiment international, avec cette compréhension internationale ? À l'autodestruction des peuples (NDT Selbstzerfleischung serait littéralement « auto étripage ») par delà de vastes cercles de la civilisation ! Et ces idées ont elles-mêmes échoué pour leur propre façon de voir ces idées et efforts idéels qui tout de suite ont placé la plus grande valeur sur leur caractère international. Nous n'avons besoin que de penser à cela, comme le christianisme international – car international ce devait bien-être – en ses paroles, en ses remarques a très souvent accompagné le langage national-chauviniste. Et nous pouvons mentionner encore maintes choses d'impulsions internationales qui ont enduré le naufrage en ce dernier temps. Tout de suite alors, peut-être quand sera parlé de vie internationale de l'humanité en rapport à l'économique, ce sera aussi nécessaire de penser et apprendre maint autrement. Et il sera aussi nécessaire de pénétrer jusqu'à cette source de la nature humaine qui pourra seulement être trouvée quand on regarde sur l'esprit et sur l'âme. Et que cela devrait se passer ici ainsi, que ne serait pas purement commencé sur les slogans « esprit » et « âme », mais sur la véritable manifestation du spirituel et psychique, que je crois, les dernières conférences ont au moins tenté de montrer.

Par-dessus le monde entier ce que les humains développent dans leur vivre en 0 commun, dans leur travailler en commun, sera dominé par deux impulsions, sur 4 lesquelles serait avant toute chose nécessaire que règne la vérité en nous humains, une vraie, une non maquillée, une conception non ornée par toute sorte de slogans. Deux impulsions vivent dans l'âme humaine, qui se comportent l'une à l'autre comme pôle Nord et Sud d'un aimant. Ces deux impulsions sont l'égoïsme et l'amour. Toutefois, la façon de voir est largement répandue que l'éthique serait seulement quand l'égoïsme serait surmonté par l'amour, et quand l'humain se développerait ainsi qu'à la place de l'égoïsme pénétrerait pur amour. Comme une exigence éthique, aujourd'hui aussi comme une exigence sociale, cela est disponible chez beaucoup. La compréhension pour ce qui existe comme opposition de force entre égoïsme et amour, cela est absolument moins disponible aujourd'hui.

Quand nous parlons d'égoïsme, ainsi nous devons avant toutes choses savoir que 0 cet égoïsme commence pour l'humain avec son besoin corporel. Ce qui source des 5 besoins corporels de l'humain, nous ne pouvons le comprendre autrement que si nous nous le pensions poussé de la sphère de l'égoïsme. Ce dont l'humain a besoin, cela ressort de son égoïsme. Maintenant on doit absolument se penser que cet égoïsme pourrait aussi être anobli, et pour cela ce n'est pas bon de former tout de suite ses façons de voir sur ce domaine avec quelques slogans. Par ce qu'on dit, l'égoïsme devrait être surmonté par l'amour, on n'a pas encore fait grand-chose pour la compréhension de l'égoïsme. Car il s'agit par exemple de ce que celui-là, lequel manifeste à ses semblables pure et humaine compréhension d'intérêt, agit autrement que celui ne se soucie pas de ce qui vit dans les âmes et cœurs de ces humains, celui-là qui n'a pas d'intérêt pour son entourage. C'est pourquoi le premier qui a une vraie compréhension pour ses semblables n'a absolument pas déjà besoin par là d'être non égoïste dans la vie, car il peut tout de suite appartenir à son égoïsme de maintenant servir les humains. Cela peut lui faire délectation intérieure, cela peut même lui susciter bien-être, volupté intérieure, de s'adonner au



service des humains. Et alors pour la vie extérieure peuvent apparaître de manière absolument objective des expressions de vie altruistes d'un égoïsme apparent, mais qui dans la vie du sentiment ne pourra absolument pas être valorisé autrement que comme un égoïsme.

Mais la question de l'égoïsme devra encore être déployée encore bien plus loin. On doit poursuivre l'égoïsme aussi par l'entière vie d'âme et d'esprit de l'humain. On doit être soi-même clair là dessus, comme à partir de la plus intérieure entité de l'humain jaillit exactement comme cela le spirituel et psychique sur maints domaines comme les besoins corporels. Ainsi jaillis à partir de l'entité humaine par exemple tout ce qu'est son œuvre imaginative. Cela jaillit à partir de l'entité humaine, ce qu'il crée sur domaine artistique. Quand on va non averti à des œuvres et cherche correcte compréhension pour de telles choses, alors on devra dire : ce que crée l'imagination humaine, ce qui apparaît de soubassements indéterminés de son être, cela a la même origine, seulement sur un niveau supérieur, que les besoins corporels. La vie de l'imagination qui est déployée par exemple dans l'art, repose absolument, vu subjectivement, sur satisfaction intérieure, sur une satisfaction, qui est plus fine, plus noble que par exemple la satisfaction de la faim, mais qui qualitativement n'est pas différente de cela, quand aussi ce qui par cela sera produit, a pour l'instant une autre signification.

Mais maintenant tout l'égoïsme de l'humain est rendu attentif à ce que l'humain s'accommode avec ses semblables, que l'humain vit ensemble et travaille ensemble avec ses semblables. L'égoïsme lui-même exige la vie en commun et l'ouvrage en commun avec les autres humains. Et ainsi beaucoup de ce que nous développons en société avec d'autres humains est construit aussi absolument sur l'égoïsme et peut même appartenir aux plus nobles vertus de l'humain. Nous regardons l'amour maternel : il est absolument fondé sur l'égoïsme de la mère, et il a les répercussions les plus nobles dans la vie en commun de l'humanité.

Mais ainsi aussi se déploie ce qui en fait est fondé dans l'égoïsme, parce que l'humain a un besoin humain tout de suite pour son égoïsme, sur la vie commune en famille, ainsi cela se déploie sur la vie commune d'origine, ainsi cela se déploie dans la vie commune de la nation, dans le peuple. Et de l'art et la manière comme l'humain se trouve dans le peuple, dans la nation, elle n'est pas autre chose qu'un reflet de ce qui apparaît de lui égoïstement. L'égoïsme sera certes relevé sur une haute marche dans l'amour de la patrie, dans le patriotisme, là il sera anobli, là il devient ainsi qu'il apparaît comme un idéal. Mais cet idéal racine donc dans l'égoïsme humain. Maintenant cet idéal doit devenir fructueux et se réaliser afin que tout ce qui pourrait provenir de la productivité d'un peuple puisse justement être remis à l'humanité. Et ainsi nous voyons, comme de l'impulsion de l'âme humaine particulière, de l'égoïsme, finalement se développe tout ce qui vient à l'expression dans le nationalisme. Nationalisme est égoïsme vécu en commun. Le nationalisme est l'égoïsme porté en haut dans le spirituel. Le nationalisme est par exemple complètement abreuvé et complètement chauffé par la vie d'imagination du peuple, dans lequel le nationalisme s'amène à l'expression. Mais cette vie de l'imagination elle-même est le développement spirituel plus élevé de ce que sont les besoins humains. On doit retourner jusqu'à cette racine, pour comprendre cor-



rectement la chose par son observation.

D'un caractère tout autre est cela qui se développe dans la nature humaine comme 0  
internationalisme. National nous le devenons par ce que le nationalisme jaillit de 9  
notre propre nature personnelle. Le nationalisme est une fleur de la croissance de  
l'humain individuel, le sang commun avec son origine ou par d'autres appartenan-  
ces liées à son peuple. Le nationalisme, il pousse avec l'humain. Il l'a, il pousse  
dedans, j'aimerais dire, ainsi qu'il pousse dans une grandeur de corps déterminée.  
L'internationalisme, on ne l'a pas de cette façon. Internationalisme se laisse plus  
tôt comparer avec ce sentiment que nous gagnons quand nous nous regardons la  
belle nature en vis-à-vis, ce à quoi nous sommes poussés à l'amour, à l'admiration,  
à la reconnaissance parce que nous la contemplons, parce qu'elle fait son impressi-  
on sur nous, parce que nous nous y adonnons en liberté. Pendant que nous nous  
faisons dans le peuple particulier, parce que nous sommes dans une certaine mes-  
ure un membre de lui, nous apprenons à connaître les autres peuples. Ils agissent  
vers nous, j'aimerais dire, sur les détours de la connaissance, du comprendre. Nous  
apprenons à les aimer de proche en proche, plein de compréhension et dans la me-  
sure dans laquelle nous pouvons aimer plein de compréhension l'humanité dans  
ses différents peuples, sur leurs différents domaines, dans cette mesure grandit  
notre internationalisme intérieur.

Ce sont absolument deux différentes sources dans la nature humaine qui reposent 1  
à la base du nationalisme et de l'internationalisme. Le nationalisme est le plus haut 0  
développement de l'égoïsme. L'internationalisme est ce qui pénètre en nous tou-  
jours de plus en plus quand nous pouvons nous adonner à une conception de l'hu-  
main pleine de compréhension. On devra considérer la vie en commun humaine  
en cette lumière de par la terre civilisée, notamment quand on veut venir à une  
compréhension correcte de ce qui dans l'internationalisme et nationalisme pousse  
l'un sur l'autre.

On doit donc aussi alors, quand sera cherché à comprendre la vie économique, 1  
renvoyer sur les deux impulsions, nommées en haut, dans l'âme humaine. Ce que 1  
nous avons exposé comme élément de vie articulé triplement de l'humain dans ces  
conférences, cela nous reconduit sur les deux impulsions justement caractérisées  
dans l'âme humaine. Regardons-nous par exemple la vie de l'économie – nous vou-  
lons donc la regarder après – comme toute vie commune nationale et internatio-  
nale de l'humain la noyaute. Regardons la vie de l'économie. Nous regardons sur  
cette vie de l'économie ainsi que nous devons reconnaître son point de départ en  
fait dans le besoin humain, dans la consommation. Que le besoin humain soit satis-  
fait, cela est finalement la tâche de la vie de l'économie. Pour la satisfaction du be-  
soin humain ont à veiller production et circulation de marchandises, administrati-  
on, relation humaine et semblable. Là aussi nous pouvons nous demander : qu'est-  
ce qui repose à la base du besoin, de la consommation à partir de la nature humai-  
ne ? L'égoïsme repose à la base du besoin, de la consommation. Et il s'agit qu'on  
fasse preuve de la nécessaire compréhension de ce fait. Alors, on ne soulèvera pas  
la question pour la vie de l'économie : comment est à surmonter l'égoïsme ? - mais  
: comment est-il possible à l'altruisme de satisfaire l'égoïsme justifié ? - Peut être  
que cette question sonne moins idéaliste, mais elle est vraie.



Mais on voit aussitôt quand on regarde sur la production, par laquelle la consommation devrait être satisfaite, par laquelle la consommation devrait être assouvie, que là quelque chose d'autre est nécessaire. Celui-là, qui devrait produire, il est donc évidemment aussi un consommateur. Il est nécessaire – les conférences tenues l'ont expliqué-, qu'il ait compréhension pas seulement pour le processus de production mais pour la vie de ses semblables ainsi qu'il puisse s'adonner à son processus de production ainsi qu'il corresponde aux besoins de ses semblables. L'humain doit pouvoir regarder vers, serait-ce indirectement ou directement par institutions desquelles nous avons parlées, ce que les humains nécessitent dans la consommation. Alors, l'humain doit de cette compréhension pleine d'ardeur, aussi pouvoir se consacrer à telle ou telle production qui tout de suite repose dans ses capacités. On a seulement besoin de décrire cela, alors on devra voir, quand aussi cela semble sec et sobre en ce domaine, le moteur particulier de la production dans l'amour dévoué à la société humaine. Et avant qu'on ne comprenne que la production ne peut être réglée de manière sociale que par ce que seront créées des bases par les vies de l'esprit et de droit, desquelles se déverserait dans les âmes humaines – à cause de l'intérêt pour leurs semblables, à cause de l'intérêt pour la vie – un amour plein d'ardeur pour leur branche de production, plus tôt on ne dira rien de positif sur la véritable tâche du problème social.

Entre les deux, entre, j'aimerais dire, la consommation égoïste et la production faisant preuve d'amour se tient la circulation de marchandises, de biens, qui crée la compensation entre les deux, créée là aujourd'hui par le hasard du marché, par offre et demande, devrait être créée dans le futur par une association humaine laquelle place la raison à la place du hasard de marché, ainsi que des humains seront là, dont ce sera l'affaire, à partir de l'observation des besoins de consommation, d'aménager la production ainsi que le marché consistera en ce que la raison de l'organisation concernée sera en situation de faire à partir de la production pour la consommation qui tout d'abord sera correctement reconnue et observée. On se débarrassera sur ce domaine absolument de tous slogans et devra parvenir à la réalité.

Mais maintenant – qui ne le verrait pas – le temps récent a toujours de plus en plus produit quelque chose qui devait survenir qui devait se répandre toujours plus largement et largement sur la terre comme l'horizon de l'humain. À la place de l'ancienne économie nationale, l'économie sur des territoires plus étroits, est apparue l'économie mondiale. Toutefois, cette exigence s'est formée si loin que presque à chaque endroit du monde civilisé seront utilisés des produits qui seront produits à d'autres endroits de ce monde civilisé, il est indifférent si c'est le même pays ou un autre. Mais aussi sur ce domaine la saisie idéale humaine, l'ambiance d'âme n'a pas suivi ce qui est entré comme une exigence des mondes. Partout nous voyons, comme c'est une exigence pressante des temps récents de tenir compte de l'économie mondiale, d'atteindre des institutions sous lesquelles l'économie mondiale est possible.

Sous quelles conditions l'économie mondiale est elle seule possible ? Cela on peut vraiment seulement reconnaître quand on oriente tout d'abord son regard sur comment - et je l'ai exposé dans la conférence d'hier – l'ordre social doit se former



d'après le futur, quant à la place des anciennes sociétés de pouvoir, des actuelles sociétés d'échanges, entre la société commune. Cela est justement la société dans laquelle sera produit par les associations, par les contrats des associations.

Quand on fait vraiment valoir cela, en quoi se montre alors la différence réelle 1 entre une telle société commune, et la pure société d'échanges qui aujourd'hui est 6 encore celle qui règne diversement ? La différence se montre en ce que dans la société d'échange de préférence l'individu ou le groupe individuel a à faire avec l'autre individu ou l'autre groupe particulier. À quoi s'intéressent alors cet autre individu ou ce groupe dans leur rapport les uns aux autres ? S'ils sont consommateurs, s'ils sont producteurs – leur production, leur consommation se tiennent dans une certaine mesure séparée par un abîme l'un de l'autre par le marché de hasard et le marché de hasard fournit la circulation de marchandise, fourni le commerce. Comme sinon aussi on parle de manière justifiée ou non justifiée sur la domination du capital, du travail et du genre, sur la signification du capital et la signification du travail, on doit dire : l'essentiel pour notre société d'échange est que ce qui domine est la circulation de marchandises. C'est elle qui construit le pont entre la production et la consommation, pendant que production et consommation sont séparées l'un de l'autre par l'abîme du marché, ainsi qu'elles ne sont pas mises en contact ensemble par la raison.

Qu'est-ce qui dans la société commune s'introduira à la place de la circulation ré- 1 gnante ? Tout le domaine de la vie de l'économie sera tiré dedans l'intérêt de 7 chaque gestionnaire ! Pendant qu'aujourd'hui le gestionnaire a à s'intéresser comment il reçoit ses produits ou écoule ses produits, mais a à veiller par intérêts à lui même, ce devra être ainsi dans la société commune que chaque gestionnaire ait un plein intérêt pour consommation, commerce et production, cela signifie que l'économie d'ensemble se reflète dans l'intérêt économique de l'individu. C'est de cela qu'il doit s'agir avec cette société commune.

Mais avec cette société commune qui aussi dans l'État particulier est aujourd'hui 1 encore absolument une exigence d'avenir, regardons maintenant comment cela 8 devrait se comporter en rapport au problème international. Ce problème international, comment se représente-t-il à nous particulièrement en rapport à la vie de l'économie ? Là nous pouvons voir, qu'existe d'ailleurs l'exigence mondiale après une économie mondiale, mais qu'à l'intérieur de l'ensemble de l'économie mondiale les États nationaux particuliers se démembrent. Ces États nationaux particuliers, entièrement mis à part les autres conditions de leur constitution, ils seront tout d'abord maintenus ensemble par ce qui monte de l'égoïsme des humains vivants ensemble. Même dans le plus noble du national, en littérature ; art et ainsi de suite c'est l'imagination montant de l'égoïsme qui tient les groupe-peuples ensemble. Ces groupes-peuples ainsi tenus ensemble se sont placés maintenant dans le domaine entier de l'économie mondiale, et ils se tenaient particulièrement fort, toujours de plus en plus fort dedans au cours du 19e siècle et ce se placer dedans atteignit son apogée au début du 20e siècle. Voulons-nous en fait caractériser ce qui se passa là, alors nous devons dire : pendant qu'encore d'autres intérêts, qui ressemblaient bien plus à l'ancienne société de pouvoir, qui autrefois régnait entre les États, le principe de la société d'échange devient tout de suite prépondérant



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100  
101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200  
201  
202  
203  
204  
205  
206  
207  
208  
209  
210  
211  
212  
213  
214  
215  
216  
217  
218  
219  
220  
221  
222  
223  
224  
225  
226  
227  
228  
229  
230  
231  
232  
233  
234  
235  
236  
237  
238  
239  
240  
241  
242  
243  
244  
245  
246  
247  
248  
249  
250  
251  
252  
253  
254  
255  
256  
257  
258  
259  
260  
261  
262  
263  
264  
265  
266  
267  
268  
269  
270  
271  
272  
273  
274  
275  
276  
277  
278  
279  
280  
281  
282  
283  
284  
285  
286  
287  
288  
289  
290  
291  
292  
293  
294  
295  
296  
297  
298  
299  
300  
301  
302  
303  
304  
305  
306  
307  
308  
309  
310  
311  
312  
313  
314  
315  
316  
317  
318  
319  
320  
321  
322  
323  
324  
325  
326  
327  
328  
329  
330  
331  
332  
333  
334  
335  
336  
337  
338  
339  
340  
341  
342  
343  
344  
345  
346  
347  
348  
349  
350  
351  
352  
353  
354  
355  
356  
357  
358  
359  
360  
361  
362  
363  
364  
365  
366  
367  
368  
369  
370  
371  
372  
373  
374  
375  
376  
377  
378  
379  
380  
381  
382  
383  
384  
385  
386  
387  
388  
389  
390  
391  
392  
393  
394  
395  
396  
397  
398  
399  
400  
401  
402  
403  
404  
405  
406  
407  
408  
409  
410  
411  
412  
413  
414  
415  
416  
417  
418  
419  
420  
421  
422  
423  
424  
425  
426  
427  
428  
429  
430  
431  
432  
433  
434  
435  
436  
437  
438  
439  
440  
441  
442  
443  
444  
445  
446  
447  
448  
449  
450  
451  
452  
453  
454  
455  
456  
457  
458  
459  
460  
461  
462  
463  
464  
465  
466  
467  
468  
469  
470  
471  
472  
473  
474  
475  
476  
477  
478  
479  
480  
481  
482  
483  
484  
485  
486  
487  
488  
489  
490  
491  
492  
493  
494  
495  
496  
497  
498  
499  
500  
501  
502  
503  
504  
505  
506  
507  
508  
509  
510  
511  
512  
513  
514  
515  
516  
517  
518  
519  
520  
521  
522  
523  
524  
525  
526  
527  
528  
529  
530  
531  
532  
533  
534  
535  
536  
537  
538  
539  
540  
541  
542  
543  
544  
545  
546  
547  
548  
549  
550  
551  
552  
553  
554  
555  
556  
557  
558  
559  
560  
561  
562  
563  
564  
565  
566  
567  
568  
569  
570  
571  
572  
573  
574  
575  
576  
577  
578  
579  
580  
581  
582  
583  
584  
585  
586  
587  
588  
589  
590  
591  
592  
593  
594  
595  
596  
597  
598  
599  
600  
601  
602  
603  
604  
605  
606  
607  
608  
609  
610  
611  
612  
613  
614  
615  
616  
617  
618  
619  
620  
621  
622  
623  
624  
625  
626  
627  
628  
629  
630  
631  
632  
633  
634  
635  
636  
637  
638  
639  
640  
641  
642  
643  
644  
645  
646  
647  
648  
649  
650  
651  
652  
653  
654  
655  
656  
657  
658  
659  
660  
661  
662  
663  
664  
665  
666  
667  
668  
669  
670  
671  
672  
673  
674  
675  
676  
677  
678  
679  
680  
681  
682  
683  
684  
685  
686  
687  
688  
689  
690  
691  
692  
693  
694  
695  
696  
697  
698  
699  
700  
701  
702  
703  
704  
705  
706  
707  
708  
709  
710  
711  
712  
713  
714  
715  
716  
717  
718  
719  
720  
721  
722  
723  
724  
725  
726  
727  
728  
729  
730  
731  
732  
733  
734  
735  
736  
737  
738  
739  
740  
741  
742  
743  
744  
745  
746  
747  
748  
749  
750  
751  
752  
753  
754  
755  
756  
757  
758  
759  
760  
761  
762  
763  
764  
765  
766  
767  
768  
769  
770  
771  
772  
773  
774  
775  
776  
777  
778  
779  
780  
781  
782  
783  
784  
785  
786  
787  
788  
789  
790  
791  
792  
793  
794  
795  
796  
797  
798  
799  
800  
801  
802  
803  
804  
805  
806  
807  
808  
809  
810  
811  
812  
813  
814  
815  
816  
817  
818  
819  
820  
821  
822  
823  
824  
825  
826  
827  
828  
829  
830  
831  
832  
833  
834  
835  
836  
837  
838  
839  
840  
841  
842  
843  
844  
845  
846  
847  
848  
849  
850  
851  
852  
853  
854  
855  
856  
857  
858  
859  
860  
861  
862  
863  
864  
865  
866  
867  
868  
869  
870  
871  
872  
873  
874  
875  
876  
877  
878  
879  
880  
881  
882  
883  
884  
885  
886  
887  
888  
889  
890  
891  
892  
893  
894  
895  
896  
897  
898  
899  
900  
901  
902  
903  
904  
905  
906  
907  
908  
909  
910  
911  
912  
913  
914  
915  
916  
917  
918  
919  
920  
921  
922  
923  
924  
925  
926  
927  
928  
929  
930  
931  
932  
933  
934  
935  
936  
937  
938  
939  
940  
941  
942  
943  
944  
945  
946  
947  
948  
949  
950  
951  
952  
953  
954  
955  
956  
957  
958  
959  
960  
961  
962  
963  
964  
965  
966  
967  
968  
969  
970  
971  
972  
973  
974  
975  
976  
977  
978  
979  
980  
981  
982  
983  
984  
985  
986  
987  
988  
989  
990  
991  
992  
993  
994  
995  
996  
997  
998  
999  
1000

Sur ce champ, mais en grand, là se montrait en particulier comment cette pure so- 1  
ciété d'échange devait conduire ad absurdum. Et le conduire-ad-absurdum, cela 9  
était pour l'essentiel une des raisons principales, une des causes principales à ce  
qui a amené cette catastrophe guerrière mondiale. Il devient donc tout de suite  
après toujours de plus en plus clair à l'humain que cette grande différence existait  
entre l'exigence après une économie mondiale et le placer dans cette économie  
mondiale des états particuliers, qui s'isolent par douanes et autres, plutôt que de  
promouvoir l'économie mondiale, et ce qui pouvait être résultat de l'économie  
mondiale, ils voulaient en profiter pour soi et en ont aussi profité. Cela conduisit à  
cette guerre que nous décrivons comme la catastrophe guerrière mondiale.

Certainement se mêlent dedans d'autres causes, mais cela est tout de suite une des 2  
causes principales. Et ainsi il s'agira de connaître comme tout de suite vis-à-vis de 0  
la vie internationale est en toute première ligne nécessaire que la possibilité sera  
trouvée, par-dessus les frontières de gérer (NDT économiquement) d'après d'au-  
tres principes que sont ceux de la pure société d'échange. Il doit devenir possible,  
tout de suite ainsi comme dans la société commune l'individu doit avoir l'intérêt  
pour la production, où elle apparaît toujours intérêt pour consommation quand il  
veut collaborer, comme il doit s'intéresser pour le domaine complet de l'économie  
- consommation de marchandises, production de marchandises, circulation de  
marchandises - ainsi ce doit être possible, de trouver des impulsions par lesquelles  
chaque structure d'État du monde pourrait avoir un véritable intérêt intérieur  
pour chaque autre structure d'État, ainsi que pas quelque chose d'autre, de sem-  
blable au marché de hasard se forme entre les peuples, mais règne une véritable  
compréhension intérieure entre les peuples.

Là nous venons aux sources plus profondes de ce qui sera recherché aujourd'hui 2  
dans l'abstraction dans la Société des Nations ainsi nommée, qui donc part de ce 1  
que seront corrigés certains dommages qui existent dans le vivre ensemble des  
peuples. Seul il surgit du même principe, duquel aujourd'hui beaucoup surgit. Qui  
aujourd'hui réfléchit sur les dommages de la vie, il pense très souvent aux prochai-  
nes corrections par lesquelles l'un ou l'autre pourra être exécuté. Là, l'un voit que  
beaucoup de luxe existe, donc il veut imposer le luxe et du genre. Il ne pense pas à  
aller à la source de ce dont il s'agit, trouver la structure de la vie en commun socia-  
le par laquelle un luxe impossible ne peut apparaître. Qu'on doive aller à de telles  
sources, mais c'est cela dont il s'agit dans la vie des peuples. C'est pourquoi on ne  
devrait pas venir à une vie en commun intérieure internationale par de quelcon-  
ques dispositions qui corrigeraient simplement, mais par ce qu'on va vraiment aux



sources, par lesquelles compréhension de peuple vis-à-vis de compréhension de peuple pourra être trouvé.

Maintenant, il ne pourra être trouvé de compréhension de peuple quand purement on tient à l'un, qui se montre dans une certaine mesure comme la croissance elle-même à partir de l'humain, quand on regarde purement sur ce qui, comme j'ai montré, doit conduire au nationalisme, à l'isolement à l'intérieur de l'ensemble des peuples. Qu'avons-nous donc dans la vie spirituelle aujourd'hui, qui au fond unique et seul porte un caractère international et ne l'a seulement pas perdu pendant cette guerre parce que les humains n'étaient pas en état le prendre sur ce domaine ? Car l'auraient-ils pris, ainsi ils auraient du détruire le domaine lui-même. Qu'est cela, qui vraiment est international en fait par la terre entière ? Pris à la base, pas autre chose que le domaine s'étendant sur le monde des sens extérieur de la science de la nature. La science intellectualiste – j'ai montré dans les conférences comment la science de la nature doit être nommée intellectualiste –, elle a pris un caractère international. Et c'était facile à remarquer dans ces temps où tant de contraires à la vérité sont entrés dans le monde. Quand quiconque a fait du mal à la science d'en mésuser dans le sens national, ainsi il se comporta à elle pour ainsi dire par son vrai caractère. Mais ne voit-on pas de l'autre côté tout de suite par le fait que je devais justement mentionner que cette sorte de vie de l'esprit, qui se vit dans l'intellectualisme, n'était pas en état de fonder une vie internationale ? On le voit, je pense assez clairement que cette nostalgie, que j'ai décrite des plus différents points de vue pour cette direction spirituelle intellectualiste, s'est entièrement montrée particulièrement à l'internationalisme dans le comportement de cette vie de l'esprit intellectualiste.

La science n'était pas en état, de verser dans l'âme humaine de si profondes impulsions internationales que celles-ci auraient résisté vis-à-vis des terribles événements des dernières années. Et là, où cette science voulait apparaître, former des impulsions sociales comme dans l'internationalisme socialiste, là s'est montré que ce socialisme internationaliste ne pouvait aussi pas se maintenir, mais la plupart du temps refluaient dans le chenal national. Pourquoi ? Parce que justement il a tout de suite repris seulement l'intellectualisme des anciens héritages de l'humanité et que l'intellectualisme n'est pas assez fort pour œuvrer formateur dans la vie. C'est cela, qui d'un côté atteste que cette récente direction scientifique, qui est montée en même temps que capitalisme et culture technique, contient certes un élément international, mais en même temps atteste qu'elle est comme impuissante à la fondation d'une véritable vie internationale de l'humanité.

Vis-à-vis de cela devra maintenant se faire valoir, ce que j'ai expliqué dans la quatrième conférence sur l'orientation de science de l'esprit, qui repose sur la façon de voir, sur la connaissance de l'esprit. Cette façon de voir l'esprit, elle ne repose pas sur façon de voir sensorielle plus extérieure, elle provient de l'évolution de la nature humaine propre. Elle éclot à partir de ce dont éclot aussi l'imagination. Mais elle éclot à partir de profondeurs plus profondes de la nature humaine. C'est pourquoi elle ne se dresse pas purement aux structures individualistes de l'imagination, mais aux structures de connaissance objectives de la réalité spirituelle du monde. Sous ce rapport, cette façon de voir spirituelle sera donc aujourd'hui enco-



re très souvent mal comprise. Ceux qui ne la connaissent pas, ils disent : oui, ce qui de cette manière sera trouvé par cette façon de voir spirituelle, cela est donc seulement subjectif, personne ne peut prouver cela. – Les connaissances mathématiques sont aussi subjectives et ne sont pas démontrables ; et on ne peut jamais confirmer des vérités mathématiques par consensus des humains ! Qui connaît le théorème pythagoricien , celui-là sait, qu'il est correct, quand bien des millions d'humains le contrediraient. Ainsi il vient aussi à un intériorité objective ce qui est pensé ici avec science de l'esprit. Mais cela prend le même chemin, que l'imagination prend et grimpe plus haut, racine en des profondeurs objectives et grimpe jusqu'en des hauteurs objectives. C'est pourquoi cette façon de voir spirituelle se maintient par-dessus tout ce qui sinon rougeoit incandescent comme imagination par les peuples. Et en même temps sera cherchée cette façon de voir de l'esprit dans ce peuple ou celui-là à partir de cette langue ou celle-là. Elle est une et la même, à travers tous les humains, de par la Terre entière, si seulement elle sera cherchée assez profondément.

C'est pourquoi cette façon de voir spirituelle de laquelle je devais montrer qu'elle 2  
peut intervenir vraiment façonnant dans la vie pratique sociale, a en même temps 5  
la possibilité d'intervenir dans la vie internationale, être un lien de peuple à peuple. Un peuple produira de manière individuelle, sa poésie, les particularités de ses domaines artistiques restants. À partir de l'individualisme d'un peuple apparaîtra quelque chose pour la façon de voir spirituelle qui est entièrement identique à ce qui apparaît n'importe où autrement. Les bases, dont les choses, proviennent sont à différents endroits dans lesquels elles trouvent finalement leurs résultats, cela est identique de par la terre entière. Beaucoup d'humains parlent aujourd'hui d'esprit ; ils ne savent seulement pas que l'esprit devra être expliqué. Mais quand il sera expliqué alors il est quelque chose qui ne sépare pas les humains, mais relie les humains parce qu'il retourne jusque dans l'être le plus intérieur de l'humain, en ce qu'un humain produit la même chose que l'autre humain, en ce qu'un humain peut pleinement comprendre un autre humain.

Alors, quand vraiment, ce qui sinon vient à l'expression seulement de manière in- 2  
dividualiste dans l'imagination populaire particulière, on l'approfondit jusqu'à la 6  
façon de voir spirituelle alors les révélations de peuple seront seulement des expressions variées pour ce qui est unité dans la façon de voir de l'esprit. Alors, on pourra de par toute la Terre laisser subsister les différentes individualités de peuple parce qu'a besoin de régner non une unité abstraite, mais parce que concret l'un qui sera trouvé par la façon de voir de l'esprit, sera laissé s'amener à l'expression de la manière la plus diversifiée. Et par cela l'un pourra se comprendre dans le spirituel parmi les nombreux. Alors, vous trouverez de l'unité de leurs nombreuses sortes de compréhensions, la possibilité pour les statuts d'une société des nations, alors pourra apparaître aussi du contexte de l'esprit, à partir de la constitution spirituelle, la législation qui lie les peuples. Et alors prendra de la place dans les peuples particuliers, ce qui peut être chez chaque peuple particulier : intérêt pour production et consommation d'autres peuples. Alors pourra se développer vraiment ce qui est vie de l'esprit des peuples, vie de droit des peuples, la compréhension pour d'autres peuples de par la Terre entière.



Ainsi, on devra aussi sur ce domaine soit passer à l'esprit ou on devra renoncer à 2  
créer avec encore des statuts aussi bien pensés quelque chose de mieux que ce qui 7  
a été là jusqu'à présent. Certainement, beaucoup d'humains parlent aujourd'hui de  
manière compréhensible de leur incroyance en l'action d'un tel spirituel ; mais en  
fait à cause de ce qu'ils n'ont pas le courage, d'aller à ce spirituel. On fait donc véri-  
tablement la vie bien dure à ce spirituel. Mais là, où il peut se déployer seulement  
en petits cercles malgré qu'on lui fasse la vie difficile, là cela montre déjà que c'est  
ainsi, comme je l'ai justement décrit maintenant. A-t-on appris à connaître en  
quelque endroit dans un des États conduisant auparavant la guerre, la mentalité  
des humains, ce que les humains ont pensé sur d'autres appartenant à des États  
ennemis, comme ils les ont haït, on a appris à connaître comment était peu d'in-  
ternational en un tel domaine conduisant la guerre, alors on a un jugement là-des-  
sus, comme celui, qui parle devant vous, qui de nouveau et à nouveau est venu  
vers cet endroit, que j'ai déjà mentionné dans ces conférences, dans le nord-ouest  
de la Suisse, où se dresse le lieu du soin de cette science de l'esprit pensée ici, le  
Goetheanum, l'université pour science de l'esprit. Qu'est-ce que ça a au fond été  
comme lieu par toutes les années de guerre ? En ce lieu des humains de toutes les  
nations ont œuvré ensemble à travers toutes les années de guerre, sans qu'ils se  
soient moins entendus pendant ce temps qu'autrefois, quand aussi ils ont conduit  
maintes discussions inutiles ou utiles. Cette compréhension, qui est ressortie de la  
saisie commune d'une façon de voir l'esprit est déjà devenue réalité. On peut dire :  
nous avons pu faire l'expérience en ce domaine. Nous avons pu montrer que les  
humains qui voulaient aller là en ces temps pouvaient comprendre d'autres hu-  
mains.

Mais cette compréhension, elle n'a pas le droit d'être cherchée par une indication 2  
abstraite sur l'esprit, mais doit être cherchée dans le plus étroit, réel s'élaborer 8  
l'esprit. De cela l'actuelle humanité veut encore peu savoir : que l'esprit devrait en  
fait être travaillé. On parle donc très souvent aussi aujourd'hui de l'esprit, que l'es-  
prit devrait venir – je l'ai de nouveau évoqué hier – et devrait parcourir ce que  
sont les pures exigences sociales matérialistes. Mais on n'entend pas beaucoup  
plus que l'on devrait appeler à l'esprit. Oui, quand de tels humains qui sinon sont  
donc très bien pensants, sont aussi unilatéraux, sont aussi traversés par l'éthique  
sociale, quand de tels humains voudraient seulement se réfléchir ce qui suit, quan-  
d ils aimeraient seulement pouvoir se dire : oui, nous avons toutefois eu l'esprit ;  
mais pouvons-nous quelque peu appeler aujourd'hui au même esprit que nous av-  
ons eu ? Cet esprit nous a donc tout de suite amenés dans la situation dans laquelle  
nous sommes ! Donc, n'ayons pas besoin d'une nouvelle situation par l'ancien es-  
prit. Celle-là nous ne pouvons la recevoir par un ancien esprit. Cela il l'a montré.  
Nous avons besoin d'un nouvel esprit – Mais ce nouvel esprit devra être acquis. Et  
il ne pourra être acquis que dans la vie de l'esprit autonome.

C'est pourquoi nous nous représentons comme l'exigence après une économie 2  
mondiale s'accomplit – car elle devra cela par ses propres nécessités –, ainsi 9  
devront se tenir à l'intérieur de cette économie mondiale structures sociales à côté  
de structures sociales, partout de manière individuelle, des humains qui habitent  
ensemble dans cette structure, et produisent du spirituel et du juridique. Mais cela



qui sera produit là de manière individuelle, cela sera tout de suite le moyen, pour comprendre les autres structures sociales et ce sera par là le moyen de vraiment faire l'économie mondiale. Mais sinon, si un tel moyen n'est pas créé, se placeront seulement à nouveau dans l'économie mondiale, les intérêts nationaux ainsi nommés et profiteront à leur fin de ce qui pourra être aspiré de cette économie mondiale. Là où chacun veut cela sans compréhension pour les autres, devrait apparaître nécessairement à nouveau la disharmonie.

Mais comment pourra être conduite une véritable économie mondiale ? Elle pourra seulement être conduite par ce que l'organisation spirituelle, l'organisation juridique ne s'emparent pas des structures particulières de cette économie, car celles-ci doivent avoir forme individuelle. À la collectivité, à l'unité elles vont seulement dans la compréhension spirituelle en ce qu'elles atteignent ce qui sur toute la terre est l'autre unité. Que cette terre sera émancipée des individualismes, cela est sur la terre entière l'autre unité.

Maintenant c'est tout autant vrai que quand on descend suffisamment profond dans la nature humaine avec l'évolution de l'humain jusqu'à une hauteur objective, ainsi qu'on trouve comme façon de voir l'esprit que chaque autre, chaque autre nation trouve, ainsi on doit dire qu'aussi les besoins humains de consommation sur la terre entière ne seront pas touchés par les nationalismes particuliers. Les besoins humains sont internationaux. Seulement, ils se tiennent polaires vis-à-vis de ce qui est l'esprit international. L'esprit international doit livrer la compréhension, doit pouvoir emplir cette compréhension par amour pour l'autre nationalité, doit pouvoir déployer l'amour jusqu'à l'internationalité au sens de ce qui a été expliqué auparavant. Mais l'égoïsme est tout aussi international. Cela pourra seulement créer un pont à la production mondiale quand cette production mondiale est issue d'une compréhension spirituelle commune, d'une façon de voir unitaire spirituelle commune. Jamais ne pourront apparaître à partir des égoïsmes de peuples des compréhensions pour la consommation commune, qui repose sur l'égoïsme commun.

Mais seul de la façon de voir spirituelle commune peut se développer ce qui ne vient pas de l'égoïsme, mais finalement de l'amour, comme j'ai expliqué, et qui de ce fait peut dominer la production.

Par quoi est apparue l'exigence après une économie mondiale ? Parce ce que par le devenir compliqué des rapports de vie humains sur tout le monde civilisé toujours de plus en plus les besoins de consommation des humains se sont unifiés, se montre toujours de plus en plus comment par tout le monde civilisé les humains ont besoin de la même chose. Comment pourra pousser de ces besoins unitaires un principe de production unitaire qui sera actif pour l'économie du monde de par le monde entier ? Par cela, qu'on monte à la vie spirituelle, ainsi que c'est pensé ici, à véritable façon de voir spirituelle, qui est suffisamment puissante pour créer la production mondiale commune à la consommation mondiale commune. Mais alors pourra être créée la compensation, en ce que l'unité de l'esprit agit vers l'unité de la consommation, alors sera créer la compensation dans la circulation, la médiation entre production et consommation.



Ainsi, on doit regarder dans le plus intérieur de l'humain quand on veut connaître, 3  
comme vraiment de beaucoup d'organismes devrait apparaître un organisme uni- 3  
taire sur toute la terre civilisée. D'aucune autre manière peut se construire cet or-  
ganisme unitaire, cet organisme unitaire, qui doit contenir les conditions que  
maintenant soit créé vraiment un tel rapport organique entre production et con-  
sommation conformément aux exigences sociales sur toute la terre, que le petit  
bout de pain ou le charbon dont j'ai besoin pour le ménage individuel ou pour  
l'humain individuel, correspondent vraiment aux exigences sociales, qui au-  
jourd'hui sont valables dans la sous-conscience de l'humanité.

Je sais très bien que, quand on pousse les choses aussi dans une telle sphère d'ob- 3  
servation, beaucoup disent : oui, mais cela est de l'idéalisme, cela se dresse en 4  
d'idéales hauteurs ! - Mais dans cela on trouve unique et seul ce qu'est le moteur  
propulsant pour la multiplicité extérieure. Et pour cette raison que les humains  
n'ont pas cherché tout de suite après les moteurs, qui pourront être trouvés seule-  
ment de cette manière, à cause de cela nous sommes rentrés dans les contextes so-  
ciaux et les contextes politiques du présent sur tout le monde civilisé. Pas plus tôt  
qu'on dira : ceux qui s'occupent de créer les forces propulsantes intérieures pour  
l'organisme social du monde, ceux-là sont les vrais praticiens, pendant que ceux  
qui se nomment souvent praticiens, connaissent seulement rudimentaires leur  
vrai domaine et sont abstraits de cela.- pas plus tôt que jusqu'à ce qu'on connaîtra  
cela, la question sociale ne pourra pas se tenir sur un sol sain.

Un de ceux, pour qui aussi, maintenant il y a bien longtemps, cela était sérieux, ce- 3  
lui-là a rendu attentif là-dessus, alors qu'il a parlé sur un certain domaine de la vie 5  
humaine, que les ainsi nommés idéalistes ne sont pas tout de suite ceux qui ne sa-  
vent pas comment les idéaux se comportent à la vie véritable. Il l'a éprouvé, com-  
me c'est insensé quand des praticiens ainsi nommés viennent et disent aux idéalis-  
tes : oui, tes idéaux sont très beaux, mais la pratique exige quelque chose de tout  
autre ! - L'unique état de fait est celui-là que tout de suite exige la pratique de cet  
idéal, quand il devrait devenir une véritable pratique. Et cela empêche la réalisati-  
on de cet idéal que ces soi-disant praticiens soient ceux-là qui ne les laissent pas  
réaliser parce qu'ils sont trop confortables pour cela ou ont un autre intérêt de ne  
pas les laisser réaliser. Et le même homme qui a dit : que les idéaux ne sont pas im-  
médiatement applicables dans la vie, cela nous le savons justement aussi bien que  
les autres, seulement nous savons que la vie doit être formée à jamais d'après ces  
idéaux. Mais ceux-là qui ne peuvent s'en convaincre, ceux-là ne montrent rien  
d'autre que cela que justement la vie n'a plus compté sur leur collaboration dans  
sa formation, et ainsi on aimerait leur souhaiter qu'ils reçoivent au bon moment  
pluie et soleil et si possible une bonne digestion.

C'est cela, par quoi le rapport de l'idéalisme souvent catharisé à la véritable prati- 3  
que de vie devrait être caractérisé, que vous avez besoins, quand vous voulez con- 6  
struire un pont - une tâche, qu'aussi l'art d'ingénieur maîtrise absolument d'après  
des idées non matérielles : comme tout d'abord tout le pont doit être idéal et tout  
de suite alors quand il est bien calculé idéellement, il peut devenir un véritable  
pont pratique, ainsi doit ce qui devrait se former de l'idéalisme, être une idée pra-  
tique ressortant de sens pratique intérieur. Et on doit avoir l'instinct, le sentiment



pour ce on a à porter dehors comme une telle légalité objective dans la véritable pratique de vie. Alors on ne demandera aussi plus : comment porte-t-on ces choses dedans la pratique de vie ? - Alors on saura : quand suffisamment d'humains sont là qui comprennent les choses, alors la chose sera immédiatement pratique par ces humains et leurs actes.

On entend aujourd'hui très souvent : oui, ces idées sont donc très souvent très belles, et même réalisées, elles seraient très belles, mais les humains ne sont pas mûrs pour cela. Dans leur masse les humains ne seraient pas encore mûrs pour cela. - Oui, qu'est-ce que cela signifie alors en fait quand on dit, les humains dans leur masse ne seraient pas encore mûrs ? Qui connaît le rapport à la réalité, qui regarde au travers de la vie pratique d'après son caractère de réalité, celui-là pense autrement sur ces humains, celui-là sait qu'assez d'humains sont dans le présent, lesquels, quand ils rentrent seulement assez profondément dans leur intérieur, peuvent trouver pleine compréhension pour ce dont il s'agit ici. Ce qui empêche est le plus souvent seulement le découragement. L'énergie manque, pour vraiment avancer jusqu'à où on pourrait avancer quand on pouvait seulement former pleine conscience en soi.

Ce qui avant toutes choses nous fait défaut, cela est quelque chose qui pris au fond chaque humain individuel pourrait corriger chez lui quand seulement il regarderait suffisamment sur la réalité. Mais pendant que d'un côté on tombe dans le matérialisme, se complaît même dans le matérialisme, on est de l'autre côté amoureux dans l'abstraction, dans toutes sortes de principes abstraits et intellectuels et ne veut absolument pas pénétrer dans la réalité.

Déjà dans la vie extérieure on croit aujourd'hui, être pratique ; mais on ne se donne pas la peine de vraiment considérer les choses ainsi qu'on pourrait les connaître dans leur caractère de réalité. Qui aujourd'hui par exemple se voit présenter une quelque affirmation, celui-là s'adonne à cette affirmation. Il prend seulement le contenu abstrait. Là il peut tout de suite s'éloigner de la vie, pas se rapprocher un peu toujours plus de la vie. Quand aujourd'hui l'un lit un bel éditorial, ainsi est à dire là-dessus qu'aujourd'hui écrire un bel éditorial n'est pas une difficulté particulière. Car tant a été pensé dans la civilisation moderne qu'on n'a seulement besoin de s'acquérir une routine, ainsi on peut placer phrase à phrase. Il ne s'agit pas de cela qu'on est aujourd'hui d'accord avec le contenu mot à mot de quelque chose, mais qu'on s'acquiert un jugement sur comment ce contenu est en rapport avec la réalité. Mais là beaucoup est à corriger dans le présent d'après la direction qu'on doit dire : les humains devraient avant toutes choses exiger après la vérité, après cette vérité qui les porte plein de courage au-devant de la réalité.

.Pour cela deux exemples. Vous pouvez en maintes statistiques, disons sur les États balkaniques, lire – les humains s'informent donc aujourd'hui sur les rapports de la vie extérieure, jugent une quelque situation politique mondiale ou du genre par statistiques - : tant et tant de Grecs, tant et tant de Serbes, tant et tant de Bulgares ! Et là on peut alors calculer, quels sont les droits justifiés de l'élément grec, l'élément bulgare, l'élément serbe. Regarde-t-on alors un peu plus exactement après ce que cela signifie, relie-t-on ce qu'on a acquis comme connaissance



abstraite par le chiffre des Bulgares, des Serbes, des Grecs, des Macédoniens avec l'expérience, alors on découvre peut-être que sont inscrits le père comme un Grec, l'un des fils comme un Bulgare, le deuxième fils comme un Serbe ! Maintenant on aimerait savoir comme cela ressort avec la vérité. La famille peut-elle vraiment être ainsi que le père est un Grec, un des fils un Bulgare, le deuxième fils un Serbe ? Apprend-on vraiment quelque chose sur la réalité quand on a une statistique faite sur de telles conditions préalables ? La plupart de ce qui est aujourd'hui rassemblé en statistique dans le monde, repose sur de tels rassemblements, en particulier très souvent dans la vie d'affaires. Pour cela, parce que les humains n'ont pas le besoin de toujours avancer de ce qui leur sera dit mot pour mot, au contenu du vrai, de la réalité, pour cela aujourd'hui sera si souvent jugé à côté, car il ne sera pas parvenu aux choses. Les humains sont contents avec ce qui purement comme une couche supérieure recouvre les réalités vraies. Mais commencer sur les vraies réalités, cela est la première exigence dans la vie de notre époque, pas de bavarder si les humains sont mûrs ou pas mûrs, mais tout de suite de montrer sur ce que sont les dommages principaux. Les humains se comprendront alors seulement quand ils trouveront d'autres humains qui se donnent la peine de découvrir ces dommages principaux et rendent attentifs suffisamment fort dessus.

Ou bien : le monde à début juin 1917 lu – une partie du monde s'est malgré tout en- 4  
core intéressé à cela – le discours du trône de l'empereur d'Autriche d'alors Karl. 1  
Dans ce discours du trône sera parler très moderne de démocratie, toujours de  
nouveau de démocratie. Maintenant, ce discours du trône – j'ai lu maintes choses  
sur lui : comme les gens se sont enthousiasmés pour ce qu'au monde serait annon-  
cé démocratie, comme beau ce serait, que là sera dit au monde quelque chose sur  
démocratie. Maintenant quand on prenait le discours du trône du début à la fin,  
purement d'après son contenu mot pour mot – c'était une belle prestation, feuille-  
tonnesque, quand on veut purement se réjouir au style, à la formation des phrases,  
comme elles veulent en appeler à la satisfaction humaine. Beau. Mais on voyait la  
vérité. Là on doit placer dans son milieu ce qui est mot pour mot. Là on doit de-  
mander : qui parle ? Dans quel entourage parle-t-il ? Et là on voit se tenir le sou-  
verain moyenâgeux dans le plus ancien ornement de couronnement de tous les lu-  
xes ostentatoires possibles et de toutes les superbes possibles, ne cachant pas une  
fois ce qui est écrit dans son élucubration, entouré de ses paladins brillants et cou-  
verts d'or ; le tout moyenâgeux, que quand cela a parlé vrai, a parlé autrement que  
de démocratie ! Qu'est la parole de démocratie quand c'est encore aussi beau, mot  
pour mot, dans une telle élucubration. Un mensonge d'histoire mondiale !

On doit repartir du contenu mot pour mot jusqu'à l'observation de la réalité. On ne 4  
doit pas purement saisir les choses avec l'intellect, on doit parvenir à la façon de 2  
voir. C'est tout de suite ce qu'exige la science de l'esprit. On ne méconnaît pas la  
réalité extérieure sans punition. Qui veut connaître la réalité spirituelle correcte-  
ment dans le sens de la science de l'esprit, comme cela est penser ici, veut seule-  
ment voir la réalité spirituelle, celui-là doit avant toutes choses s'habituer à la plus  
absolue vérité dans le monde des sens : ne s'adonner à aucune illusion sur ce qui se  
passe autour de lui pour ses cinq sens. Tout de suite qui veut pénétrer dans l'esprit  
doit utiliser en vérité ses cinq sens sains, ne pas s'adonner au fantasme, auquel



s'adonnent tout de suite des gens d'affaires ainsi nommés, beaucoup de praticiens qui seront beaucoup vénérés, auxquels s'adonne presque le monde entier.

Ce dont nous avons besoin, n'est pas une lamentation douillette que les humains ne seraient pas mûrs, ce dont nous avons besoin, est un rendre attentif sur ce que nous devons devenir vrais, intérieurement vrais. Alors ne résonnera pas par le monde le raconter sur l'esprit et toujours à nouveau sur l'esprit contraire à la vérité. Alors aussi pas ce raconter contraire à la vérité des différences entre droit et morale ne résonnera pas de par le monde, mais alors résonnera quelque chose d'un travail que devrait s'acquérir l'esprit. Alors résonnera quelque chose de ce que comment, quand l'esprit sera acquis, les humains vivront en des conditions telles qu'ils trouveront aussi entre eux le même droit et alors en premier on pourra parler de cela comment l'économie traversée d'esprit et traversée de droit pourra fonder une véritable société commune.

Cela est beaucoup plus nécessaire qu'on considère : il y a suffisamment d'humains là qui au moins se maîtrisent seulement intérieurement pour pouvoir comprendre en eux-mêmes de telles indications. On ne devrait seulement pas devenir fatigué de souligner ces choses toujours de nouveau et de nouveau. On ne devrait seulement pas croire que quand on dit : l'esprit devrait régner -, cet esprit viendrait dans le monde par un quelque prodige. Non, seul par le travail spirituel humain cet esprit peut venir dans le monde. Aussi en ce rapport il s'agit de ce qu'on ne laisse pas toujours résonner au-dehors la contrevérité dans le monde : l'esprit devrait être, mais laisse la vérité résonner dehors : l'esprit sera seulement quand des lieux sont là dans lesquels ne sera pas travaillé purement sur la nature extérieure, pas purement au sens du matérialisme, mais dans lesquels sera acquise une façon de voir l'esprit.

Mais de cette façon de voir l'esprit – je crois cela, avoir tout de suite montré dans ces conférences ce qui donc devaient seulement être une tentative, une faible tentative – proviendra aussi une véritable compréhension sociale des habitudes de vie de l'humanité dans le présent et dans le proche avenir. Que les humains tout de suite en rapport au spirituel et en rapport à l'aspiration spirituelle deviennent vrais, il s'agit de cela. Car l'esprit peut seulement être trouvé sur le chemin de la vérité.

C'est seulement un prétexte quand on dit : oui, les humains ne le savent pas. - À l'aspiration spirituelle il s'agit de cela que, quand le mensonge sera suivi inconsciemment, ce mensonge agit tout aussi dommageable dans le monde comme quand il sera suivi consciemment. Car l'humain a dans le présent l'obligation, de remonter le sous-conscient pour éliminer la contre-vérité dans tous les domaines, aussi dans le domaine du sous-conscient.

**Réponses aux questions après la sixième conférence. [p. 208]**

Tout d'abord une question est posée ici :

Comment Monsieur le Docteur Steiner se place-t-il à l'économie de l'intérêt et au



J'ai – pas en forme polémique, mais en forme constructive – donc traité de cela 5  
dans mon livre « Les fondements de la question sociale ». Il m'a très souvent été 0  
reproché que l'intérêt ne serait pas entièrement disparu de ce qui me plane devant  
comme structure sociale de la société humaine. Maintenant il me semble que c'est  
plus sincère de se placer sur le sol de la réalité et de souligner vraiment le possible  
et nécessaire, plutôt que sur un quelque sol nébuleux sur lequel on dresse pure-  
ment des exigences. J'ai dans mes « Points fondamentaux de la question sociale »  
tenté de montrer que oui absolument le travail avec capital est nécessaire. On ne  
peut pas créer de grosses entreprises sans gros amas de capital, absolument pas  
amener d'économie nationale en état dans le sens actuel . Si maintenant ce capital  
est pensé en forme d'argent ou en autre forme, cela est une chose en soi.

La plupart des humains commettent en ce qu'ils se jettent sur la question sociale, 5  
très souvent l'erreur, qu'ils saisissent des yeux seulement le présent dans une 1  
certaine mesure comme un instant unique et pour cet instant unique réfléchissent  
: comment est là à former la vie de l'économie ? - Mais gérer (NDT économique-  
ment) signifie en même temps, avec le géré en un certain instant, créer une base  
par la gestion du futur. Sans qu'on crée n'importe comment une base pour le fu-  
tur, on ne pourrait maintenir la continuité de la vie de l'économie, la vie de l'éco-  
nomie s'interromprait toujours. Mais cela ne fonde pas d'intérêt à partir des béné-  
fices de l'intérêt, mais bien des bénéfices de l'intérêt parce que la possibilité doit  
exister que toujours en un quelque instant sera ainsi travaillé autant que de ce tra-  
vail apparaissent des prestations, qui peuvent aussi servir à un travail futur. Cela  
n'est pas à penser sans que le concerné pour ce qu'il fournit pour le futur, obti-  
enne une sorte d'équivalent, et cela signifierait une sorte d'intérêt. J'aurais aussi  
pu l'appeler autrement, quand j'aurais voulu flatter ceux-là, qui aujourd'hui pes-  
tent sur intérêt dans le revenu. Mais il me semble plus sincère de nommer ainsi la  
chose, comme elle est dans la réalité. Il est nécessaire, que ceux qui apportent en  
contribution une quelque chose à cela – ce sera donc la plus simple expression  
pour des processus compliqués - à cela, que pourra être utilisé du capital rassem-  
blé, que ceux qui fournissent leur travail du passé, du présent dans l'avenir, le  
maintiennent de cette manière valorisé à l'avenir. Intérêt dans la forme, comme je  
le décris dans mes « Points fondamentaux de la question sociale » n'est rien d'au-  
tre que valorisation de ce qui a été fourni dans le présent pour le futur.

Mais maintenant, à de telles choses vient toujours en considération ce qui sinon 5  
est contenu avec dans l'organisme social comme un membre nécessaire. Il s'agit 2  
chez l'humain par exemple qu'il ait tous ses membres, car ils agissent tous ensem-  
ble. Ainsi, on peut aussi comprendre un membre seulement à partir de l'humain  
d'ensemble. Ainsi, c'est aussi dans l'organisme social qu'on ne peut comprendre le  
particulier que de l'entier. Quand vous pouvez vous rappeler à ce que j'ai expliqué  
en rapport à cela, comment est à saisir le rapport de la fabrication de moyens de  
production, ainsi vous verrez qu'il s'agit à cela que les moyens de production ne  
coûtent quelque chose, sont vendables seulement aussi longtemps qu'ils ne sont  
pas terminés. Sont-ils terminés, ils restent toutefois chez celui qui a la capacité de  
les amener à être terminés ; mais alors, ils vont par des rapports juridiques, ne



sont donc plus vendables. Par cela ressortira aussi pour les actifs en argent un effet entièrement déterminé. Il ne s'agit pas de ce qu'on fasse des lois, que l'argent ne devrait pas porter d'intérêt, mais il s'agit de cela que des résultats ressortent qui correspondent à l'organisme social.

Par cela ce qui existe comme actifs en argent recevra un caractère similaire à d'au- 5  
tres biens. D'autres biens se différencient aujourd'hui de l'argent par cela qu'ils 3  
disparaissent ou seront consommés ; mais l'argent n'a pas besoin de se perdre. Sur  
de plus longs espaces de temps, il se perd donc aussi, mais pas en de courts espaces  
de temps. De cela maintes gens croient qu'aussi en des espaces de temps plus long  
il se maintiendrait. Il y a même eu des humains, qui ont fait des testaments, qui  
ont légué ceci ou cela à quelque ville. Alors, ils ont calculé, combien cela fait après  
quelques siècles. Ce sont des sommes tellement grosses, qu'on pourrait alors payer  
avec les dettes d'État d'un État très fortement endetté. Mais la blague est seule-  
ment celle-là que ce n'est alors plus là, parce que c'est impossible, de maintenir  
l'argent dans la génération d'intérêt sur de si longues durées. Mais pour cela l'in-  
térêt véritable est à maintenir pour de plus courtes durées. Mais si dans le proces-  
sus d'économie nationale/politique cela pénètre, qu'en fait les moyens de pro-  
duction ne coûteraient plus rien quand ils sont là, fond et sol deviendrait en fait  
objet de droit – pas objet d'achat, pas un objet de circulation économique -, alors  
s'introduit pour l'actif monétaire, je l'ai souvent exprimé, qu'après un certain  
temps il commence à avoir une mauvaise odeur, comme des aliments qui sont ava-  
riés et ont une mauvaise odeur, ne sont plus utilisables. Cela s'établit simplement  
par le processus économique lui-même que l'argent perd sa valeur après un  
certain espace de temps, qui n'est absolument pas quelque chose d'injustement  
court ; mais c'est justement ainsi. Par cela vous voyez combien beaucoup cette im-  
pulsion pour la triarticulation de l'organisme social est pensée à partir des réalités.  
Lorsque vous donnez des lois, vous donnez des abstractions, par lesquelles vous  
voulez maîtriser la réalité. Pensez-vous sur la réalité, ainsi vous voulez former la  
réalité ainsi que les choses se montrent ainsi qu'elles expriment la plus profonde  
conscience de l'humain.

Tout aussi bien, dans un organisme tel que je le pense, n'est absolument pas conte- 5  
nu le revenu sans travail comme tel. Seulement, on doit aussi avoir des concepts 4  
clairs sur ces choses. Qu'est finalement un revenu sans travail ? Dans ce concept «  
revenu sans travail » est donc fourré beaucoup, vraiment beaucoup de non-clartés,  
et avec des concepts non clairs on ne peut véritablement pas conduire de réfor-  
mes. Voyez-vous, pour celui, qui nomme « travail » purement fendre du bois, pour  
lui est certainement un revenu sans travail ce que quelqu'un reçoit pour un ta-  
bleau, qu'il peint, et semblable. C'est juste exprimé un peu radicalement, mais ainsi  
est souvent jugé absolument le soi-disant « revenu sans travail ». (NDT : en 1919  
est paru un livre sur le sujet „Die Beseitigung des arbeitslosen Einkommens“: die  
künftige Wirtschaft (Wertschafft) : deutsches Ideal. Heinrich Dolle. R. Steiner y fait  
peut-être référence ici.) Ce qui fonde des valeurs économiques s'assemble, juste-  
ment de différents facteurs dans la vie. Cela s'assemble premièrement à partir des  
facultés des humains, deuxièmement du travail, mais troisièmement aussi de con-  
stellations, et c'est une des plus grandes erreurs, lorsqu'on a à peine défini, qu'un



quelconque bien qui est dans la circulation économique serait seulement du « travail cristallisé ». Cela il ne l'est absolument pas. Je me suis donc exprimé sur le travail dans ces conférences. Il s'agit donc que l'on n'assemble pas d'une quelconque manière le concept de travail, comme il est aujourd'hui diversement assemblé, avec le concept de revenu. Son revenu, un humain le reçoit donc véritablement pas purement parce qu'il mange et boit ou satisfait sinon quelque besoin corporel ou psychique, mais aussi parce qu'il travaille pour d'autres humains. Donc le processus économique est bien trop compliqué, pour qu'on veuille l'englober avec de tels concepts simples.

Le conférencier dérive-t-il aussi le sur-conscient, les états de transe, l'illumination 5  
et ainsi de suite de l'égoïsme ? 5

Maintenant, j'ai donc bien clairement rendu remarquable que ce que je nomme les 5  
sources de la façon de voir spirituelle fait certes le chemin que font les choses qui 6  
viennent de l'égoïsme ; mais quand deux font le même chemin ainsi ils n'ont donc  
quand même pas besoin pour cela de venir de la même chose. Les deux vont par  
l'intérieur de l'humain, mais l'un grimpe se montrant à partir de profondeurs ob-  
jectives, ai-je dit, et grimpe haut à des hauteurs objectives. Maintenant je voudrais  
aussi ne pas être mal compris. Les états de transe ne sont pas du tout un sur-con-  
scient, mais absolument un sous-conscient, plus sous-conscient que par exemple de  
quelconques émotions et du genre. Et maint, qu'on nomme « illuminations », ce  
qui vient ainsi de soi-même, cela est la plupart du temps aussi un très, très sous-  
conscient. Ce que je concevrais comme sur-conscient, cela vous le trouvé décrit  
dans mon livre « Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs ?  
».

Comment le conférencier fonde-t-il ce qu'il a exprimé dans le vote de la discussion 5  
d'hier de l'avis déviant de la conception de la moderne économie nationale, 7  
d'après laquelle seulement fond et sol serait productif ? Est ce que repose à la base  
de cet avis seulement un peu une autre description du concept de production, de  
productivité ?

Je n'ai pas, je crois, donné aussi seulement une quelque sorte la raison pour croire 5  
que mon opinion irait là où seulement fond et sol serait productif. Avec ce concept 8  
« productif », « non productif » et du genre ce n'est pas entièrement productif de  
gérer beaucoup, mais il s'agit aux choses donc plus de ce qu'on ne parvienne pas  
trop à des concepts terminés. Les humains parlent aujourd'hui bien trop en mots.  
Il ne s'agit pas de ce qu'on donnerait de telles définitions, quelque chose serait  
productif ou improductif ; là il s'agit toujours de cela, comment on conçoit le pro-  
ductif ou l'improductif ; mais il s'agit de ce qu'on décrive vraiment les conditions  
d'après les contextes. Et là, je tentais hier à décrire, comme fond-et-sol se place au-  
trement dedans le processus d'économie nationale, que par exemple la production  
industrielle. Il s'agit de telles descriptions, de telles caractéristiques. Quand seule-  
ment une fois on voudrait se rendre clair, combien seront causés de dommages par  
ce que, notamment dans les sciences, on se tienne trop à de telles définitions ou  
détermination de concept ! Ce qu'on décrit, pour cela on n'a donc pas besoin de  
détermination de concepts. Il règne aujourd'hui très souvent l'indécence que quel-



qu'un dit, il serait pour cela ou de cet ou tel avis. Là, on doit premièrement s'entendre là-dessus ce qu'il comprend sous ce prédicat. Vraisemblablement après de longues tractations il viendra là-dessus qu'il pense la même chose que l'autre. Ce qui conduit à véritable production, quand je veux nommer cela production, ce qui conduit à une véritable consommation, quand je parle là-dessus, ainsi je dois saisir des yeux tous les facteurs particuliers, des plus élémentaires jusqu'aux plus compliqués.

Là sera par exemple très difficile, de monter de ce que donc – toutefois dans un 5 sens quelque plus large on pourrait nommer l'économie des animaux. Les animaux 9 mangent et boivent donc aussi. Donc ils ont, aussi loin qu'ils ne sont pas apprivoisés, aussi une sorte de vie économique. Mais ils profitent dans la règle ce qui n'ont pas trop fortement besoin de se préparer. La plupart des animaux prennent ce qui est déjà là. Maintenant, pour eux la nature est productive, quand nous voulons utiliser l'expression productive. Beaucoup de ce que l'humain savoure se trouve donc aussi sur ce sol. Quand finalement il savoure des fruits, ainsi ce n'est pas beaucoup éloigné – seulement par des rapports de circulation et propriété et semblable – de la sorte d'économie des animaux, mais chez lesquels on pourrait même trouver aussi des bases à des rapports de propriété. Maintenant il s'agit de cela, de maintenant suivre le processus plus loin, comme l'humain commence tout d'abord à traiter, ce qui est apporté par la nature, alors amener plus loin par le commerce (NDT Verkehr) dans la circulation et ainsi de suite. Là, commence une poursuite du concept, qui commence à la nature. Alors on vient à ce qui est production pour le plus extérieur luxe, ce qui ne correspond plus à de véritables besoins, cela signifie, correspond à des besoins justifiés ou raisonnables. Oui, limiter de quelque manière le concept, cela serait productif ou non productif, cela est absolument quelque chose, qui pris à la base, conduit en premier dans le nébuleux. Évidemment, on peut, quand on l'aime, se remuer dans de tels concepts nébuleux, discuter longuement là dessus, comme les physiocrates ont pensé que seul le travail du sol serait productif. On peut opposer à cela : aussi quand quelqu'un fait du commerce, ainsi cela est productif, et on peut produire de très belles preuves pour cela. L'erreur est celle-là, qu'on établit une définition : cela est improductif, cela est productif ! - mais on doit pouvoir embrasser du regard tout le processus de la vie économique vraiment conformément aux choses.

Donc, je prie de ne pas comprendre ce que j'ai exposé, comme si cela devait aussi 6 tomber dans une telle façon de définir, mais cela devrait être description confor- 0 me aux choses de ce qui se passe vraiment dans la vie de l'économie. Et là je crois avoir rendu attentif en fait à une différence factuelle, comment se place autrement fond et sol dans le processus économique que par exemple, disons les moyens industriels de production , machines et du genre. Mais se place aussi autrement dans le processus économique que par exemple le commerce, ce qui est sur base de fond et sol.

On a besoin d'être ni mercantiliste unilatéral, ni physiocrate unilatéral. On devra 6 reconnaître que dans l'instant où on est porté sur de telles choses comme « pro- 1 ductif », « improductif », alors justement ont lieu de tels avis unilatéraux comme mercantilisme, physiocratisme et ainsi de suite. Cela devrait être tout de suite re-



présenté ici : qu'on ne se place pas sur des unilatéralités, mais des multiplicités.

Maintenant fut encore posée une question :

6  
2

Qu'altruisme, égoïsme, amour conçu psychologiquement sont à la base une seule et même chose, et que de fait l'un ou l'autre n'ont pas besoin d'être surmontés.

6  
3

Oui, jusqu'où le concept de surmonter est un faux, j'ai donc exposé dans la conférence elle-même. Mais c'est un grand danger, quand on pousse ce concept de l'unité de tout le possible hors du concret dans l'abstrait. Là il s'agit seulement alors de nouveau de ce qu'on a à l'œil comme abstraction. Voyez-vous, on doit être clair là-dessus, que, quand on reste debout dans l'abstrait – et à cette question, repose à la base une manière de penser très abstraite –, alors pris à la base, on a raison avec une affirmation et aussi avec l'affirmation opposée. Des humains, qui pensent dans le concret, ceux-là savent beaucoup chérir la remarque de Goethe : on ne peut en fait pas exprimer la vérité en un mot ou en une phrase, mais on exprime l'un, exprime l'autre, et la vérité est gagnée au problème, qui repose entre les deux. On doit alors pouvoir gagner un rapport vivant à la vérité.

Il y a des gens, qui sont portés là-dessus comme mystiques, de définir : ils portent Dieu en eux-mêmes ; le Dieu serait dans l'intérieur de l'humain, le divin serait dans l'intérieur de l'humain. Ils trouvent cela comme l'unique définition possible. D'autres trouvent cette définition entièrement fausse, ils disent : Dieu rempli tout et nous, comme humains, sommes en Dieu. Oui, il y a exactement d'aussi bonnes preuves pour l'un comme il y a de bonnes preuves pour l'autre. Mais là vaut justement le dicton goethéen : la vérité repose au milieu, dedans entre les affirmations opposées, tout de suite ainsi que l'arbre réel repose au milieu entre deux prises photographiques, que je fais d'un côté et de l'autre.

Dans ce rapport on doit tout simplement rendre attentif sur les dangers de la pensée unilatérale. Il ne s'agit pas du tout si quelqu'un dit, altruisme, égoïsme, amour seraient une seule et même chose, et pour cela n'a pas besoin d'être surmonté. Comme dit, comme cela se tient avec le surmonté, j'ai donc moi-même expliqué dans la conférence. Mais il s'agit de ce que quand on explique vraiment quelque chose comme ça, on tente, comme je le fais toujours, de formuler soigneusement les questions. Je n'ai absolument pas prétendu ici n'importe comment que quand on aspire vers une certaine unité, on ne pouvait pas parvenir à une unification d'égoïsme et amour ou égoïsme et altruisme. On a seulement besoin de monter jusqu'à une abstraction nécessaire, alors on vient à cela. Mais dans la vie extérieure concrète égoïsme et altruisme se distinguent justement quand même ainsi qu'on peut dire, comme j'ai dit dans la conférence, dit consciemment : ce sont les deux motivations à partir desquelles l'humain commerce. Quand je dis, là-haut sur telle ou telle montagne, là est une source, et deux heures après cela, là est une autre source, de ces deux sources l'adduction d'eau d'un quelque endroit sera alimentée, ainsi cela se laisse comparer avec ce que j'ai dit aujourd'hui sur égoïsme et amour. J'ai rendu attentif aux deux sources. Alors, personne n'a le droit de rendre attentif et dire : oui, voit une fois, dans une des sources est de l'eau, dans l'autre aussi, c'est donc la même. - Il s'agit de cela, que, quand on insiste pédant sur l'abs-

6  
6

6



traction, on peut partout voir la même chose.

Mais tout de suite à la recherche de l'unité il s'agit de cela que par exemple on 6  
comprend quelque chose ainsi que la métamorphose goethéenne. Quand on suit 7  
la métamorphose goethéenne, ainsi on sait comment Goethe montre que la feuille  
de plante verte et le pétale de fleur rouge est une et la même, seulement qu'une  
est transformée de l'autre. Mais il sait en même temps que les deux, en ce qu'elles  
sont les mêmes, en même temps sont une différente, une formation infinie. Il  
s'agit de ce que dans la recherche d'unité on deviendra toujours conscient, com-  
ment dans la vie concrète l'unitaire varie toujours à la diversité et que dans l'aspi-  
ration vers l'unité on doit savoir ne pas ne pas voir la multiplicité.

Il y a une société qui se nomme « Société théosophique ». La Société théosophique 6  
parle de cela qu'elle cherche l'unité dans toutes les confessions religieuses. Toutes 8  
les confessions religieuses surgissent à partir des autres, seraient prises fondamen-  
talement une et la même. Elle enseigne, toutes les confessions religieuses contiennent  
une et même chose. Cette affirmation n'est toujours apparue comme quand  
quelqu'un prétend, qu'il voudrait caractériser ce qui est sur la table seulement  
d'après son unité. On a seulement besoin de choisir une abstraction, disons « addi-  
tif alimentaire », additif alimentaire : cela est sel, cela est poivre, cela est aussi pa-  
prika. Oui, certes, tout est un et le même, notamment additif alimentaire. Mais  
quand on dit, à la place de saler la soupe : oh, c'est la même chose, additif alimen-  
taire, quand je prends poivre -, ainsi vous ne serez pas si content avec cela. Ainsi il  
s'agit aussi de ce qu'on n'accepte pas une telle unité comme celle qui de la Société  
théosophique sera transmise dogmatiquement, comme : toutes les confessions reli-  
gieuses contiennent une seule et même chose. Cette unité des religions de la So-  
ciété théosophique m'apparaissait toujours comme l'affirmation : poivre, sel et pa-  
prika seraient une seule et même chose.

Comme dit, je reconnais absolument l'aspiration justifiée après l'unité. Mais cette 6  
aspiration justifiée vers unité n'a pas le droit de venir à l'abstraction de la réalité. 9  
Maintenant est encore une question ici. 7

Turbau de Baden. Le national appartient à tout le significatif spirituel et culturel. 7  
Toutes les religions sont adaptées aux races. Le tempérament des différentes nati- 1  
ons, races pour art et science est différent. La langue et les superficialités de l'envi-  
ronnement forcent à une forme d'expression. L'essentiel est toujours internatio-  
nal, la forme toujours art national. Le plus international la musique. Aime ton pro-  
chain comme toi-même.

Maintenant je ne sais en fait pas bien ce que je devrais faire avec cette question. 7  
Car un « édifice tour de Baden » - je connais bien un édifice tour de Babel, mais pas 2  
un de Baden. Je ne sais pas s'il y a aussi quelque édifice tour ici en Bade ?

« Le national appartient au significatif spirituel et culturel. » Oui, certainement, on 7  
peut dire cela : mais je ne sais pas comment ça vient à la conférence d'aujourd'hui. 3

« Toutes les religions sont adaptées aux races. Le tempérament des différentes na- 7  
tions, races », ce sont deux choses différentes, « pour art et science est différent. » 4



Certainement.

« La langue et les superficialités de l'environnement forcent à une forme d'expression. L'essentiel est toujours international... » Oui, l'essentiel de l'international, on doit chercher cela en premier ; car quand l'essentiel serait vraiment là, alors ne serait pas tant d'anti-international parmi les humains. Cela est naturellement absolument à considérer.

« ...la forme toujours art national. Le plus international la musique. » J'ai, ce qui ici repose à la base, indiqué doucement dans la conférence en ce que j'ai dit, l'imagination se manifeste nationalement, toutefois sur certains domaines de l'art seulement en certaines nuances. Mais les nuances, celui qui a compréhension pour cela, les trouvera déjà aussi dans la musique. Il trouvera cela aussi là où apparemment est entièrement de l'international, repose aussi un national, et quand cela consiste seulement là-dedans qu'un peuple est simplement plus musical que l'autre, et pourra être compris internationalement, quand aussi cela pourrait seulement être produit chez un peuple particulier.

Mais ce dont il s'agit est qu'on trouve maintenant un quelque contenu dans l'humain lui-même, de l'observable spirituellement se trouvant dans chaque humain, qui ainsi peut agir internationalement, comme je l'ai exposé dans la conférence.

Maintenant, comme je crois, avec cela, les questions actuelles sont épuisées, et je crois aussi que la soirée est avancée aussi loin que je n'aimerai pas tenir une allocution de conclusion détaillée. Mais j'aimerais encore souligner en cinq mots : que cela me serait particulièrement opportun si ces conférences étaient vérifiées par la suite sur dans quelle mesure elles ne sont pas en quelque chose d'inventer, de programmation, mais dans quelle mesure elles sont seulement la tentative, la tentative à ses débuts toutefois, de gagner à partir de la vie elle-même une idée sociale ou une somme d'idées sociales.

Oui, de telles idées, qui comme forces agissantes sont écoutées de la vie, elles exposent tout simplement ce qui partout sur tous les domaines pourra accoucher, que je vous ai caractérisé ici comme véritable façon de voir spirituelle. Je sais que beaucoup, qu'on caractérise aujourd'hui comme façon de voir spirituelle, sera confondu, comme je rends attentif déjà dans les conférences, avec ce qui ici tout de suite est pensé comme façon de voir spirituelle. Mais cela valait la peine donc très facilement, de parvenir tout de suite une fois au caractère de réalité de cette façon de voir spirituelle. J'ai, lorsque le moment fut venu au cours de cette terrible catastrophe guerrière, où on pouvait croire, que du besoin du temps quelque chose pourrait être reconnu de ce qui des profondeurs de l'humain veut se hisser à la surface, rendu attentif maints humains responsables sur ce qu'en fait le temps exige, et ai, avant que je sois entré dans le public, il y a des années, dans les années difficiles, parlé à maints de cette tri-articulation, dans la pleine conscience de ce qu'elle devrait avoir pour effet quant à partir de tel esprit la tentative aurait été faite de parvenir au bout de ce terrible massacre, l'adoucir, l'arrêter. Et j'ai dans le temps dit : au moins existe l'effort, avec ce qui est pensé avec cette impulsion, de ne pas donner une quelque idée programmatique, mais ce qui dans les trente ou vingt ou quinze ou même dix années veut se réaliser. Et je disais à maints : on peut



donc aujourd'hui, quand on veut, nier de telles choses, on peut être trop confortable pour cela. Mais qui le prend au sérieux avec la vie, celui-là devrait se dire : On aurait le choix, ou bien entendre raison ou aller au-devant de tristes temps de révolution et de cataclysmes sociaux. Je disais cela en des temps, dans lesquels ces récentes révolutions, aussi la russe, n'étaient encore longtemps pas survenues.

Et il s'agit toujours de ce qu'il est déjà imposé aux humains, de ne pas vivre dormant dans le jour, mais de se faire des représentations sur la manière dont cela doit continuer. Car l'humain a donc cela d'avance devant les autres êtres terrestres qu'il est appelé à agir avec une certaine prévoyance. Mais on peut seulement intervenir avec une certaine prévoyance dans l'action, quand on a un instinct pour le vraiment possible. A-t-on eu un véritable instinct dans le temps de la première moitié de l'année 1914 dans le domaine du monde civilisé ? Dans une des discussions passées, je vous ai exposé des exemples de ce que les gens ont dit sur ce qui viendrait. Alors est venu le grand massacre. Les humains ne devraient-ils pas apprendre des faits ?

Maintenant, c'est tout de suite la tâche présente des humains : apprendre des événements. Car les événements montrent par la grandeur, la rapidité avec lesquelles ils se déroulent que les humains devraient apprendre d'eux, que les humains devraient saisir certains événements comme signes des temps. Sinon pourrait s'introduire quelque chose, qui en rapport à beaucoup de choses s'est introduit dans les dernières années. Maint à ainsi atteint les gens qu'ils ont dits : aurions-nous su cela plus tôt – maintenant il est trop tard. - Mais il n'est pas toujours nécessaire d'attendre jusqu'à ce qu'il soit trop tard !

Dans l'opinion seront en particulier exposées les idées de la tri-articulation de l'organisme social. Et ainsi que ce sera tenté ici, comme ce sera tenté dans notre revue ici en Suisse, « Avenir social », comme cela a été tenté dans mes « Noyaux germinatifs de la question sociale » : elles seront exposées à partir de l'opinion qu'elles aimeraient être conçues, aimeraient être prises pour l'action pratique, avant qu'il ne soit trop tard. Afin qu'on ne doive pas dire plus tard sur des choses importantes que ce serait trop tard, c'est pourquoi on se secoue et tente de fonder, si en ces choses qui ont été exposées ici, sont seulement des pensées ou si c'est extrait de la réalité.

J'accentue toujours de nouveau : c'est une faible tentative. Mais je crois donc : cette faible tentative sera-t-elle accueillie par un suffisamment grand nombre d'humains, alors ce sera peut-être quelque chose de plus intelligent que ce qu'un individu peut faire de lui-même. Mais elle devrait être accueillie, et elle peut être accueillie, car elle est de la réalité et pourra être éprouvée de la réalité.

Je voulais encore ajouter ces quelques mots à ce qui a été dit.

8  
4

## **Avertissement et Notes**

### **AVERTISSEMENT**



Les six conférences avec réponses aux questions disponibles dans ce volume forment un cycle fermé que Rudolf Steiner a tenu publiquement sous le thème „Avenir social“ sur invitation de l' „Union suisse pour la triarticulation de l'organisme social“ et de la Société anthroposophique dans la grande salle du conservatoire zurichois.

Entre les conférences tenues déjà à Zurich au printemps 1919 sur la question sociale (voir volume « La question sociale » bibliographie n°328) qui formèrent le point de départ pour l'écrit constituant de la triarticulation de l'organisme social « Les noyaux germinatifs de la question sociale dans les nécessités de vie du présent et de l'avenir » (bibliographie n°23) et le cycle de conférences présenté ici, Rudolf Steiner a tenu une abondance de conférences autour de l'idée de triarticulation pour laisser devenir un mouvement pour la triarticulation avec le but d'une rénovation sociale essentielle (NDT posant des fondements). Ainsi, Rudolf Steiner parla devant travailleurs, étudiants, enseignants et différentes associations. La formation de conseils d'entreprise et conseils de culture lui était en cela une affaire particulière comme le clarifie les nombreuses soirées de discussion avec des comités de travailleurs d'entreprises stuttgartaises ainsi qu'avec des personnalités de la vie culturelle. La publication des prises de notes de ces soirées de discussion à l'intérieur de l'édition complète est actuellement préparée. En même temps a été préparée par Rudolf Steiner et Emil Molt (1876-1936) la fondation d'une école libre pour les enfants des travailleurs de la fabrique de cigarettes Waldorf-Astoria qui a pu être ouverte à l'automne 1919.

Sur l'arrière-plan des ces mois riches en événements les conférences présentées ici représentent un approfondissement, mais pourront aussi être conçues comme une introduction globale, parce que là Rudolf Steiner prend toujours de nouveaux rapports au moment d'apparition de l'idée de la triarticulation de l'organisme social aussi bien des événements extérieurs qu'aussi ceux reposant plus profondément, les questions sociales concernant l'humanité depuis le milieu du 19e siècle.

À ce cycle de conférence revient une signification supplémentaire aussi loin qu'il contienne beaucoup de points de vue avant tout en considération de la vie de l'économie, que Rudolf Steiner continue d'exposer devant des étudiants en économie nationale lors du « cours d'économie nationale » (bibliographie n° 340) et du « séminaire d'économie nationale » (bibliographie N°341) s'y rapportant.

Les avertissements adjoints lors de la première publication de ce cycle de conférences en l'année 1950 par Roman Boos (1889-1952), un des plus significatifs collaborateurs à l'intérieur du mouvement de triarticulation d'alors, on aussi trouver large utilisation dans cette nouvelle édition.

## NOTES

à la page

8 dans mon livre, « Les points clés... »: Voir Rudolf Steiner, « Les points clés de la question sociale dans les nécessités du présent et de l'avenir » (1919), n ° Bibl 23 Édition complète Dornach, 1976 (également en livre de poche).



8 la revue « *L'avenir social* »: Publié par « l'Union suisse pour la triarticulation de l'organisme social »; Cahier 1 à 4 Zurich 1919, 5 à 7 Dornach 1920, 8 à 10 Stuttgart 1921

9 *l'écrit de Hartleythers*: « Monnaie et Crédit en Angleterre. La signification de l'argent », Londres 1909; en traduction allemande : « L'argent et crédit en Angleterre », Jena 1911; cité par Rudolf Steiner d'après C. M. von Unruh, « A la physiologie de l'économie sociale », Leipzig 1918, p.154.

*Mercantilistes* : Les représentants de l'enseignement du ministre des Finances français Colbert (1619-1683), qui comprend « l'aspiration de tirer par exportation de biens autant d'argent que possible dans le pays et à empêcher la fuite d'argent autant que possible » (Carl Jentsch, « Théorie d'économie nationale », Leipzig 1918 p 135).

*Physiocrates*: Ils enseignaient sur la base de Quesnay et Gournay, que « la nature seule avec l'aide du travail humain crée de la valeur, de cela l'agriculture, serait la seule activité effectivement productive. Le libre-échange (les physiocrates avaient des liens étroits avec la théorie de libre-échange d'Adam Smith ; remarque de l'éditeur.) Devise: - laissez faire et laissez passer , - laissez-faire et laissez-passer, est attribué par certains à Gournay, par d'autres au marchand Legendre et d'Argenson. Depuis lors, les fabricants sont restés généralement protectionnistes, les agriculteurs libre-échangistes, jusqu'à ce que depuis 1878 les derniers se sont également converti au protectionnisme. " (C Jentsch, p 216)

*Adam Smith*, 1723-1790, philosophe et économiste britannique. Il vaut comme le fondateur de l'« économie nationale classique » et a en premier amené les théories économiques individualistes et libérales du 18<sup>e</sup> siècle à une représentation globale. Œuvre principale : « Une enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations » (1776), 4 vol, allemand de Stirner .1846/47.

*Claude Henri de Saint-Simon*, 1760-1825, en plus des « socialistes religieux » Saint-Simon, Rudolf Steiner décrit aussi dans différentes de ses conférences, le socialiste français *Charles Fourier*, 1772-1837, et *Louis Blanc*, 1811-1882, comme « socialistes utopiques ». Comparer. La conférence du 30 juillet 1919 dans Rudolf Steiner, « La refonte de l'organisme social », Bibl. No. 330/331, Édition complète Dornach, 1963 et la conférence du 3 février 1919 dans « La question sociale » Bibl. No. 328, Édition complète Dornach, 1977.

*Karl Marx*, 1818-1883, fondateur du socialisme scientifique et du matérialisme dialectique.

*Friedrich Engels*, 1820-1895, co-fondateur du socialisme scientifique et du matérialisme dialectique, qui ont été fortement popularisé par lui.

10 *David Ricardo*, 1772-1823, économiste anglais, le théoricien les plus significatif de l'école classique de l'économie anglaise en plus d'Adam Smith. Sur le principe de la liberté économique, il a développé une théorie de la valeur, et surtout sa propre « théorie de la rente foncière », entre autres œuvres principales : « Principes d'économie politique et de la fiscalité », 1817, allemand 1923.

*Wilhelm Roscher*, 1817-1894, économiste, fondateur de la plus ancienne école histo-



rique de l'économie allemande; comparer aussi. C. Jentsch, à l'endroit indiqué., S. 203-216. Œuvre principale : « Système de l'économie », 5 volumes, Stuttgart 1854-1901.

10 *Adolf Wagner*, de 1835-1917, économiste, représentant du « socialisme de chaire » et en particulier d'une orientation socialiste étatique. Ses principaux domaines de recherche ont été le système de l'argent et de la banque tout comme la science de la finance. Ouvrage principal : « Traité et manuel d'économie politique », 10 vol, 1876-1901.

12, *à travers le point de vue copernicien du monde, par le Galiléisme, par l'élargissement des horizons de l'humanité par Giordano Bruno, et d'autres, beaucoup d'autres* : Le développement spirituel au tournant de l'ère moderne, comme leurs représentants près de Galilée, 1564-1642, Giordano Bruno, 1548-1600 et Copernic, 1473-1543, encore Kepler, 1571-1630, et Francis Bacon, 1561-1626, sont à nommer, Rudolf Steiner les caractérise en détail dans son livre « Les énigmes de la philosophie présentée dans les grandes lignes de son histoire » (1914), Bibl.n° 18 Edition complète Dornach, 1968 (également en livre de poche).

*on peut prouver cela...*: Voir Rudolf Steiner, « Le moment de l'émergence de la science dans l'histoire du monde et son évolution depuis ». Neuf conférences et deux réponses aux questions, Dornach 1922-1923, Bibl. No. 326, Édition complète Dornach en 1977, et « La science de la nature et l'évolution historique mondiale de l'humanité depuis l'antiquité » Quatre conférences 1921 dans Bibl. No. 325, Édition complète Dornach 1969.

17 *Woodrow Wilson*, 1856-1924, président des États-Unis de 1912 à 1920; il a annoncé en 1918 comme chef de l'Entente les « Quatorze Points » construits sur l'auto-détermination des peuples. Dans la conférence publique du 12 novembre 1917 à Zurich, Rudolf Steiner s'est retourné contre Wilson parce que celui-ci envisageait de développer des principes de formation sociale à partir des représentations de science de la nature. Voir là-dessus Rudolf Steiner, « La complémentation des sciences d'aujourd'hui par l'anthroposophie » Bibl. No. 73 Édition complète Dornach 1973, et « L'évolution historique de l'impérialisme », première conférence (Dornach 20 février 1920), dans: « Transformations spirituelles et sociales dans l'évolution humaine », Bibl No. 196, Édition complète Dornach 1966.

18 *depuis la guerre civile et de sécession* : la guerre de Sécession américaine, 1861 à 1865.

*Et il [Wilson] a toujours de nouveau et de nouveau élevé sa voix pour la liberté des humains vis-à-vis du déploiement du pouvoir qui vient à partir des rapports économiques* : l'expression de cette lutte sont les essais résultants de « réunions électorales de libre parole tempétueuse » qui sont sorti en traduction allemande sous le titre « La nouvelle liberté. Un appel pour la libération des nobles forces d'un peuple », 1914 à Munich (2e éd., 1919). Voir en particulier le chapitre de « La question des trusts et la libre concurrence », le neuvième chapitre « Grâce ou droit ? », le chapitre 10, « La détrônisation du patron », le chapitre 11 « La libération de la vie d'entreprise » et le 12e chapitre « La libération des forces de la vie ».



19 *Les dégâts fondamentaux de l'évolution récente reposent là-dedans* : Voir Wilson, à l'endroit indiqué, en particulier dans le premier chapitre, « L'ancien est en train de s'effondrer » : « La loi séjourne encore dans un passé mort que nous avons depuis longtemps surmonté ». (2e éd., p. 62) et dans le deuxième chapitre, « Qu'est-ce que le progrès? » : « C'est pourquoi je suis obligé d'être progressiste, et ne serait-ce aussi seulement que pour la raison que ni sur domaine économique, ni politique avec la transformation des rapports nous avons tenu le pas ». (2e éd., P 78)

20 *Presque jusqu'au mot à mot, la critique de l'ordre social actuel de Woodrow Wilson correspond à ce que Lénine et Trotsky eux-mêmes disent* : l'occasion pour cette remarque a été donnée par les discours, les conférences et les écrits de Lénine et de Trotsky à la fin de la guerre. Voir Léon Trotsky, « Le pouvoir soviétique et l'impérialisme international », Berne 1918; Léon Trotsky, « De la Révolution d'octobre au traité de paix de Brest-Litovsk », Berne 1918; N. Lénine, « La lutte pour le pain », Berne 1918; N. Lénine, « État et Révolution », Berne 1918.

22/23 *Il n'est pas permis à l'avenir qu'il y ait gouvernements sur les humains, sur les personnes ...*: Littéralement: « Au lieu du gouvernement sur les personnes vient l'administration des choses et le pilotage des processus de production. L'État n'est pas « aboli », il meurt ». (Selon Friedrich Engels, « Le développement du socialisme de l'utopie à la science », 6e éd., p. 49) Voir aussi Rudolf Steiner, « Marxisme et le triarticulation » dans: « Essais sur la triarticulation de l'organisme social et la situation d'époque de 1915-1921 », Bibl.Nr. 24 Édition complète Dornach 1961, pp 31 et suivantes, et la conférence de Rudolf Steiner du 15 septembre 1919 dans : « Liberté de pensée et forces sociales », Bibl.Nr. 333, Édition complète Dornach 1971, p 82 et suiv.

29 *il s'agit de ce que la valeur des biens vient à l'expression réelle dans la circulation du trafic humain* : Voir Rudolf Steiner, « Les points clés de la question sociale », à l'endroit indiqué., p. 126, en particulier la remarque de la page 131: « Seulement par une gestion de l'organisme social... vient le contexte dans la libre interaction des trois membres de l'organisme social, s'instituera comme résultat pour la vie économique un rapport de prix sain des biens produits. Cela doit être ainsi que chaque travaillant reçoit autant de contre-valeur qu'est nécessaire à la satisfaction de l'ensemble des besoins chez lui et les gens qui font partie de chez lui, jusqu'à ce qu'il ait produit de nouveau un produit de la même sorte ». Voir aussi Rudolf Steiner, « Cours d'économie nationale" Bibl. No. 340, Édition complète Dornach 1965, p 82 et suiv.

*Là il s'agit de découvrir avant toutes choses les conditions par lesquelles les biens deviennent de plus ou moins de valeur* : sur l'interaction entre les « mouvements formant valeur » avec les « tensions formant valeurs » voir les premières conférences du « Cours d'économie nationale ».

30 C. M. von Unruh, « A la physiologie de l'économie sociale », Leipzig 1918, p.136 et suiv.

31 *J'ai été longtemps professeur à une école de formation des travailleurs berlinoise* : À l'école de formation des travailleurs fondée par le social-démocrate Wilhelm Liebknecht à Berlin (après 1902 aussi à Spandau) Rudolf Steiner a enseigné l'his-



toire, la rhétorique et les sciences de la nature. Voir aussi Rudolf Steiner, « Le cours de ma vie », Bibl. No. 28 Édition complète Dornach 1962, chap. XXVIII; Rudolf Steiner, « Lettres II 1892-1902 », Dornach, 1953; Johanna Mücke / Alwin Rudolph, « Mémoires sur Rudolf Steiner et son efficacité à l'école pour l'éducation des travailleurs à Berlin 1899-1904 », Bâle 1955; « Contributions à l'édition complète de Rudolf Steiner », cahier n° 36, Dornach tournant de l'année 1971-1972, p 21 et 22.

33 ... *comme les grands empires économiques, les impérialismes économiques se formèrent* : Voir Rudolf Steiner, « Le développement historique de l'impérialisme », la troisième conférence, dans : « Transformations spirituelles et sociales dans l'évolution humaine », Bibl No. 196, Édition complète Dornach 1966, p 283 et suiv.

34 *Prenez une fois le sud-est de l'Europe, ce coin à orages à partir duquel la catastrophe mondiale réelle a reçu sa raison* : Le 28 juin 1914 assassinat du successeur au trône austro-hongrois François-Ferdinand à Sarajevo.

*Congrès de Berlin* : 13 juin au 13 juillet 1878 pour le règlement de la guerre russo-turque, 1877-1878. L'Autriche-Hongrie a reçu le mandat, « d'occuper et d'administrer » les provinces turques de Bosnie-Herzégovine.

*le jeune pouvoir Turc*: Les « Jeunes Turcs » (fondé en 1876) ont forcé en 1906 le Sultan Abdul Hamid au rétablissement de la Constitution abrogée en 1876 et la reconnaissance de l'influence significative sur l'État du « Comité pour Unité et Progrès ».

*que l'Autriche a été conduite à l'annexion...de la Bosnie-Herzégovine ...*: Le 7 octobre 1908.

*que la Bulgarie s'est faite à partir d'une principauté à un royaume* : le prince Ferdinand de Cobourg a déclaré le 15 octobre 1908, l'indépendance de la domination turque et a pris le titre de roi.

35 *Ils trouvent que l'Église était hostile aux intérêts* : pour les clercs la prise d'intérêts avait déjà été interdite aux synodes de Elvira (300), Arles (314), Nicée (325), pour les laïques en premier à l'époque carolingienne.

36 *Hartley Withers*: Voir la note à la page 9.

46 *la socialisation économique en Hongrie* : Il s'agit ici de la dictature des conseils en Hongrie sous Bela Kun du 21 mars au 1er août 1919.

51 *Napoléon III.*, 1808-1873, empereur des Français de 1852 à 1870.

52 *Plus-value* : Pour la théorie de la plus-value de Karl Marx, voir : « Das Kapital », Vol 1, 3e section : « La production de plus-value absolue », la quatrième section : « La production de plus-value relative », cinquième section.: « La production de plus-value absolue et relative ».

54 *force de travail* : Voir Rudolf Steiner, « Les points clés de la question sociale », à l'endroit indiqué.. vers la fin du premier chapitre, Rudolf Steiner écrit sur l'erreur de Karl Marx, que la valeur économique serait «travail figé ». Voir aussi Rudolf Steiner, « Cours d'économie nationale », à l'endroit indiqué., deuxième conférence, et Karl Marx, « Das Kapital », volume 1, 2e section, 4e chap.:... "Achat et vente de la force de travail» et la troisième section, chapitre 5: « Processus de travail. et le processus d'exploitation ».



57 *qu'un membre de liaison doit être établi entre les besoins humains qui donnent leur valeur aux biens, aux produits, et prix: voir les trois équations de prix dans la 8e conférence du « Cours d'économie nationale »: l'équation de commerçants, l'équation des producteurs et l'équation des consommateurs. Pour le producteur et pour le consommateur, le prix est facteur qui prend part, pas effet de l'économie.*

60 *que l'argent ... est juste une sorte de comptabilité, une comptabilité fluente : voir Rudolf Steiner, « Cours d'économie », à l'endroit indiqué.. 14e conférence, p 203 et suiv.*

65 *Lisez quelque chose comme « État et Révolution » de Lénine : sous son pseudonyme littéraire V. Iljin (N. Lénine) Vladimir Iljitch Lénine a publié en 1918 son écrit longuement préparé « L'État et la Révolution. La doctrine de l'État du marxisme et les tâches du prolétariat dans la révolution », Belp / Berne 1918.*

*à chacun ... « selon ses capacités et ses besoins»: Lénine cité dans « État et Révolution », à l'endroit indiqué, p.145 de la « Critique du programme de Gotha » de Karl Marx. Littéralement il est dit là : «... après qu'avec le développement tous azimuts des individus ont également augmenté les forces productives, et le débit de toutes les sources de flux de richesse coopérative coulent plus abondamment - alors seulement l'horizon borné du droit bourgeois peut être entièrement dépassé et la société pourra écrire sur ses bannières : À chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ! »*

66 *Cette tout autre race d'humains doit d'abord être créée : littéralement cela signifie dans Lénine « État et Révolution », à l'endroit indiqué., p. 147: «l'ignorance – car à aucun socialiste, peut venir à l'esprit de .<promettre> que la phase de développement supérieure du communisme doit se présenter,l'anticipation des grands socialistes d'un tel âge suppose également une productivité du travail et une race de gens, qui est d'aujourd'hui bien éloignée, de cet humain actuel pressé qui est capable <rien sans rien>- quelque peu comme les séminaristes dans les croquis de genre de Pomjalowski - d'endommager les magasins publics de stocks et d'exiger le bleu du ciel.»*

67 *cela est ... de manière plus grave le tsarisme continué comme il était : Voir Rudolf Steiner, « Le développement historique de l'impérialisme », troisième conférence, dans : « Esprit et transformations sociales dans l'évolution humaine », à l'endroit indiqué., p. 265 : «Ce qui a été tsarisme russe, cela signifie aujourd'hui, où c'est apparu dans sa vérité, Lénine et Trotsky, bolchevisme. C'est la vérité concrète de ce qui était jadis simplement une illusion. Le tsarisme c'est purement le mensonge flottant à la surface ; cela que le tsarisme a vraiment soigné, est apparu aussitôt qu'il a été balayé lui-même, dans sa vraie réalité ».*

68, *le Parti républicain n'est pas républicain et le Parti démocrate n'est pas démocratique : Le Parti démocrate est originellement le parti des États planteurs du Sud avec esclavage. Il a été fondé par Thomas Jefferson dans le but de faire valoir les droits des États particuliers vis-à-vis du gouvernement fédéral. Le Parti républicain a été fondé en 1856 avec des buts centralistes, antiesclavagistes, protectionnistes, avec des partisans en particulier dans les États industrialisés du nord.*

*Quand je suis venu en janvier 1918... de nouveau à Berlin, j'ai parlé avec un homme qui se*



*tenait très profondément dans les événements* : Ici, il s'agit d'après une présomption fondée du colonel von Haeften – que Rudolf Steiner a connu par Mme von Moltke – , qui dirigeait en ce temps-là le bureau de la propagande militaire d'affaires étrangères et dans cette position était homme de confiance de Ludendorff. Déjà en 1917 Rudolf Steiner a été prié par Otto Comte Lerchenfeld, le neveu du représentant bavarois au Conseil fédéral, le comte Hugo von Lerchenfeld, de présenter par écrit ses idées de la triarticulation de l'organisme social. Otto Graf Lerchenfeld écrit dans le livre publié à Dornach par Roman Boos en 1933 : « Rudolf Steiner au cours de la Guerre mondiale »: « Et monta de telle ambiance de souffrance la question brûlante : qui peut montrer au peuple allemand le moyen de sortir de cette impasse ? ... Pour moi, il était clair que seulement un le pouvait, un seul avait une vue d'ensemble absolue, et je me suis tourné vers lui dans ces jours avec les questions qui brûlaient chaudes et oppressives sur l'âme. Rudolf Steiner vivait en ces jours dans le Motzstrasse à Berlin, où j'allais le consulter. ... et ce que Rudolf Steiner avait à dire à cela en logique contraignante, était ainsi que l'ambiance dans laquelle je venais à lui, se transforma tout de suite en son exact contraire. Comment était fort ce revirement, quelques phrases de mes souvenirs aimeraient à nouveau l'expliquer : <... j'étais aujourd'hui trois heures chez Dr Steiner dans la Motzstrasse. Devant moi se tient la solution à tout. Sait qu'il ne peut y en avoir d'autre. Tri-articulation de l'organisme social qu'il a appelé, ce que comme l'œuf de Colomb il a placé en face de moi... > »(p.58). Un peu plus tard Rudolf Steiner a couché ses idées dans la forme de deux mémorandums. « Nombre de personnalités en Allemagne et en Autriche ont été désormais approchées, maintes qui semblaient souscrire aux pensées, présentes en l'un des deux écrits. » (Otto Graf Lerchenfeld à l'endroit indiqué., p 59), Voir aussi Rudolf Steiner, « Les mémorandums de juillet 1917 », dans : « Essais sur la tri-articulation de l'organisme social et sur la situation de l'époque de 1915 à 1921 », à l'endroit indiqué., p. 329 et suiv., et la conférence de Rudolf Steiner du 24 novembre 1918 dans « Supports de développement historique pour former un jugement social », Bibl. N° 185a, Édition complète Dornach 1963, p. 216 est suiv.. Voir pour cela « Nouvelles de l'administration de la succession de Rudolf Steiner », n ° 15 (« L'Année 1917 - En commémoration d'un événement historique et spirituel mondial ») .., Dornach été 1966, p.7 et suiv. ; du même. N° 24/25: « Numéro spécial des 50 années <Les points clés de la question sociale> avril 1919-Avril 1969 », Dornach Pâques 1969 : p. 9 et suivantes et n ° 27/28 : « 1919 - L'Année du mouvement de triarticulation et la fondation de l'école Waldorf » Dornach St Michel/ Noël 1969, p.12 et suiv.

*69 offensive de printemps de 1918* : Le 21 mars 1918 commença l'offensive de 62 divisions allemandes avec l'objectif stratégique de rouvrir le front britannique. Le 26 mars Foch est nommé généralissime des armées alliées, qui le 18 juillet a enfoncé le flanc du front allemand qui tout de suite est devenu vulnérable par les succès tactiques de l'offensive et scellé la défaite allemande.

*Brest-Litovsk* : 15 décembre 1917 : armistice germano-russe de Brest-Litovsk, du côté allemand conclue par le secrétaire d'État Kühlmann et le général Hoffmann, du côté russe par Joffe et Trotsky. Puis longues négociations de paix. 9 février 1918 : paix séparée des puissances centrales avec l'Ukraine. 10 Février 1918 : Trotsky dé-



clara unilatéralement la guerre terminée, même sans traité de paix, et rompt les négociations. 24 février 1918 : ultimatum allemand. 3 mars 1918 : la Russie signe à Brest-Litovsk le traité de paix sous protestations. Dans l'armistice de Compiègne et enfin le Traité de paix de Versailles, les Alliés imposent l'annulation du traité de paix de Brest-Litovsk.

69 *Cela aurait dû venir comme une action spirituelle à la place de l'action impossible de Brest-Litovsk* : voir Rudolf Steiner, « Les points clés de la question sociale », à l'endroit indiqué., p 153 : « Et les peuples de l'Orient russe aurait très certainement eu à ce moment-là, la compréhension pour la dissolution du tsarisme par une telle impulsion (cela signifie la tri-articulation de l'organisme social, note de l'éditeur.).Qu'ils auraient eu cette compréhension, peut seulement conteste qui n'a aucun sentiment pour la réceptivité de l'intellect est européen non encore utilisé pour les idées sociales saines. À la place de manifestation dans le sens de telles idées est venu Brest-Litovsk ».

*Je rappelle seulement à cela que Lénine a été conduit en wagon plombé en Russie par l'Allemagne* : en avril 1917 Lénine a voyagé avec la permission de l'état-major allemand (Ludendorff) de Zurich à Petrograd. En juillet 1917, il a entrepris une première tentative de coup d'État, mais qui a échoué. En novembre 1917, il a réussi à renverser la dictature « démocratique » de Kerensky et proclamer la République soviétique de Russie.

71 *Duc Karl Auguste, 1757-1828, grand-duc de Saxe-Weimar ; étroite amitié avec Goethe depuis 1774.*

*le Souabe-Vischer* : particulièrement la scène finale de la deuxième partie prépare la contrariété de Vischer. Voir Friedrich Theodor Vischer, « Le Faust de Goethe. Nouvelles contributions à la critique du poème », Stuttgart 1875. Par exemple, il ajoute à la strophe

« Forêt, elle varie à cela,  
Rochers, ils pèsent hors,  
..... »

la remarque suivante : « Cela n'aide en rien, cela doit sortir : c'est phénomène enfantin et incompréhensible en partie devenir puérile à un âge de cinquante-huit ans, alors que le même homme se tient sinon encore en pleine force.... »(p 102). Peu après : « ... cette seconde partie de Faust prend ça et là des élans poétiques significatifs, laisse ici et là entrevoir l'esprit vrai de Goethe, mais est dans l'ensemble une série d'allégories tannées, abstruses et se déroule pas à pas dans l'absurde non seulement par elles, mais notamment par sa fioriture de langue sénile... » (p. 110 et suiv.). Voir aussi Rudolf Steiner, « Explications de science de l'esprit au Faust de Goethe », 2 volumes, Bibl. N° 272/273, Édition complète Dornach 1967.

72 *comme c'est artistiquement aussi dans la puissance formatrice quand on le représente eurythmiquement* :. Voir Rudolf Steiner, « Pour la présentation de scènes du Faust » dans « Eurythmie - La révélation de l'âme parlant » Bibl No. 277, Édition complète 1972, p. 88 et suiv.

*Goethéanisme* : comparer Rudolf Steiner, « Le goethéanisme une impulsion de



transformation et une pensée de résurrection. Science de l'humain et science sociale », « Bibl. N° 188, Édition complète Dornach 1967.

73 *Il appartient aux études les plus intéressantes du mouvement ouvrier moderne d'apprendre à connaître les trois programmes: le programme d'Eisenach : établi en Août 1869 à l'occasion de la fondation du « parti social démocrate des travailleurs » par Wilhelm Liebknecht et Auguste Bebel . - Le programme de Gotha : De mai 1875 à l'occasion de la fusion de ce « parti des travailleurs » avec la toute aussi forte « Association générale des travailleurs allemands » fondée par Lassalle dès mai 1863. Le programme d'Erfurt : D'octobre 1891, travaillé par Kautsky, à l'occasion de la réorganisation du « Parti social-démocrate d'Allemagne » en tant que membre de la « Deuxième Internationale » établie déjà deux ans avant .*

74 *comme une collaboration existe entre les soi-disant preneurs de travail et les donneurs de travail : Dans son livre « Les points fondamentaux de la question sociale » Rudolf Steiner remplace la paire conceptuelle : preneur de travail – donneur de travail par fournisseur de travail - dirigeant du travail. « Grâce à des institutions sociales qui sont dans le sens de celles qui sont présentées ici, le sol est créé pour une relation contractuelle vraiment libre entre les dirigeants du travail et les fournisseurs de travail. Et cette relation n'est pas basée sur un échange de marchandises (respectivement de l'argent) pour la force de travail, mais sur la fixation de la part qu'a chacune des deux personnes qui amènent la marchandise au jour ensemble ».* (p.99)

*Mais alors, ne peut plus être pensé de payer le travail en tant que tel : voir la critique du concept raté «travail» de Karl Marx dans le « Cours d'économie nationale », p 31 et suiv.*

*Le travail devient ainsi ... base de l'ordre économique : comparer Rudolf Steiner, « Les points clés de la question sociale », à l'endroit indiqué., p. 70 suiv. « Comment la nature crée des conditions préalables qui reposent en dehors du cycle économique et que l'humain gérant doit accepter comme quelque chose de donné, sur quoi il peut en premier construire son économie, ainsi dans l'organisme social sain, devrait tout ce qui fonde un rapport de droits de personne à personne, connaître, dans le domaine de l'économie, sa régulation par l'État de droit qui comme la base naturelle se déploie comme quelque chose d'autonome vis-à-vis de la vie économique ».*

*que.. chaque humain ... pour ce qu'il produit, reçoit ce qui le met en position de satisfaire ses besoins jusqu'à ce qu'il ait produit à nouveau un même produit : Voir Rudolf Steiner, «Cours d'économie nationale » à l'endroit indiqué, 6e conférence, p 82 et suiv., et « Les points essentiels de la question sociale », à l'endroit indiqué., p. 131 suiv.*

77 *Woodrow Wilson : Voir les notes aux pages 17-19.*

84 *autour de la septième année : Voir Rudolf Steiner, « L'éducation de l'enfant du point de vue de la science spirituelle » (1907), dans: « Lucifer-Gnosis. Essais de base sur l'anthroposophie et compte-rendus de la revue <Lucifer> et <Lucifer-Gnosis> 1903-1908 », Bibl. N° 34 Édition complète Dornach 1960, p. 321 suiv. (Édition séparée Dornach 1976, p.19 et suiv.)*



*cette manière de voir appropriée aussi appliquée à l'étude de l'histoire* : comp. le chapitre « L'évolution du monde et de l'homme » dans Rudolf Steiner, « La Science de l'occulte » Bibl. No. 13 Édition complète Dornach, 1968 (également en livre de poche).

88 *Un grand parti ... qui s'appelait Centre* : Fondé en 1870 sur la base d'un appel de Peter Reichenspergerplatz comme parti catholique, il a formé l'opposition à la fondation d'empire prusse-petite allemande. Après 1914, il a adopté le nom de « Parti du Centre allemand ». Pendant la première guerre mondiale, il s'est lié, sous l'influence d'Erzberger, avec les « progressistes » et les sociaux démocrates pour la majorité du Reichstag à la résolution de Paix (1917).

91 *alors, on créera simplement la réalité dans l'organisme social triarticulé par cela que l'on crée le sol de droit autonome* : Dans l'arrière-plan de ces formulations se tiennent des discussions qui ont été conduites avec Rudolf Steiner au temps de ces conférences sur des questions fondamentales juridico-philosophiques, et dans lesquelles il se tourna résolument contre la doctrine nouvelle-kantienne représentée par Rudolf Stammler « droit » et « économie » pourront être compris abstraitement comme « forme » et « substance ». Dans la vie de l'organisme social cette « substance », l'économie, et cette « forme », le droit doivent se donner un coup de main en interaction mobile constante. La « forte force de propulsion de la vie de droit qui peut maîtriser la vie de l'économie », peut seulement croître sur un « sol de droit autonome », duquel elle cherche constamment donnant forme agir par-dessus dans la « substance » de l'économie. Dans la réalité de la vie, il ne s'agit pas de catégories philosophiques et logiques comme « substance » et « forme », mais d'interactions de contraires conformes à la vie. « Triarticulation » ne signifie pas séparation perturbante d'une unité. Car seulement « par une pensée irréaliste... sera cru... que les humains pourraient dans une communauté produire seulement une unité de la vie, quand cette unité sera d'abord portée dans la communauté par ordonnance. Mais l'inverse est requis par la réalité de la vie. L'unité doit apparaître comme résultat, qui d'activités convergentes à partir de différentes directions doivent finalement faire une unité ... » (« Les fondements... » à l'endroit indiqué, p.121)

97 *ce qu'on trouve dans l'État platonicien comme articulation des humains... en trois états* : Voir l'écrit de Platon « Politeia » (« L'État »), en particulier le troisième livre.

105 *la révolution hongroise* : Le 30 octobre 1918, les partis de gauche sous le comte Michael Károlyi sont venus au pouvoir à travers une révolution ; ce qui a donné le 21 mars 1919, le règne de Béla Kun, qui a proclamé la République soviétique hongroise. Voir également la note p. 46.

*la révolution allemande du 9 novembre 1918* : elle a eu entre autres conséquences l'annonce de la démission du trône de Guillaume II et du prince héritier, la proclamation de la république par Philipp Scheidemann et le transfert des affaires gouvernementales au président SPD Friedrich Ebert.

109 *Je ne voulais vraiment pas conduire un quelconque jeu d'analogie correspondant à Meray ou Schäffle* : Voir Albert Schäffle, de 1831-1903, économiste et sociologue, 1862/65 député dans le parlement du Wurtemberg Landtag, 1871 ministre autrichien du Commerce, dans son œuvre « Construction et vie de corps sociaux » 1875-78, 4 vol., et C. H. Meray dans son livre « Mutation mondiale. lois de création de la guerre et



de la paix et la naissance d'une nouvelle civilisation », Zurich 1918 Comp. Rudolf Steiner, « Les points clés de la question sociale », à l'endroit indiqué., p. 59 suiv.

*dans mon livre, « Des énigmes de l'âme »* : La représentation fondamentale de la tri-articulation de l'organisme humain, Rudolf Steiner là donna dans le chapitre « Les dépendances physiques et spirituelles de l'entité humaine » de son livre paru en 1917 « Les énigmes de l'âme », Bibl n° 21 édition complète Dornach 1976.

113 *comme une maladie sociale, comme une sorte de formation de cancer* : Comp. Rudolf Steiner, « Nature interne de l'humain et vie entre mort et nouvelle naissance », Bibl. N° 153, Édition complète Dornach 1959, conférence 6, p 164/65 : « Il sera donc aujourd'hui produit pour le marché, sans égard à la consommation, pas dans le sens de ce que dans mon essai <Science de l'esprit et question sociale> [dans : < Lucifer-Gnosis 1903-1908>.p. 191; Remarque de l'éditeur.] a été exposé, mais ont empile ce qui sera produit tout ensemble dans les entrepôts et aussi les marchés monétaires, et puis on attend, combien sera acheté. Cette tendance deviendra toujours plus grande jusqu'à ce qu'elle se ... détruira par elle-même. Cela apparaît par ce que ce type de production pénètre dans la vie sociale, dans le contexte social des humains sur la terre exactement comme la même chose que ce qui apparaît dans l'organisme quand apparaît ainsi un carcinome. Très exactement la même chose, une formation de cancer, une formation de carcinome, cancer de culture, carcinome de culture ! Ainsi qu'une formation de cancer voit celui qui voit spirituellement à travers la vie sociale ; il voit comme partout de terribles dispositions à des ulcérations sociales. Une telle formation de cancer celui qui voit spirituellement à travers l'existence, il voit comme partout de terribles dispositions à des accès sociaux éclosent. Cela est le gros souci de culture qui apparaît pour celui qui voit à travers l'existence. C'est le terrible qui agit tellement oppressant, et qui, même alors quand on pourrait sinon réprimer tout enthousiasme pour la science de l'esprit si on pouvait réprimer ce qui peut ouvrir la bouche pour la science de l'esprit, amène l'un à cela de prescrire aussitôt le médicament pour ce qui ainsi fort déjà est en marche et qui va devenir de plus en plus fort. Ce qui sur son champ dans la diffusion des vérités spirituelles doit être dans une sphère qui travaille comme la nature que cela deviendra formation de cancer, quand cela pénètre de la manière décrite dans la culture. ».

*l'édifice de Dornach, le Goetheanum* : Centre du mouvement anthroposophique à Dornach, près de Bâle, l'École supérieure de Science de l'Esprit ; édifice à double coupole artistiquement conçu en bois, construit en 1913-1922 sous la direction de Rudolf Steiner. Pas tout à fait terminé à l'intérieur, mais mis en service depuis 1920 le bâtiment a été détruit dans la nuit du Nouvel An 1922/23 par un incendie. Pour une deuxième construction, Rudolf Steiner a créé le modèle externe ; il a été achevé en 1928/1929. Voir. Rudolf Steiner, « La pensée architecturale du Goetheanum » Bibl. N° 290, Édition complète Stuttgart 1958.

115 *Leonardo da Vinci*, 1452-1519. Raffaello Santi, 1483-1520.

*botokudisch* : À été utilisé au sens de « inculte ». Les Botocoudos étaient une tribu primitive dans l'est du Brésil.

116 *quand j'étais des années durant enseignant à l'école de formation des travailleurs* : voir



note à la page 31.

120 *dans ma « Philosophie de la liberté »* : cf. Rudolf Steiner, « La Philosophie de la liberté. Traits caractéristiques d'une façon de voir moderne du monde. Résultats d'observation psychique d'après la méthode scientifique » (1894), Bibl. N° 4, Édition complète Dornach 1973.

*l'idée de la liberté de Woodrow Wilson* : Voir. Woodrow Wilson, « La Nouvelle Liberté », à l'endroit indiqué. , particulièrement chap. 12 : « La libération des forces de vie » ; voir également la note de la page 18.

123 *J'ai essayé surtout dans mon livre, « Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs » et dans les autres livres* : « Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs » (1904), Bibl. N° 10 Édition complète Dornach, 1975 ; « Théosophie. Introduction à la connaissance suprasensible du monde et de la destinée humaine » (1904), Bibl. N° 9, Édition complète Dornach 1973; « Les étapes des connaissances les plus élevées » (1905), Bibl. N° 12 Édition complète Dornach, 1977 ; « La Science de l'occulte » (1910), Bibl. No. 13 Édition complète Dornach, 1977; « Un chemin vers la connaissance de soi de l'humain » (1912), Bibl. N° 16 Édition complète Dornach, 1968; « Le seuil du monde spirituel » (1913), Bibl.Nr. 17 Édition complète Dornach, 1972 (ces volumes ont également été publiés dans les éditions de poche).

127 *J'ai montré dans mon livre, « Des énigmes de l'âme »...*, ... *qu'entre les nerfs sensoriels et les nerfs moteurs ainsi nommés, une différence de principe n'existe pas* : voir Rudolf Steiner, « Des énigmes de l'âme », à l'endroit indiqué., IV extensions sommaires du contenu de cet écrit, 6: « Les dépendances physiques et spirituelles de l'être humain ».

*Tabes* : tabes dorsalis (lat.), la tuberculose vertébrale .

128 *Michelangelo Buonarroti, 1475-1564.*

« *Pour qui la nature...* » : Cf. Goethe, « Proverbes en prose », p. 494 et Rudolf Steiner note de bas de page dans le volume V de « Écrits de science de la nature de Goethe revus », édités et annotés par Rudolf Steiner dans « Littérature nationale allemande » de Kürschners (1897), Bibl. N° 1, réimpression Dornach 1975.

129 *Goetheanum de Dornach* : Voir la note sur p. 113.

133 *ces derniers temps, la tâche m'a été posée, de tenir un cours de séminaire pour enseignants* : L'ensemble du cursus qui a été tenu par Rudolf Steiner pour les enseignants de la future école Waldorf à Stuttgart en août/septembre 1919, se trouve à l'intérieur des Éditions complètes dans les trois volumes suivants : « Étude générale de l'humain comme base de l'éducation," Bibl.Nr. 293, Dornach, 1973 (également en livre de poche) « Art de l'éducation. Méthodique et didactique » Bibl. N° 294, Dornach, 1974 (également en livre de poche); « Art de l'éducation. Entretiens de séminaires et conférences sur le plan scolaire », Bibl. N° 295, Dornach 1977.

*École Waldorf à Stuttgart* : École Waldorf libre. École élémentaire unitaire et lycée, Stuttgart ; fondée en septembre 1919 par le conseiller au commerce Dr. h.c. Emil Molt dans le cadre du mouvement pour tri-articulation sociale. Initialement entre-



prise de la fabrique de cigarettes Waldorf-Astoria à Stuttgart. Indépendante à partir de mai 1920 par la fondation de l'Association des écoles Waldorf. Direction pédagogique Rudolf Steiner, directeur de l'administration E.A. Karl Stockmeyer.

136 *Art eurythmique* : cf. Rudolf Steiner, « Eurythmie - La révélation de l'âme parlante. Une continuation de la façon de voir en métamorphose de Goethe dans le domaine du mouvement humain », Bibl. N° 277, Édition complète Dornach, 1972 ; « Eurythmie comme chant visible » (cours d'eurythmie musicale), Bibl.Nr. 278, Édition complète Dornach, 1975 « Eurythmie langage visible » (Cours d'eurythmie de la parole), Bibl. N° 279, Édition complète Dornach, 1968 ; « Qu'est et que veut le nouvel art de mouvement, l'eurythmie ? » Édition particulière Dornach 1972.

138  *dans ce livre de Czernin* : Ottokar comte de Czernin, 1872-1932, homme politique autrichien, ministre des Affaires étrangères en 1916, a été contraint de démissionner en 1918. Il s'engagea pour une fin rapide de la guerre. La citation mentionnée se trouve dans son oeuvre « Dans la guerre mondiale », Berlin/Vienne 1919, p 372/73.

139  *dans mon petit écrit* : « Vérité et science. Prélude à une philosophie de la liberté », Bibl. N° 3, Édition complète Dornach 1958.

« Philosophie de la liberté » : Voir la note de la page 120

« Friedrich Nietzsche. Un combattant contre son temps » : Bibl n° 5, Édition complète Dornach, 1963 (également en livre de poche).

140,  *la conception du monde de Wagner-Schopenhauer* : cf. Friedrich Nietzsche « Schopenhauer comme éducateur » (1874), « Richard Wagner à Bayreuth » (1876), « Le Cas Wagner. Un problème de Musiciens » (1888) et « Nietzsche contre Wagner. Documents dans le dossier d'un psychologue » (publié en 1895 dans Édition complète pour la première fois, en 1888 déjà imprimé, mais pas distribué).

141  *ce qu'on trouve comme son idée de « retour du même » et son idée du « surhomme »* : Cf. Friedrich Nietzsche, « Le retour du même. Esquisse » (été 1881), Leipzig 1897, et « Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et aucun », la première partie de 1883, première édition complète 1892.

142  *Eugen Dühring*, 1833-1921, philosophe, naturaliste et économiste politique ; il a combattu toutes « religions de l'au-delà », en particulier le christianisme et le judaïsme, mais aussi l'ordre social de son temps.

*c'est dans son « Cours de philosophie »* : Eugen Dühring, « Cours de philosophie comme une vision du monde strictement scientifique et formation de la vie », Leipzig 1875, p 84 s. voir aussi Rudolf Steiner, « Le cours de ma vie », à l'endroit indiqué., chap. XVIII, et l'essai « L'ainsi nommé retour du même de Nietzsche », dans « Essais collectionnés sur l'histoire et la culture de l'époque 1887-1901 Bibl. N° 31 Édition complète Dornach 1966, p 549 et suiv.

*Quand vous prenez une fois en main son exemplaire dans les Archives Nietzsche* : « Recherche morale française » : cf. sur cela, Jean-Marie Guyau, 1854-1888, philosophe français ; il a écrit entre autres l'oeuvre « Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction » (1885), qui est parue en allemand sous le titre « Sittlichkeit ohne Pflicht



» d'Élisabeth Schwarz avec une introduction biographique et critique par Alfred Fouillée et les remarques marginales de Friedrich Nietzsche à Leipzig en 1910.

*Ralph Waldo Emerson*, 1803-1882, philosophe et poète américain, diffuseur de l'idéalisme et transcendantalisme allemand en Amérique du Nord ; il a rédigé ses « Essais » devenus très populaires de 1840 à 1844.

*Vous pouvez le voir dans son « Antéchrist »*: Friedrich Nietzsche, « L'Antéchrist. Tentative de critique du christianisme ». Le premier livre de l'œuvre inachevée de Nietzsche, « La volonté de puissance ». Dans l'édition complète imprimée pour la première fois 1895.

143 *Friedrich Wilhelm Schelling*, de 1775 à 1854, le philosophe du romantisme allemand ; voir la « Philosophie de la mythologie et de la révélation » (publié d'après les manuscrits de ses conférences à Berlin dans les derniers volumes de l'édition complète publiée de 1856 à 1861).

146 que se montre là quelque chose qui rend attentif sur le vraiment artistique aussi de la poésie, par exemple : Voir Rudolf Steiner/Marie Steiner-von Sivers, « L'art de la récitation et de déclamation », Bibl n° 281, Édition complète de Dornach 1967, p 125 et suiv.

150 *hommes d'État que je pourrais vous mentionner, qui ont dit encore en ce printemps 1914 ...*: nous vivons dans les relations de voisinage les plus amicales avec Saint-Petersbourg : Pensé est à côté de Bethmann Hollweg (le chancelier allemand de 1909 à 1917), principalement à Gottlieb Jagow, qui de 1913 -1916 a été ministre des Affaires étrangères. Voir par ex. Rudolf Steiner, « La question sociale comme une question de conscience », Dornach 1957, p. 120 (édition complète en préparation).

161 *Là nous avons aujourd'hui un penseur très distingué sur la vie de l'économie* : Robert Wilbrandt, « Socialisme », Jena 1919.

164 *ces tentatives ont dû échouer...* : Littéralement : « Et le socialisme soignera, si jamais réalisé, en tant que besoin de société, ont besoin de soins, ce qui aujourd'hui est donc a prêché dans le monde:le christianisme ». (R. Wilbrandt, « Socialisme », p 338)

165 *Dans mes « Points essentiels de la question sociale »*: voir à l'endroit indiqué.., p. 109 suiv.

173 *Emmanuel Kant*, 1724-1804. Voir par ex. Rudolf Steiner, « Vérité et Science », Bibl. N° 3, Édition complète 1958 ; dans la préface de ce livre, Rudolf Steiner écrit : « La philosophie actuelle souffre d'une foi en Kant malsaine. Le présent écrit est une contribution à la surmonter ».

175 *j'ai dans une petite ville d'Allemagne du Sud tenu une fois un exposé sur la sagesse du christianisme* : Le 21 novembre, 1905 Rudolf Steiner a donné à Colmar (aujourd'hui appartenant à la France) une conférence publique sur le thème : « Les enseignements de la sagesse du christianisme à la lumière de la Théosophie ». Une transcription n'est pas disponible.

177 *Henry George*, 1839-1897, économiste national américain ; « Le progrès et la pauvreté », New York 1880; allemand : « Fortschritt und Armut », Berlin 1880, 2e



édition 1884.

*l'ainsi nommé « impôt unique »* : La taxe unique sur la valeur des terres et d'autres sources naturelles de la richesse ; l'« impôt unique » des physiocrates.

178 *Adolf Damaschke*, 1865-1935, chef de file des réformateurs fonciers allemands ; cf. son œuvre « La réforme agraire. Le chemin de la réconciliation sociale », Berlin 1919.

203 *Et le même homme qui a dit* : Johann Gottlieb Fichte dans son « préliminaire » à « Destination de l'homme de lettres », Iéna et Leipzig en 1794 : « ... Que les idéaux ne se laissent pas représenter dans le monde réel, nous le savons nous autres si bien, comme vous, peut-être mieux. Nous prétendons seulement que par eux la réalité devrait être jugée, et modifiée par ceux qui s'en sentent la puissance. Posés, vous ne pourriez aussi pas les convaincre de cela, ainsi ils perdent en cela d'après ce qu'ils sont, ce qu'ils sont, très peu ; et l'humanité ne perd rien en cela. Il deviendra donc simplement clair par cela que seulement n'est pas compté sur eux dans les plans d'ennoblissement de l'humanité. Cela va continuer son chemin sans aucun doute ; sur ceux voudrait bien régner pleinement la nature, et au bon moment pluie et soleil, nourriture convenable et la circulation paisible des humeurs, et en cela - prêter de sages pensées ! »

205 *l'empereur Charles 1er*, 1887-1922, était devenu après l'assassinat de son oncle Franz Ferdinand (1914) et après la mort de l'empereur Franz Joseph, empereur d'Autriche en 1916 ; deux ans plus tard, il a dû abdiquer.

211, *c'est une des plus grandes erreurs quand on n'a défini qu'un quelque bien qui est dans la circulation économique, serait seulement « travail cristallisé »* : cf. Karl Marx, « Das Kapital. Critique de l'économie politique », Vol 1, Section 1, chapitre 1, p. 4: « ... Considérons maintenant le résidu des produits du travail. Il n'y est rien resté d'eux que la même fantomatique nature d'objet, une simple gélatine de travail humain indifférenciée, c'est-à-dire de la dépense de force de travail humaine, cela sans égard à la forme de leur dépense. Ces choses représentent seulement encore que dans leur production dépensée, du travail humain, que du travail humain est accumulé. Sous forme de cristaux de cette substance sociale commune à eux sont les valeurs - valeurs de marchandises »

*Ce que je voudrais concevoir comme sur conscient, cela vous trouverez décrit dans mon livre « Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs »*: Voir la note pour p.123.

214 *Mais là vaut la sentence de Goethe : la vérité repose dedans au milieu... : Littéralement* : « On dit, entre deux opinions opposées la vérité reposerait dedans au milieu. Pas du tout ! Le problème repose là entre, penser en paix l'éternelle vie active, la vie non regardable ».

215 *la métamorphose de Goethe* : cf. Écrits de Goethe « La Métamorphose des plantes » (première impression 1790).

« *Société Théosophique* »: Voir sur cela Rudolf Steiner, « Le mouvement occulte au XIXe siècle et sa relation à la culture mondiale », Bibl n ° 254, Édition complète Dornach 1969, particulièrement la deuxième conférence.



218 j'ai ... au cours de cette terrible catastrophe de la guerre... rendue certaines personnes attentives sur cela qu'en fait le temps exige : Voir la note pour la page 68/69.

## **REGISTRE DES PERSONNES**

Auguste, Charles duc de Weimar (1757-1828): 71

Blanc, Louis (1811-1882): 9, 11, 16

Bruno, Giordano (1548-1600): 12

Czernin, Ottokar (1872-1932): 138

Damaschke, Adolf (1865-1935): 178

Dühring, Eugen (1833-1921): 142

Emerson, Ralph Waldo (1803-1882): 142

Engels, Friedrich (1820-1895): 9, 22, 24

Fourier, Charles (1772-1837): 9, 11, 16

George, Henry (1839-1897): 177 f.

Goethe, Johann Wolfgang von (1749 1832): 70 ff, 123, 128, 147, 214 f ..

Kant, Emmanuel (1724-1804): 173 f.

Charles Ier, empereur de tisterreich (1887 1922): 205

Kuhlmann, Richard von (1873-1948): 69

Lénine, Vladimir Ilitch (1870-1924): 20, 65 f, 68 ss ..

Leonardo da Vinci (1452-1519): 115, 128

Marx, Karl (1818-1883). 9 f, 22, 24, 52

Meray, CH (?): 109

Michelangelo Buonarroti (1475-1564): 128

Napoléon III., Empereur des Français (1808-1873): 51

Nietzsche, Friedrich Wilhelm (1844 1900): 139 ff.

Raffaello Santi (1483-1520): 115, 128

Ricardo, David (1772-1823): 9

Roscher, Wilhelm (1817-1894): 10

Saint-Simon, Claude Henry de (1760 1825): 9, 11, 16

Schàffle, AEF (1831-1903): 109

Schelling, Friedrich Wilhelm von (1775-1854): 143

Schiller, Friedrich von (1759-1805): 146

Schopenhauer, Arthur (1788-1860): 140 f.

Smith, Adam (1723-1790): 9

Trotsky, Leon (1879-1940): 20



Unruh, CM (?): 30  
Vischer, Theodor (1807-1887): 71  
Wagner, Adolf (1835-1917): 10  
Wagner, Richard (1813-1883): 140 f.  
Wilbrandt, Robert (1875-1954): 163 f. 172  
Wilson, Woodrow (1856-1924): 17 ff, 77.120, 122.  
Withers, Hartley (?): 9, 36



# Institut pour une tri-articulation sociale

chez François Germani  
13 route de Fessenheim  
F-67117 Quatzenheim  
francois@triarticulation.fr  
Tel. 00 33 950 263 598  
[www.triarticulation.fr](http://www.triarticulation.fr)

Institut für soziale Dreigliederung  
Liegnitzer Strasse 15  
D-10999 Berlin  
sylvain.coiplet@dreigliederung.org  
Tel. 00 49 30 - 68 07 96 89 43  
[www.dreigliederung.de](http://www.dreigliederung.de)



**Institut pour une triarticulation  
de l'organisme social**  
Atelier francophone

Publications sur Internet :

- Collections thématiques de passages encore inédits en français de l'œuvre de Rudolf Steiner
- Articles d'auteurs germanophones
- Inventaire des contributions en français

Autres activités sur demande :

- Orientation, conseil personnalisé de lecture sur questions spécifiques
- Introduction ou approfondissement par petits groupes en conférences téléphoniques
- Séminaires

*Soumettez-nous vos projets pour des collaborations fructueuses.*

Contact :  
François Germani +33 (0)950 263 598  
francois@triarticulation.fr

**[www.triarticulation.fr](http://www.triarticulation.fr)**

*Dessin : Sylvain Coiplet*

## Informations diverses

- Choix de traduction
- Glossaire et lexiques
- Droits de propriétés

sont dans notre LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT téléchargeable sur :  
[www.triarticulation.fr/AS/Com/index.html](http://www.triarticulation.fr/AS/Com/index.html)

La présente brochure vous est vendue au coût des frais nécessaires à la fabrication de la prochaine. Les besoins des collaborateurs travaillant au contenu et aux prochains projets restent à financer par des dons.

Vous pouvez nous soutenir : Titulaire du compte : Institut für Dreigliederung  
IBAN : DE80430609671136056200 BIC : GENODEM1GLS  
Formulaire de don en ligne : [www.dreigliederung.de/institut/spenden](http://www.dreigliederung.de/institut/spenden)  
L'Institut étant d'intérêt général à Berlin, vous pouvez déduire vos dons de l'impôt suivant les conventions en vigueur (voir/[www.triarticulation.fr/Soutien.html](http://www.triarticulation.fr/Soutien.html)).  
Donnez nous vos coordonnées afin que nous puissions vous adresser votre récépissé fiscal.

L'année 1919 est celle de l'engagement *public* de Rudolf Steiner pour une réorganisation de la société.

Il la commence par un cycle à Zurich en février (La question sociale -volume 328). Celui-ci servira de base à la rédaction de son livre « Les fondements de l'organisme social » qui sortira de presse juste lors de son arrivée à Stuttgart en avril.

Le présent volume n°332a de l'œuvre complète est le cycle de conférences qu'il tint en octobre de retour à Zurich, cette fois riche des expériences faites notamment lors de la campagne pour les conseils d'entreprise et aussi avec la fondation la première école *libre* pour les enfants des ouvriers de la fabrique de cigarettes « Waldorf-Astoria ».

Ces deux cycles constituent une introduction à la triarticulation au moins équivalente à son écrit dont on dit parfois même en contrées germanophones, qu'avec le temps, ils sont devenus plus difficile à aborder que ces deux cycles.

Il y développe en outre des aspects historiques que l'écrit ne permettait pas.

Alors bonne lecture!

